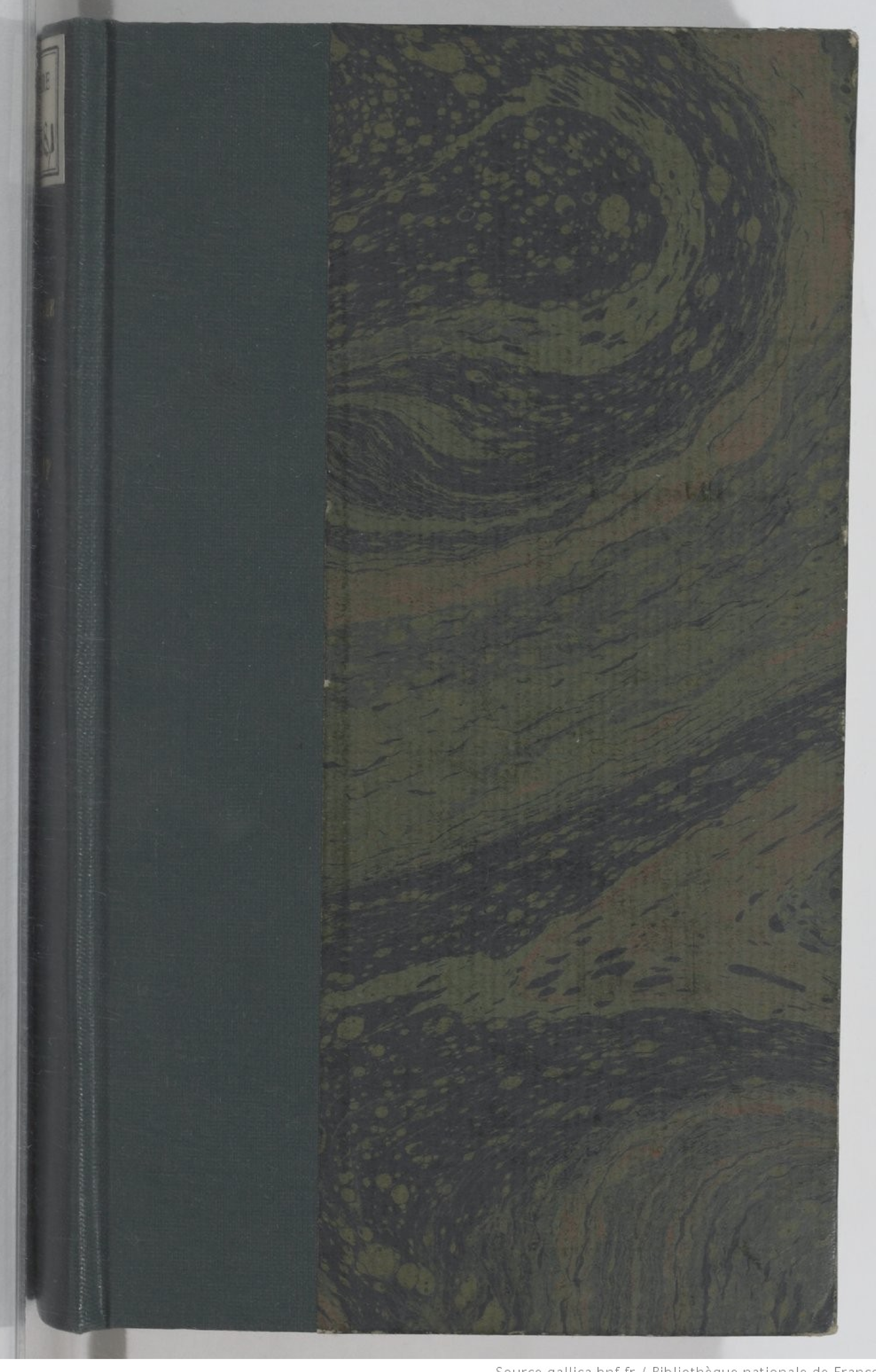
Marie Menzikoff, ou La fiancée de Pierre II. Tome 1 / , roman historique par Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand [...]





MARIE MENZIKOFF.

TOME I.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

MARIE MENZIKOFF

OU

LA FIANCÉE DE PIERRE II,

ROMAN HISTORIQUE.

PAR AUGUSTE LAFONTAINE;

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR J.-J.-M.-D.,

Traducteur du *Bal Masqué*, du même auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LEROUGE, Libraire, passage du Commerce, quartier Saint-André-des-Arcs.

1817.

PRÉFACE.

Combien est bizarre la destinée des hommes! Le nord de l'Europe est plus fertile encore que ses autres parties en exemple des caprices de la fortune. Le caractère de ses habitans semble avoir toute l'âpreté du climat sous lequel ils sont nés. Nous avons vu Fouquet, et beaucoup d'autres, tomber de la situation la plus brillante dans un état qui nous semblait affreux, mais qui était bien doux encore, en le comparant aux maux indescriptibles réservés aux grands de la Russie, qui ont encouru la disgrâce de leur souverain. L'exil en Sibérie est de tous

les malheurs le plus cruel. Le tableau qu'en offre ici M. Auguste Lafontaine suffira pour en donner une idée.

Cet ouvrage-ci, plus qu'aucun autre, justifie son titre de roman historique, car les embellissemens seuls appartiennent à l'auteur; les caractères et les évènemens sont empruntés à l'histoire.

Généralement on préfère les récits aux lettres dans les romans : la cause en est, sans doute, dans la presqu'impossibilité, où se trouve l'auteur, de varier assez son style, pour le mettre d'accord avec les caractères des différens personnages qu'il met en scène. M. Lafontaine a su éviter cet écueil : c'est presque toujours la même personne qui écrit. La fille de Menzikoff, ce ministre

de Pierre le Grand, si fameux et si généralement connu, Marie, en rendant compte à son amie de tout ce qu'elle pense, de tout ce qu'elle éprouve, de tout ce qui lui arrive, ne cherche point à embellir ses récits par des ornemens étrangers; son cœur, son âme dictent; sa main ne fait que leur obéir.

Cet ouvrage m'a fortement intéressé, et j'ai cru faire plaisir à d'autres lecteurs, en le traduisant dans notre langue; si je me suis trompé, mon motif me donne quelques droits à l'indulgence. J'ai pour le talent de M.r Lafontaine une estime si haute, que je ne me suis permis que de très-légers changemens. Je n'ai point eu la prétention de faire un livre à côté du sien; je n'ai rien ajouté; je l'ai suivi pas à

pas. Je me suis borné à faire de petites coupures, et à remplacer quelques images qui n'auraient rien dit à nos esprits français. Je regrette ces images, car elles ont une vigueur de coloris que je n'ai pu donner aux miennes; mais, pour en sentir les beautés, il faut être familiarisé avec la littérature allemande.

Je dois des instans biens doux à la lecture de ce roman. Puisse-t-il en procurer de semblables à ceux qui seront tentés de faire connaissance avec la jeune et jolie Menzikoff! et j'aurai atteint le but que je me suis proposé, en donnant cette copie du tableau de M. Lafontaine.

MARIE MENZIKOFF

OU

LA FIANCÉE DE PIERRE II.

LETTRE PREMIÈRE.

Fédor d'Olgoronki à son ami Gustave R.

De Saint-Pétersbourg, le 17 juillet 1715.

Je suis arrivé, cher Gustave; me voici encore au milieu des glaces qui m'ont vu naître. Je t'en supplie, ne dis point que c'est l'ambition qui m'a arraché d'entre tes bras! Oh! non; ne le répète point! je t'en conjure par le souvenir des jours heureux de notre adolescence! par celui

des songes orgueilleux et brillans qui remplissaient et élevaient nos cœurs! Des songes! En se raillant, l'ambitieux, dont les vœux sont toujours croissans, nomme ainsi ces élans d'une âme vertueuse, ce noble orgueil d'un cœur qui se suffit à lui-même. Le front courbé sur les marches du trône, humilié cent fois chaque jour, il jette un sourire insultant et moqueur sur l'homme vertueux, qui forme l'honorable projet d'être quelque chose par lui-même.

Non, Gustave, ce n'est point l'ambition qui m'a séparé de toi, qui m'a fait abandonner ces plaines à l'aspect enchanteur, ces bois habités par le rossignol aux accens mélodieux, cet atmosphère embaumé qui embellissent ta patrie;

ce n'est point l'ambition qui, d'un bras de fer, m'a repoussé sur cette terre, où croissent à peine quelques fleurs, où le printemps est inconnu, où du sein d'un hiver glacial naissent tout-à-coup les flammes brûlantes d'un été dévorant.

Crois-moi, l'aspect des grands changemens qui s'opèrent dans ma patrie, ne font pas plus d'impression sur moi, que celui des jours qui se succèdent; mes vœux sont tous pour son bonheur, je n'en forme aucun pour moi. Avec mon cœur ardent, mais tendre, que ferais-je au milieu de cette foule d'hommes dont l'âme est pétrifiée, qui veulent s'élever pour avoir la possibilité d'écraser leurs adversaires, e tne pensent point à celle d'être utile à leur pays? Il est mort le grand homme, qui seul pou-

vait faire le bien, parce que son ambition n'avait plus de vœux à former; le plus grand nombre des autres ne s'occupent que d'eux seuls, et ne pensent point qu'ils sont les fils de la patrie. Non, Gustave, l'aspect de cette inquiète activité qui règne ici, celui de la haîne toujours veillante, toujours attentive, celui de l'envie toujours croissante, enfin celui des soucis rongeurs qui se peignent en traits effrayans sur presque tous les visages, m'ont à jamais dégoûté de l'ambition.

C'est l'amour de la patrie qui m'a donné la force de me séparer de toi. La patrie! ce n'est point le sol, ce n'est point le climat du pays où l'on a pris naissance qui la constitue; c'est ce sourire plein de bienveillance et d'amour qui a frappé nos

premiers regards, lorsque nous les avons portés sur les visages de nos parens; c'est l'accent si tendre et si doux de leurs voix, que nous connaissons depuis l'instant où notre oreille eut la faculté de distinguer un son. Ces premières impressions de l'enfance ne s'effacent jamais. Tu prétends que ma langue est rude et grossière; je conçois qu'elle peut te paraître telle; elle est pour moi celle de la piété, de l'amour et de la constance. Il faut absolument qu'en priant j'emploie ses sons âpres et peu sonores; autrement je prierais sans ferveur. Oh! quand une fille chérie me dira : Je t'aime! que ce soit avec ces accens que ma mère employa lorsque, dans mon enfance, en étendant ses mains sur ma tête, elle me donna sa pieuse bénédiction.

Quelque connue, quelque familière que me soit ta langue, Gustave, elle me sera toujours étrangère; car je ne l'ai point parlée dès mon bas-âge; je ne lui connais d'expressions touchantes, que celles qui peignaient notre amitié.... et même, lorsque nous nous livrions à l'enthousiasme de ce sentiment, des larmes étaient nos seuls interprètes; nos lèvres étaient muettes; si quelques expressions s'étaient échappées des miennes, elles auraient été dans ma langue maternelle. Ma langue maternelle! Combien ces mots ont d'énergie! qui aime comme une mère! Tu aurais aussi été contraint de parler dans la tienne. Qui, dans une contrée éloignée, rend si intéressant à tes regards le plus insignifiant de tes compatriotes? Les accens de

l'amour, ceux de ta langue maternelle! voilà, cher Gustave, ce qui m'a chassé de ton paradis terrestre, et relégué au sein des rigueurs d'un hiver éternel.

Je vois souvent le vieux et respectable feld-maréchal Bazile d'Olgoronki; il est le chef de notre famille; il ne le serait pas, en effet, qu'il mériterait de l'être. On lui prodigue les noms de grondeur, de censeur fatigant, et cependant il jouit de l'estime de tous mes parens; et cependant, lorsque les foudres de l'infortune menacent leurs têtes, tous se réunissent autour de lui.

Quel motif t'a ramené, mon neveu? me dit-il, lorsque je lui fus présenté, en appuyant sa main tremblante sur ma poitrine. Ce cœur, poursuivit-il, en souriant avec dou-

ceur et bienveillance, ce cœur a-t-il déjà désappris à battre pour les plaisirs, l'amour et le bonheur? es-tu déjà fatigué des jouissances si pures et si douces qu'offre une vie privée? la soif des grandeurs et du pouvoir s'est-elle allumée dans ton sein? Son regard devint sombre; il poursuivit d'un ton grave : Cher Fédor, le nom que tu portes ne t'entraînera que trop tôt sur cette mer orageuse, semée d'écueils, et trop fertile en naufrages! Il promena ses yeux sur la société qui remplissait le salon : Tu vois ici tous les grands de ta patrie. Il me désigna Menzikoff : Tu aperçois là le plus puissant d'entre eux; eh bien! crois-en mon expérience, l'étoile brillante qui orne sa poitrine, voile un cœur dévoré d'inquiétudes; et les rubans qui sou-

tiennent ces décorations si ardemment désirées, ne sont achetés qu'au prix de la douleur et des chagrins les plus cuisans.

Le soir, il ne resta près de lui que les membres de notre famille. Mon père fixa mon attention sur les portraits de mes ayeux qui ornaient le salon. Cet aspect, qui frappait mes regards pour la première fois, fit battre mon cœur. Mon père poursuivit : Le nom d'Olgoronki, que tu as l'honneur de porter, t'impose la loi de sacrifier ton existence entière à la grandeur de ta famille. Voilà tes ancêtres, depuis Alexis. Tous ont justifié notre nom (1), tous ont commandé sur les Russes.

---

(1) En ancien russe, d'Olgoronki signifie longue main; mais, d'après un proverbe

Le feld-maréchal sourit. Lukitsch, dit-il, nomme donc à ton fils celui des d'Olgoronki qui fut heureux, qui vécut et mourut tranquille, et ne fut jamais en but aux caprices de la fortune. Viens, Fédor. Il me conduisit près d'un portrait qui était à demi-caché : Regarde; cet homme portait ton nom; de même que son portrait est relégué ici dans un coin, de même il vécut à l'écart; tu n'aperçois sur ses habits aucuns des signes de la puissance et de la grandeur; on ne dit de lui rien autre chose, sinon : Il fut heureux !

Mais ici, interrompit mon père un peu piqué, ici est aussi ton portrait, Bazile; le bâton de maréchal,

---

connu, cette expression équivaut à celle de main du maître.

que tu tiens à la main, ne me semble pas du tout le déparer. Mon oncle se retourna vivement, et lui répondit : Il y a maintenant sept années que nous sortîmes ensemble de Moscou. Un soir, nous fûmes contraints de nous arrêter dans la cabane d'un pauvre paysan, qui, assis près de sa femme, jouissait avec délices du plaisir de voir jouer ses cinq enfans. Tout-à-coup son frère parut à ses yeux; il arrivait de la capitale; il lui raconta les effrayantes catastrophes arrivées dans la famille impériale, et la mort du prince. Notre hôte pâlit; sa femme et lui prirent en tremblant leurs enfans dans leurs bras, et les mouillèrent de leurs larmes. Tu t'approchas de moi, et tu me dis à l'oreille : Cet homme heureux ose être frère, époux et

père, et les grands de la terre n'osent pas l'être! Puis, lorsqu'un instant après le villageois apprit que nous étions aussi du nombre des proscrits, il secoua la tête avec compassion, et nous dit : Sans doute vous rendez grâces à Dieu d'être enfin redevenus libres, et jamais vous ne retournerez à la cour?.... Lukitsch! tu pris la main de cet homme, et tu t'écrias, avec enthousiasme : Non, jamais je ne remettrai les pieds sur cette terre d'infortune! Je veux être père ainsi que toi! heureux ainsi que toi!.... Eh bien! sois-le donc! voilà ton fils! Il me poussa dans les bras de mon père, et nous enlaça tous deux des siens.

Je restai seul avec le feld-maréchal. Lorsque je pris congé de lui, il me dit : Déjà deux fois je suis

tombé dans l'abîme du malheur; maintenant je veux mourir tranquille. Fédor, un seul des d'Olgoronki fut heureux; sois le second. Comment faut-il faire pour le devenir? lui demandai-je. Fuis l'ambition, et demeure indépendant! me répondit-il avec chaleur. Je me jetai dans ses bras, et je me promis à moi-même de suivre ses conseils, en pressant contre mon sein ce cœur que l'ambition a si cruellement blessé, et qui n'a trouvé le repos que sur le bord de sa tombe,

---

LETTRE II.

Le même au même.

Pozek, le 6 décembre 1725.

PRENDS, Gustave, et lis. Je vis dans un monde nouveau! Un printemps plus beau que le tien vient de naître pour mon cœur; un soleil plus brillant, plus doux, éclaire, échauffe, et répand des torrens de vie dans mon sein; l'air que je respire est plus pur, plus frais, plus.... Ah! je ne puis t'exprimer ce que j'éprouve! oh! qu'étais-je? qu'étais-je avant cet instant? rien! moins que rien! Autour de moi tout a pris un nouvel aspect! la création et la vie

n'ont plus de bornes à mes yeux! Maintenant, et pour la première fois, je sens que j'existe! Auparavant je végétais comme une plante; depuis peu, seulement, ma statue vient d'être animée.

Je voudrais pouvoir te peindre avec deux mots tout ce que mon âme éprouve.... j'en emploierais dix mille, que je ne pourrais me faire comprendre..... Mon père désirait que je vécusse à la cour. Mes parens.... l'aurais-tu pensé? mes parens me prodiguaient les flatteries sur ma figure et mon maintien. J'en parlai avec affliction et chaleur au feld-maréchal. — Que veux-tu donc, mon neveu? me demanda-t-il en souriant. — Ce que je veux? m'éloigner d'ici! Je ne puis supporter la vue de ce qui sans cesse y frappe

mes regards; il m'est impossible de nourrir une haîne secrète; je préférerais mille fois agir ouvertement et le fer à la main. Le prince Menzikoff ne nous permettra pas de nous élever plus haut.... Mais,.... si nous étions à sa place, agirions-nous autrement? — Je ne le crois pas, mon fils. Ainsi donc, tu préférerais tenter la fortune l'épée à la main?.... eh bien! j'y penserai.

Le jour suivant, je reçus de l'impératrice la permission de me rendre sur les frontières de la Perse, d'y joindre le général Matuschkin, et d'y combattre les Schamchals (1), sous ses ordres, et en qualité de volontaire. Je me hâtai, et le 20 sep-

---

(1) Schamchals ou Schemchals, ainsi se nomment les princes du Dagestan.

tembre j'arrivai à Sainte-Croix, forteresse nouvellement construite. Matuschkin me reçut comme si j'eusse été son fils. Huit jours après, nous attaquâmes les hordes sauvages des Tartares. Je combattis à côté du général; je ralliai deux escadrons de dragons qui avaient été rompus par l'ennemi; à la tête de ces deux escadrons, je me précipitai dans le plus fort de la mêlée. Cette attaque imprévue ouvrit les rangs des Tartares; l'infanterie nous suivait de très-près; l'ennemi fut culbuté et rejeté dans les montagnes.

Le général m'embrassa sur le champ de bataille, et m'attribua la victoire. Nous poursuivîmes l'ennemi, nous prîmes Tarchu, sa capitale, et la guerre fut terminée. Matuschkin dressa son rapport à

l'impératrice, et voulut que j'en fusse le porteur. Je m'en défendis; il m'en donna l'ordre; je fus contraint d'obéir.

A quelques journées de Saint-Pétersbourg, je rencontrai deux traîneaux qui voyageaient presqu'aussi rapidement que le mien. Dans l'après-midi j'arrivai au bord d'un lac immense, formé par le débordement d'un fleuve, qui avait été subitement grossi par des pluies abondantes. Je m'arrêtai devant la seule hutte qui fût dans les environs, et je demandai un bateau, un bac, ou un guide qui me conduisit à un autre pont. L'habitant de la hutte me répondit, que je n'avais rien de mieux à faire, que de prendre patience, et que ce chemin était le seul qui conduisît à Saint-Pétersbourg. Sa femme m'as-

sura que le pays était inondé fort loin à la ronde, et que je perdrais beaucoup plus de temps à chercher un autre chemin, qu'à attendre que le fleuve fût rentré dans son lit accoutumé. En ce moment les traîneaux qui me suivaient arrivèrent; plusieurs dames étaient dans le premier. Leurs domestiques, qui paraissaient connaître parfaitement cette contrée, m'assurèrent aussi que le plus court était d'attendre, pendant une journée, que les eaux se fussent écoulées.

Les dames mirent pied à terre, et me parurent être une mère et ses deux filles. Leur maintien était noble; elles étaient voilées; je ne vis point leur visage. La richesse de leurs pelleteries me fit présumer qu'elles étaient d'un rang distingué.

Nous voulûmes entrer dans la hutte, mais nous nous arrêtâmes sur le seuil de la porte, car nous fûmes tout-à-coup assaillis par une odeur infecte.

— Il me serait impossible de supporter cette odeur, dit la plus âgée des dames. Un homme à elle, et qui était à ses côtés, dit au malheureux paysan : — Drôle! procure-moi une autre habitation.

— Comment cela lui serait-il possible? dit la même dame avec douceur et gravité.

— Il faut bien qu'il le puisse, s'écria cet homme, ou bien.... et il leva sa canne d'un air menaçant.

Je lui retins le bras. — Monsieur, me dit la dame en s'inclinant, je vous remercie. Puis, se tournant vers cet homme, elle lui dit plus

gravement encore : — Tu ne deviendras donc jamais humain ? éloigne-toi ! Il obéit.

Le paysan, humble et craintif, était immobile ; la dame le rassura ; ses deux filles s'assirent sur une grosse pierre, prirent et caressèrent deux enfans fort mal propres ; et, voulant inspirer quelque confiance à leurs parens effrayés, elles répétèrent d'une voix douce que ces deux enfans étaient des petits anges. Par leurs femmes de chambre, qui étaient dans le second traîneau, elles se firent apporter un bonnet et quelques mouchoirs de soie, dont elles firent présent à la mère et aux enfans.

Mais que ferons-nous donc ? demandais-je ; où trouverons-nous un

asile? nous ne pouvons retourner sur nos pas, nos chevaux sont trop fatigués. Le paysan me dit que dans la forêt, non loin de son habitation, se trouvaient quelques huttes très-sèches, faites de branches d'arbres, et garnies de mousse, qui servaient ordinairement de retraites aux chasseurs et aux bûcherons. Nous remontâmes dans nos traîneaux, nous nous fîmes conduire par cet homme, et nous trouvâmes en effet quelques huttes qui se touchaient. La plus commode avait une cheminée; j'y fis allumer du feu; mon domestique y transporta, de mon traîneau, deux chaises et une table de voyage; puis, par mon ordre, il prépara une boisson chaude. Lorsque tout fut disposé comme je le souhaitais, j'y conduisis les dames, qui, jusqu'à ce

moment, n'avaient point mis pied à terre. Elles me remercièrent beaucoup de mes soins. La fille aînée (elle se nomme Marie) se plaça près de la cheminée, ôta sa cape, et rejeta son voile vert sur ses cheveux du plus beau blond. O Gustave! je demeurai immobile à la vue de cette tête angélique! Elle me parut avoir quinze ans, et ses yeux.... non! je ne puis te la peindre! Elle sourit, et il me sembla que la nature entière venait de prendre un nouvel éclat. Je crois bien avoir rencontré des visages plus jolis, mais jamais aucun sur lequel une sainte innocence se peignît aussi vivement; jamais je n'ai vu d'yeux dans lesquels la douce flamme de toutes les vertus parût aussi brillante; jamais je n'ai vu de lèvres dont le sourire exprimât, avec

autant de charmes, la plus tendre et la plus pieuse bienveillance.

O Gustave! je fus contraint de m'occuper du feu pour trouver la force de détourner un instant mes regards de dessus cette figure enchanteresse; car je la vis rougir une fois ou deux de mon extase. Je bus dans le même vase qu'elle; sa mère et sa sœur burent dans le second. Tu vas m'accuser d'enfantillage, eh bien! ris, si tu le peux, en apprenant que ce vase est le seul dans lequel j'ai bu depuis cet instant. Il n'a plus de prix, les lèvres de Marie l'ont effleuré!

Le son de sa voix égale la plus douce mélodie; elle parle bien, et cependant elle ne parle point comme un livre; tout ce qu'elle dit est si

naturel, qu'il semble impossible de le dire autrement, et cependant ces expressions ont un charme inexprimable. Je l'entendais avec ce plaisir qu'on éprouve en écoutant, au milieu de la nuit, une harmonie brillante mais éloignée. Tout en elle me ravissait, et je ne cherchais point à cacher ce que j'éprouvais. La mère et les filles paraissent tellement accoutumées à faire naître l'admiration, qu'elles remarquaient à peine celle dont j'étais frappé. La confiance s'établit peu à peu, et les deux jeunes personnes déployèrent tant de grâces et d'esprit, des connaissances si étendues, que mon étonnement redoubla. Je leur demandai qui avait été leur instituteur; se penchant sur le sein de leur mère, elles lui prodiguèrent les plus tendres baisers. Quel

aspect! je n'en connais pas de plus enchanteur. Je mis un genou en terre devant cette mère adorée, et j'osai déposer un baiser sur sa main. — Que faites-vous? me dit-elle en souriant, et cherchant à cacher la douce émotion qui se peignait dans ses yeux humides de larmes délicieuses.

— Mon cœur rend hommage à ce qu'il y a de plus respectable dans la nature, à la plus tendre des mères, lui répondis-je à demi-voix. Nos yeux, à tous, se remplirent de larmes; les jeunes dames embrassèrent leur mère plus tendrement encore, et je me courbai plus profondément sur sa main.

Vers le soir, on nous dit que, vraisemblablement, nous pourrions continuer notre route dès le lende-

main matin. Je me rendis au bord du fleuve, et je vis en effet l'inondation considérablement diminuée. A mon retour, un valet me dit que les dames désiraient se reposer une heure ou deux. Je me retirai seul dans une hutte voisine où l'on avait allumé du feu; mais, un instant après, je retournai près de ce valet, et je lui demandai quel était le nom de ses maîtres. On lui avait expressément défendu de répondre à cette question. Je m'éloignai tristement; il se rapprocha de moi, et me dit, avec inquiétude, que l'on avait aperçu des hommes qui, cachés derrière des arbres, semblaient nous épier de loin. Sa maîtresse lui avait défendu de me l'apprendre afin de ne pas troubler mon repos; cependant.... en cet instant nous enten-

dîmes plusieurs coups de sifflet qui partaient de différens endroits, et semblaient être un signal.

Je fis aussitôt réunir tous nos traîneaux devant les huttes; de distance en distance je fis allumer des feux entre les arbres, et j'ordonnai que l'on mît en état tous les fusils et les pistolets que nous avions avec nous. Quoique nos préparatifs se fussent faits avec le moins de bruit possible, nos dames cependant s'en aperçurent, et me firent prier, par une de leurs femmes, de me rendre auprès d'elles.

Toutes trois, encore habillées, étaient assises auprès du feu. Je fus contraint de leur dire ce que je redoutais, et je m'attendais aux expressions de la crainte et de l'inquiétude. A la vérité les deux demoi-

selles pâlirent un peu ; mais, à mon grand étonnement, la mère me demanda, sans émotion, le compte de mes préparatifs. Je le lui rendis, et toutes trois redevinrent calmes et tranquilles. De temps à autre je sortais, et j'allais m'assurer si la garde se faisait exactement. A mon retour je prenais place à côté d'elle, près du feu, et nous causions. J'appris aux dames quels étaient les motifs de mon voyage ; et, cédant à leurs désirs, je leur fis le récit de ma courte campagne. Elles oublièrent combien notre connaissance était nouvelle, et m'apprirent aussi ce qui leur était arrivé de remarquable depuis quelque temps.

Dans cette société si douce j'avais l'innocence, la simplicité, la confiance d'un enfant. Je leur révélai

tous mes secrets, les particularités les plus touchantes de ma vie, principalement la mort prématurée de ma mère, dont je leur parlai avec cet enthousiasme qui m'anime toujours à son souvenir. Ensuite je leur appris comment ton excellente mère nous avait élevés tous deux, combien elle m'avait aimé, et combien aussi, toi et moi, nous nous chérissions tendrement. J'étais assis entre la mère et Marie; j'oubliai entièrement qui m'écoutait; je pris la main de cette mère, comme si ç'eût été celle de la tienne, et je la couvris de baisers. Toutes trois étaient émues jusqu'aux larmes, et ce moment rendit mon cœur si faible, que mes yeux se mouillèrent aussi. Oh! continuez! poursuivez! me disait tantôt l'aînée, tantôt la plus jeune des demoiselles.

Puis Marie, avec les doux accens de l'amour, m'apprit aussi qu'elle et sa sœur Alexandrine, avaient été élevées par leur mère, comme nous l'avions été par la tienne.

Quelle excellente femme! dit la mère; que j'aurais eu de plaisir à la connaître!

Mais,.... dit Marie, en appuyant sa main sur mon bras, comme si elle avait craint que je ne comprisse pas bien ce qu'elle allait dire.... mais nous aussi nous aurions mérité de la connaître! — Oh! quelle famille nous eussions faite en réunissant celle de cette dame à la nôtre! ajouta la jeune Alexandrine. — La meilleure et la plus aimante! m'écriai-je en prenant sa main, et présentant l'autre à Marie, comme pour l'inviter à confirmer mon assertion, en

joignant aussi sa main à la mienne. Elle l'y joignit en effet, et répéta mes expressions, en ajoutant : N'est-il pas vrai, chère maman ? Nous nous étions levés tous deux ; la mère fit en souriant un signe à Marie ; celle-ci se replaça sur sa chaise.

La nuit s'écoula de cette sorte, et ce fut la plus belle de ma vie. Vers le matin, le paysan vint nous dire que le pont n'était plus submergé, et que déjà deux ou trois traîneaux, venant de Pétersbourg, l'avaient traversé. Quelques minutes suffisaient pour me préparer à continuer ma route, et il ne m'était pas possible de retarder un seul instant. Mon cœur se serra à la pensée que peut-être je ne verrais plus Marie. J'ignorais son nom, et je ne pouvais l'apprendre, car sa mère voulait

conserver l'incognito. Je pris la main de celle ci, je la baisai, et je lui dis: Il faut que je parte! Puisse le sort m'être encore une fois aussi favorable qu'il me le fut hier au soir! Peut-être en ce moment vous dis-je un dernier adieu; mais le souvenir des heures fortunées que j'ai passées près de vous ne s'effacera jamais de mon cœur ni de ma mémoire.

Adieu, mon fils, me dit-elle avec émotion et bonté; moi et mes filles nous penserons souvent à vous avec plaisir. J'élevai mes regards vers le ciel, et je ne pus retenir mes larmes. Elle continua, en cherchant à me cacher le trouble qu'elle éprouvait: Que l'ascendant de la vertu a de puissance! en peu de minutes nous sommes devenus amis! Elle posa sa main sur mon épaule et me pré-

senta sa joue ; j'y déposai un baiser respectueux, et je m'inclinai profondément devant Alexandrine et Marie. Toutes deux pleuraient. Lorsque je partis, elles s'avancèrent sur le seuil de la porte, et Marie me dit un dernier adieu en agitant le voile vert qu'elle tenait à la main. J'étendis les bras vers cette couleur de l'espérance, et je pensai : Non, nous ne nous séparons point pour toujours!

Le 17 novembre, à huit heures du soir, j'arrivai à Saint-Pétersbourg. A la dernière station, je m'étais habillé de manière à pouvoir me présenter de suite aux regards de l'impératrice. A la porte de la ville, on me dit de me rendre à Wasiliostrow ; l'impératrice y était chez le prince Menzikoff, qui célébrait

l'anniversaire de sa naissance. A peine fus-je entré dans le palais brillamment illuminé du prince, l'impératrice désira parler à moi-même. Je lui présentai les dépêches de mon général; en les lisant, ses yeux étincelèrent de joie. Après un instant, elle me dit, avec beaucoup de bonté : Matuschkin m'écrit que nous devons à ta valeur les succès obtenus le 26 septembre. Je fus contraint de lui raconter les détails de l'action; à chaque mot sa satisfaction augmentait. Elle me donna l'ordre de la suivre; nous entrâmes dans la salle où la société était réunie; les trompettes et les cimbales y annoncèrent aussitôt la nouvelle que je venais d'apporter. Elle mit sa main sur mon épaule, et dit à mon oncle, le feld-maréchal : C'est à ce

jeune héros que nous devons la victoire! Puis elle lut à haute voix ce que Matuschkin lui écrivait.

Menzikoff! dit-elle ensuite avec gaieté : Quel jour heureux! vous devez des remerciemens au jeune d'Olgoronki pour être arrivé aujourd'hui; la fête de votre naissance devient aussi celle de la victoire.

Le feld-maréchal était fort ému; tous ceux de mes parens qui se trouvaient là, m'entourèrent, et me félicitèrent sur les bontés que l'impératrice m'avait prodiguées.

Le prince Menzikoff ne semblait prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui; son regard même était sombre; on voyait clairement les efforts qu'il faisait pour paraître gai aux regards seuls de l'impératrice. L'infortuné! à chaque instant

il attendait qu'on lui apportât la nouvelle de la mort d'une de ses filles, dont un accident en voyage avait mis les jours en danger. Je le plaignis, Gustave! ce qui réjouissait ses ennemis, me réconcilia avec lui. Immobile, absorbé dans ses pensées, il portait à chaque instant ses regards inquiets et troublés vers la porte. Ses lèvres étaient sèches, et cependant il n'essayait point de les rafraîchir par aucune liqueur, quoiqu'il eût souvent le verre à la main. Il voulait parler; il commençait un mot et ne pouvait l'achever. Et toi aussi tu aurais gémi de la douleur de ce grand homme. Il hait les d'Olgoronki, dis-je à un de mes cousins, qui m'avait appris la cause de cette douloureuse inquiétude, et les d'Olgoronki le haïssent; mais,

par ce qu'il souffre en ce moment; nous pouvons juger combien il nous aimerait si nous étions ses amis. Tu le nommes le plus ambitieux des hommes; cependant en ce moment tu ne vois que le père, tu n'aperçois plus le prince; tout à l'amour, l'ambition n'est plus rien pour lui; il donnerait tous ses ordres, tous ses titres, ses richesses, son rang, sa puissance, pour rappeler sa fille à la vie. Oui, j'en suis certain, il se prosternerait aux pieds d'un d'Olgoronki, s'il lui soupçonnait le moyen de la sauver. Mon cousin sourit d'un air moqueur. Oh! poursuivis-je : dis ce que tu voudras, nous haïssons plus sa grandeur que son ambition. Non! je ne puis haïr un homme assez grand pour ne point affecter de la gaieté un jour de vic-

toire, au moment où il la voit briller dans les yeux de son impératrice; un homme qui ose n'être que père aux regards de sa souveraine et de toute la cour réunie. Quant au reste, je pense que même, s'il le voulait, il ne pourrait être autre qu'il est relativement à nous.

Mon cousin reprit, en souriant plus amèrement encore : Demandons-nous donc autre chose de lui, sinon qu'il ne s'oppose point à notre élévation; qu'il soit juste envers nous.

Juste! repris-je vivement. Que deviendrait-il s'il ne nous arrêtait point dans notre course? que lui permettrions-nous d'être, si nous avions le pouvoir en main? Si nous sommes sur la défensive avec lui, il l'est aussi avec nous en nous empêchant de monter : notre élévation

causerait sa chute; peux-tu le nier?

En ce moment nous entendîmes un grand bruit dans la chambre voisine; il s'y fit de grands mouvemens. Menzikoff pâlit; je le vis frémir. Je tremblai, je pâlis avec lui. Tout-à-coup les trompettes et les cimbales se firent entendre avec éclat; les deux portes s'ouvrirent, et l'impératrice entra, tenant par la main.... O Gustave! la terre se déroba sous mes pieds! je fus contraint de m'appuyer contre la cheminée; je n'avais plus la force de me soutenir; la pensée la plus effrayante me l'avait ravie, en comprimant douloureusement mon âme.... C'était Marie, que l'impératrice conduisait par la main; elle était la fille de Menzikoff, de l'irréconciliable ennemi de mon nom et de ma famille.

Il me sembla dans ce moment que tout s'abîmait autour de moi. Le fracas des instrumens, les élans de joie de tous les spectateurs, se mêlant aux sensations douloureuses dont mon âme était tourmentée, me ravissaient la faculté de rien distinguer; je me croyais au milieu du chaos. Je jetais, à la dérobée, des regards sombres vers l'endroit où le père embrassait sa fille, qui avait fléchi le genou devant lui; il me semblait le voir la saisir, dans le dessein de l'arracher à une mort certaine, en la retenant sur le bord du précipice au fond duquel tout s'engloutissait. Il fut heureux que tous les yeux fussent tournés vers le prince et l'impératrice, que toutes les oreilles fussent assourdies par les sons bruyans de la musique; car,

en songeant à ce moment, je crois me rappeler avoir poussé un cri aigu.

Les félicitations entre le prince et sa famille durèrent long-temps; peu à peu je retrouvai la force de me calmer et de composer mon maintien. Marie avait été en danger de perdre la vie; sa mère, au lieu d'envoyer un courier annoncer sa guérison au prince, avait voulu le surprendre en la lui ramenant le jour de l'anniversaire de sa naissance. Elle était arrivée à Pétersbourg une heure après moi.

N'admirez-vous pas, Menzikoff, dit l'impératrice, comme ce soir un messager de bonheur succède à l'autre.... Où donc est le mien? Je m'approchai; elle continua du ton de la bonté maternelle : Tu m'as

apporté une portion de bonheur; cette aimable enfant nous en a procuré une plus grande encore; il est juste que vous soyez tous deux le roi et la reine du bal. Puis, avec un sourire plein de bienveillance, elle déposa la main de Marie dans la mienne. La jeune Menzikoff me reconnut avec étonnement, et sourit en rougissant. Elle ne savait de moi autre chose, sinon que j'étais un courier envoyé à Pétersbourg. La princesse n'avait point voulu m'apprendre son nom, afin que son arrivée ne fût point sue à l'avance par son époux; et, le taisant, elle avait cru ne pas devoir me demander le mien.

C'est un jeune prince d'Olgoronki, lui dit l'impératrice, en me présentant à elle, il est venu lui-

même m'annoncer la victoire qu'il m'a fait remporter. Nous nous connaissons déjà! lui répondit la princesse : en ce moment le bruit de la musique interrompit l'entretien. Je pris la main de Marie, et je la conduisis au bout de la salle. Cette main tremblait dans la mienne : cependant une douce pression les unissait toutes deux fortement.

Marie était encore dans son habit de voyage; elle tenait à la main le voile vert, qu'elle avait agité deux jours auparavant, en me disant le dernier adieu : elle avait seulement quitté la pelisse qui dérobait aux regards sa taille noble, élégante et gracieuse; car l'impératrice avait reçu la mère et les deux filles au moment même de leur arrivée, et, malgré toute leur résistance, les

avait entraînées au milieu de la salle d'assemblée. Pendant que nous nous rendions à l'extrémité de la salle, elle me dit, en me pressant légèrement la main : Mes pressentimens ne m'ont point trompée, nous nous revoyons.

C'est un heureux hasard! répondis-je, parce qu'il fallait que je dise quelque chose; car je pensais avec douleur à la haîne qui divisait nos pères et nos familles. Comme elle me regarda avec étonnement, je répétai d'un air embarrassé : C'est un très-heureux hasard!

Paix! ô paix!.... reprit-elle en souriant.... Eh! quel sourire!..... Paix! vous me feriez préférer l'instant de vous quitter à celui de vous revoir.

Lorsque nous fûmes parvenus à l'extrémité de la salle, son voile vert l'embarrassa, je le mis dans ma poche, et nous entrâmes dans le cercle des walses. Quand d'un de mes bras j'eus enlacé sa taille si jolie, en parcourant la salle avec elle, en contemplant sa figure à-la-fois noble et céleste, en sentant la légère pression de sa main si douce, en fixant ses beaux yeux, miroirs de piété, de confiance et d'amour, j'oubliai tout! tout! je flottais avec elle dans les tourbillons d'un autre monde, et mon âme se livrait à tous les charmes de la plus délicieuse extase. Nos mains enlacées se pressaient toujours davantage, ses yeux devinrent plus brillans, son sourire plus tendre.... J'osai la presser contre mon sein, et mes lèvres trem-

blantes balbutièrent : Marie! ma chère Marie!

Elle jeta sur moi un regard dans lequel son âme paraissait être passée toute entière; et, pressant toujours de plus en plus ma main, elle tomba dans mes bras.

On nous entoura. — Tu ne te trouves pas bien, chère enfant? lui dit sa mère, qui était accourue vers nous, et elle la prit sur son sein. Marie me pressa encore la main, qu'elle n'avait point quittée, et dit à demi-voix : Ah! je suis bien! bien! puis elle glissa entre la princesse et moi, et demeura sans connaissance. Presqu'au même instant, cependant, elle reprit ses sens, et dit : Je t'ai peut-être effrayée, chère maman.... rassure-toi, je ne suis point malade.

— Tu ne l'es point, tendre amie? tu ne l'es point, bien certainement? — Non! non! et elle ajouta, d'un ton à n'être entendu que de la princesse et moi : L'avenir s'est présenté un instant à mes regards, l'effroi m'a saisie, et.... La princesse nous regarda tous deux, et parut nous deviner; puis elle reprit : Ne désires-tu point être seule, chère Marie? — Oui, seule avec toi, ma mère, ma plus tendre amie. Elle éleva lentement ses yeux sur moi ; elle s'inclina en souriant; d'un ton.... dont je ne puis te décrire la douceur et le charme, elle me dit ce seul mot : Adieu! et une minute après elle avait quitté le salon avec sa mère.

Lorsque je pus rassembler mes idées, je me trouvai sur les chantiers de l'autre côté de la Néwa,

sans pouvoir me rendre compte comment j'y étais venu. Enveloppé dans ma pelisse, j'entrai sous les arcades du temple luthérien; je fixai le palais illuminé de Menzikoff; dans chaque son qui frappait mon oreille, je croyais reconnaître les accens de Marie; je croyais voir son image se peindre sur chacune des nuées qui flottaient sur ma tête. Mon valet fut presque obligé d'employer la violence pour m'entraîner chez moi.

Je m'étais retiré dans une petite maison de campagne; je suis contraint de la quitter à l'instant et de retourner à Pétersbourg.... On s'étonne que je n'ai point encore songé à profiter de la bienveillance singulière que m'a témoignée l'impératrice. Oh! s'ils savaient ce que

j'éprouve! s'ils savaient que l'ivresse de la félicité gonfle mon cœur à tel point que mon sein peut à peine le contenir! s'ils voyaient les larmes de l'enthousiasme mouiller mes yeux et rouler sur mes joues! Ils ne peuvent deviner que, si j'arrête un instant ma pensée sur le sort qui semble m'être destiné, sur l'espoir plein d'orgueil et de vanité qu'a conçu ma famille, ce n'est que dans le dessein de tempérer, par un objet terrestre, la joie céleste dont mon âme est remplie. Ils ne soupçonnent point que je préférerais, au trône le plus brillant, un banc de gazon sur lequel je serais assis auprès de Marie; à la couronne la plus riche, un ruban qui aurait ceint ses cheveux; au sceptre de l'empire le plus puissant, une fleur qu'elle aurait cueillie

de sa main. Ils seraient au désespoir s'ils savaient tout cela, car ils m'ont destiné.... grand Dieu!.... ils m'ont destiné à renverser Menzikoff. L'impératrice m'a souri! ils l'ont vu, et ne se sont point aperçus que Marie me souriait aussi. Les aveugles! je ne le suis point! je l'ai vu ce sourire enchanteur, et j'ai cru voir le ciel s'entr'ouvrir! adieu!

LETTRE III.

Marie Menzikoff à Sophie Roncalez.

Le 15 décembre 1725.

O BONNE Sophie! tu disais que l'amour était la récompense de la vertu? non, il est la vertu même. Oui, ma tendre amie, ma seconde

mère, depuis le dernier anniversaire de la naissance de mon père, je me sens plus noble, plus douce, plus tendre, meilleure, plus bienveillante, plus généreuse qu'auparavant. A quelle vertu ne pourrais-je point atteindre! Bonne Roncalez, nomme-moi l'action la plus grande, le sacrifice le plus pénible qu'un être humain puisse faire, j'exécute la première et j'accomplis le second. Pour lui, pour le sauver, je viderais une coupe de ciguë, et pas un soupir ne s'exhalerait de mon sein. Mourir! ah! bon Dieu! mourir! qu'est-ce donc? Fermer les yeux, sentir sa respiration s'arrêter, son cœur cesser de battre, son sang ne plus couler, et rien de plus! Moi, ta Marie, je sortirais de la poussière du tombeau, je m'élancerais au sein

de la création, je chercherais et trouverais l'esprit saint que j'adore! unis à jamais, nous planerions dans ces régions éthérées où les vœux terrestres des mortels, les soupirs de l'infortune, les accens de la douleur ne parviennent jamais!

Mourir! O hommes! laissez Marie mourir en cet instant! C'est ainsi que je m'écrie souvent en élevant mes mains vers le ciel, mes yeux humides des larmes du désir; car, bonne Sophie! il faut tout te dire. Vois d'un côté Alexis d'Olgoronki, Sergel et Ivan ses deux fils, Lukitsch, père de Fédor.... Oh! je frémis en écrivant ces noms; celui du feld-maréchal est le seul que je puisse tracer d'une main assurée.... tous sont les ennemis irréconciliables des Menzikoff.... Vois de l'autre..... oh!

mon âme entière est glacée d'effroi.... vois, mon père, le prince Menzikoff, ennemi aussi acharné des d'Olgoronki..... Puis, au milieu de ces hommes, sur le front desquels la haîne se peint en traits de flamme, dont les mains sont armées de poignards acérés, contemple ta pauvre Marie auprès de son Fédor, leurs mains sont tendrement enlacées, leurs yeux, remplis d'amour, sont fixés l'un sur l'autre.... mais.... quel contraste entre eux et leurs familles! Ma mère veut en vain me le déguiser; ces haînes, dont l'ambition est la source, ne s'éteignent jamais! Chère Roncalez, je lis en ce moment (ma mère se réjouit et me félicite sur mon désir de m'instruire), je lis ces livres dont je n'entendais parler autrefois qu'avec horreur,

l'histoire des querelles sanglantes des Guelphes et des Gibelins, de la Rose rouge et de la Rose blanche. Mon œil cherche en vain une main conciliatrice; mon oreille écoute avec autant d'inutilité s'il ne s'élevera point une voix qui propose la paix. Il me semble lire à chaque page l'arrêt de Fédor et le mien; je crois voir leurs poignards dirigés contre nous. Mourir! oh! oui! il serait préférable que le cercueil de Fédor et le mien fussent placés entr'eux. Cet aspect et le souvenir du tendre sentiment qui nous unit tous deux les réconcilieraient peut-être! D'Olgoronki! pourquoi porte-t-il ce nom? pourquoi suis-je une Menzikoff?

Ma tendre mère essaie de me faire espérer un avenir plus heureux..... Si..... me disait-elle avec bonté, si

Fédor et toi vous deveniez le lien de réunion entre ces deux familles ennemies! Je souris à cette idée enchanteresse; elle soupira, et le même instant vit naître et mourir la plus douce des illusions.

Chère maman, lui disais-je hier, si notre amour ne peut opérer la réunion de ces deux maisons, peut-être notre mort la causera.

Quelle affreuse idée! me dit-elle avec effroi. Je pris un air riant, afin de ne point l'affliger. Mais, Sophie, tu me l'as souvent répété, la tombe est le port vers lequel l'infortuné doit sans cesse fixer ses regards. A toi, bonne Sophie, je veux dire ce que j'éprouve, ce que je pressens, ce que je pense, même ce que je désire : le tombeau sera l'autel sur lequel Fédor et Marie s'uniront. Je te le dis

avec autant de calme que j'en avais lorsque j'avouai à ma mère l'amour qu'il m'avait inspiré.

Je l'ai aimé dès le premier instant où je l'ai vu... même avant, je crois.... je ne puis moi-même préciser l'instant où j'ai commencé à l'aimer.... une voix secrète me dit que c'est du premier moment où mon cœur a commencé à sentir.... Oui, quand je rêvais à ce qui pouvait assurer le bonheur de ma vie, je le voyais, long-temps même avant de le connaître.... Si l'on me parlait d'une action noble, je l'attribuais à un jeune homme tel que lui. Sa voix ne me parut point étrangère la première fois que je l'entendis ; ses accens avaient depuis long-temps retenti dans mon âme, et y avaient porté l'émotion. Lorsqu'il se mit à genoux

devant ma mère, lorsqu'il nous dit adieu, lorsqu'il se perdit dans la forêt, je l'aimais déjà sans le savoir; il me semblait que je devais toujours rester près de lui, qu'il devait me répéter sans cesse le récit de sa campagne contre les Tartares du Dagestan, celui des évènemens de son enfance, comment alors il avait pleuré sur le tombeau de sa mère, comme celle de Gustave l'avait aimé, et comment l'amitié la plus tendre l'avait uni à cette famille.

Lorsque le lendemain de la fête de mon père je t'en écrivis la description, je te racontai les aventures de notre voyage, je ne te parlai point de ce qui se passait dans mon cœur; je prévoyais ta réponse: tu m'aurais dit que l'amour doit prendre naissance dans le sein de la raison, qu'il

doit être amitié d'abord, et ne devenir amour que peu à peu. Le sentiment qui nous unit ne ressemble point du tout à cela. Lorsqu'il entendit prononcer mon nom, son regard devint sombre; mais avec hardiesse il enlaça ma taille de son bras, il m'entraîna au milieu de la walse, comme s'il voulait me ravir à sa famille et à la mienne; puis, d'un ton qui aurait pu changer en amour la haîne la plus invétérée, en me pressant sur son sein, il me dit : Marie! ma chère Marie! Ces mots : ma chère Marie! pénétrèrent jusqu'au fond de mon âme. Etait-ce pressentiment, douleur, joie, ou tout cela ensemble? Luttant contre un évanouissement à-la-fois pénible et doux, je tombai dans ses bras, puis sur le sein de ma mère; je pressai

sa main. Dès cet instant je fus à lui pour toujours; mes yeux lui dirent que je l'aimais; peut-être ma bouche le lui apprit-elle aussi; je ne puis te l'affirmer, car je sais bien ce que j'éprouvai, mais nullement ce que je dis.

Ma mère me conduisit dans mon appartement, et me demanda, avec une tendre inquiétude : — Qu'as-tu donc éprouvé, Marie! — O ma mère! n'avez-vous donc pas vu quels regards il jetait sur moi? ne l'avez-vous point entendu me nommer sa chère Marie? Oh! j'aime ce noble jeune homme! j'aime d'Olgoronki!

Je voulus me jeter dans ses bras, elle me repoussa doucement; elle s'assit et me dit avec bonté, mais d'un ton grave : — J'espère, ma fille, que tu ne sais pas bien toi-

même ce que tu me dis en cet instant. Une Menzikoff aimer un d'Olgoronki ?

Comme elle me vit sourire au lieu de lui répondre, elle me regarda d'un air interrogant. Je pris sa main et j'ajoutai : — Je sais que vous n'aimez point l'enthousiasme, l'exaltation, même dans la vertu ; vous voulez un raisonnement calme, un choix tranquille, une résolution froide; vous ne permettez l'ardeur que dans l'exécution. — Cela est vrai, chère enfant. — Eh bien! bonne maman, avec tout le calme et la réflexion dont je suis susceptible, je vous le répète : j'aime le jeune prince d'Olgoronki et j'en suis aimée... Chère maman, c'est tout ce que je puis vous dire.

Elle soupira. — Mon enfant! tu

nommes amour une émotion de surprise, qu'étant peu sur ses gardes ton cœur aimant et confiant a éprouvée; une illusion qu'ont fait naître les hasards d'une rencontre en voyage avec un noble jeune homme, et une situation approchant de la familiarité, mais ordinaire dans la danse.

— Une illusion, chère maman! oh! non, ce n'en est point une! Je serais au désespoir, et je cesserais d'estimer le cœur humain si un sentiment.... quel qu'il fût,... en produisant sur moi une impression aussi profonde, ne faisait que m'abuser. Je l'aime et j'en suis aimée! cette pensée serait une illusion! un désir vague aurait porté une émotion aussi violente dans tout mon être! un vain fantôme se serait emparé de mon âme entière avec cette

force invincible! O ma mère! n'essayez point de me le persuader; je l'aime et j'en suis aimée!

— Eh bien, je ne veux plus contester avec toi sur le premier point: tu l'aimes.... mais le second? tu en es aimée? que t'a-t-il dit? Il est un d'Olgoronki, tu es une Menzikoff? Si dès le premier instant de votre connaissance il a osé te déclarer son amour, il est indigne de posséder jamais ton cœur.

Je lui répétai avec calme ce qu'il m'avait dit, ces seuls mots : ma chère Marie! Elle sourit : — Eh bien, jeune folle, attends ce que fera dans la suite l'homme dont tu te crois aimée. J'accorde que tu lui ais inspiré quelqu'intérêt, mais ton nom, Marie, lui rappellera ce qu'il doit faire.

— Il doit me haïr? n'est-il pas vrai, chère maman. Un d'Olgoronki ne doit point éprouver un autre sentiment pour quelqu'un qui porte mon nom.

— Te haïr? non pas! pourquoi donc? mais il reconnaîtra que jamais tu ne peux lui appartenir.

— O ma mère! j'en ai aussi la persuasion intime, et cependant je l'aime.

— Eh bien, mon enfant, cet amour sans espoir s'éteindra, s'évanouira.

— S'éteindre! s'évanouir! Ah! si vous disiez vrai, il ne serait en effet qu'une illusion! Sans espoir! Je ne sais, chère maman, pourquoi je ne vous comprend point aujourd'hui. De quel espoir parlez-vous? Je sais bien que jamais un prêtre n'unira

nos mains, que jamais je ne serai son épouse; mais je sais, je sens aussi que je suis à lui, entièrement à lui et à jamais; qu'il est de même à moi; que je ne vis, ne pense, ne respire que pour lui; qu'avec un plaisir indicible je donnerais ma vie pour la sienne; qu'en vous peignant ce que j'éprouve, j'offre en même temps à vos regards le tableau de ses sensations; qu'il est entièrement pour moi et que je suis pour lui; et nul d'Olgoronki, nul Menzikoff ne peut s'opposer à cette union intime de nos âmes. Tel est l'espoir si doux, si riche en jouissance, que nous avons tous deux; et quel cœur ne s'en contenterait point! Sans espérance! le tombeau est la nôtre! que peut craindre celui que la mort n'effraie point? Chère maman, ne

m'avez-vous pas souvent répété : La haîne la plus envenimée s'éteint par le trépas, l'amour seul est immortel ! Cette vérité n'en est-elle plus une, par la raison seule qu'il s'agit de l'amour que j'éprouve ? ou cet amour vertueux n'en est-il point un en effet ?

Ma mère fut un peu embarrassée, car elle ne pouvait nier ce qu'elle et toi vous m'aviez souvent répété. Elle m'attaqua d'un autre côté. Qu'il m'est douloureux de la voir ainsi me méconnaître ! — Eh bien ! ajouta-t-elle, ton amour n'est point une illusion, je te l'accorde, mais.... il ne fait que de naître.... Tu peux donc le vaincre, chère enfant, et jouir encore d'un bonheur.... peut-être pas aussi grand que....

— Que celui dont je jouirais avec

Fédor? interrompis-je vivement. Oh!.... je pense que si la vertu est une, le bonheur aussi n'est qu'un, et s'il n'est point mon partage, rien ne m'en dédommagera, je serai malheureuse. Chère maman, ne nous comprenons-nous donc plus? je vous le répète encore, j'aime Fédor; c'est tout ce que je puis vous dire; c'est l'unique certitude intime dont mon âme soit pénétrée : tout le reste est une nuit profonde, dans laquelle je n'aperçois rien, et je souhaite même peu que mes regards puissent y percer. Croyez-vous donc, ô ma mère! que pour être heureuse je veuille cesser d'être votre fille et celle de mon père, d'être parente d'un Menzikoff? Non! oh! non! haïssez-vous réciproquement de toute la force de vos âmes, lui et moi nous

n'en cesserons point de nous aimer. Pensez-vous que, pour devenir heureuse, je verrais d'un œil indifférent s'accroître encore cette haîne qui divise nos deux maisons? Non! non!..... je l'aime.... mais pour réconcilier nos familles nul sacrifice ne me coûterait; et, s'il le fallait, dès aujourd'hui je prendrais le voile, et je renoncerais à prononcer jamais son nom; mais je ne l'aimerais pas moins tendrement, et jusqu'à mon dernier soupir.

Elle prit un ton plus grave : — Est-ce ta dernière, ton immuable résolution?

— Oh! oui, chère maman, ma dernière, mon immuable résolution! Elle me pressa sur son cœur et mouilla mes joues de ses pleurs. — Aime-le donc! poursuivit-elle en

sanglottant, aime-le, Marie! et puisse le dieu d'amour et de miséricorde verser ses bénédictions sur vos cœurs!..... Ah! je crains, mon enfant, que, comme ta mère, tu ne sois jamais heureuse! Nous nous embrassâmes toutes deux en pleurant. Pour la première fois elle me laissa voir toutes les blessures de son cœur.

Elle ne fut jamais heureuse! et cependant elle aime mon père! Les terreurs que lui inspire la destinée de cet époux adoré, destinée qui déjà trop souvent a failli devenir fatale; les craintes que lui font naître son ambition toujours insatiable.... puis un autre chagrin plus cuisant encore... chagrin dont je voudrais pouvoir oublier la source.... mais sans cesse elle s'offre à mes regards effrayés.... Ah! comment mon père

a-t-il pu... O mon Dieu ! accorde lui les grâces du repentir.... et que ses enfans soient les victimes expiatoires qui appaiseront le génie de la vertu trop cruellement outragé!

Je m'arrête, chère Sophie! je me suis prosternée, et j'ai mouillé la terre de mes pleurs. Oh! si mon père savait combien sa grandeur et sa puissance ont coûté de larmes à sa fille et à son épouse! S'il voyait la profondeur effrayante des blessures que son ambition fait chaque jour à nos cœurs!.... O ma Sophie! tu connais tous les secrets de notre famille. Non! dans toute l'étendue de l'empire, il ne peut être une seule maison où l'on verse autant de larmes amères et brûlantes, qu'il en coule sous les lambris dorés du palais de mon père. Adieu, Roncalez! je vais

me prosterner et prier encore. Prie aussi pour ta pauvre Marie!

J'ai quitté la plume un instant, chère Sophie. Ma main tremblante pouvait-elle faire autre chose que s'élever en suppliante vers le ciel.... Je reviens causer avec toi; j'ai beaucoup, beaucoup de choses à te dire. Ma mère m'embrassa tendrement et me quitta. Le jour suivant, me trouvant seule avec elle après le déjeuner, elle essaya encore de me convaincre que j'étais le jouet d'une illusion, en regardant comme un aveu de sa tendresse les mots que Fédor m'avait adressés. Elle fut interrompue au milieu de son discours par un valet qui venait lui apporter une lettre; elle la lut avec une agitation visible, elle la relut et parut

plus émue encore, elle la lut une troisième fois et ses yeux devinrent humides; enfin d'une main tremblante elle me la présenta et me dit: L'écho des parois de marbre, dont nous sommes entourés, ne répète jamais que nos soupirs; ton père me pardonnera de leur faire entendre une seule fois les battemens d'un cœur innocent et satisfait, du tien, Marie : prends et lis!

En voyant le nom de Fédor d'Olgoronki au bas de la lettre, je tremblai et j'éprouvai un doux ravissement. Il découvrait à ma mère son éternel, son immuable amour; il déposait son sort entre ses mains; il ne dissimulait point les obstacles que l'inimitié de nos maisons opposerait à son bonheur; mais il exprimait le vœu, plus que l'espérance,

de voir notre tendresse éteindre enfin la haîne qui divisait les deux premières familles de l'empire. Il terminait en disant : J'aime Marie. Je vous honore ; vous, sa mère, je suis résolu de vous obéir en tout ce que vous me prescrirez pour assurer le repos et le bonheur de votre fille ; je suis résolu à taire mon amour, à briser mon cœur, même à mourir si vous l'exigez. Marie est votre fille, et.... daignez me permettre un instant d'orgueil.... je suis digne d'être votre fils. Si je ne me suis point abusé.... Si j'ai compris les mots et les regards de Marie !... Oh !... décidez de son sort et du mien !

En lisant cette lettre, mo sein s'épanouissait et se comprimait à-la-fois ; mon âme nageait dans des torrens de flammes, et cependant.... le

ciel sait comment cela était possible.... J'étais calme. Je reployai la lettre, je la remis à ma mère, je me levai, et je me disposai à la laisser seule. Elle me regarda fixement et avec expression, et me dit d'un ton grave : — Je vais lui répondre de suite.

— C'est pour cette raison que je m'éloigne, chère maman.

— Et tu n'as rien à me dire ? absolument rien ? — Rien! vous déciderez de son sort et du mien.

— Et tu te soumettras à ma décision ? — En tout! et je croisai mes mains sur mon cœur.

Elle me regarda encore un instant en silence : — Et si je vous ordonnais à tous deux de ne jamais dire un seul mot qui peignît vos sentimens ?

— Nous obéirions... nous saurions nous taire.... et mourir, répondis-je avec douleur.... Mais.... non! je vivrais! poursuivis-je en me jetant dans ses bras, et mouillant son visage de mes larmes : Je pourrais me taire, souffrir, et vivre pour la meilleure, pour la plus tendre des mères! Oh!.... vous m'aimez! prononcez! je suis résignée!

— Tu m'inspires ton courage, Marie! j'aurai la force de remplir mon devoir. Que le ciel daigne nous tendre à toutes deux une main secourable! Elle me quitta.

Elle ne me parla plus de mon amour, jusqu'à l'anniversaire de la naissance de l'impératrice, que l'on célébra avec la plus grande magnificence. Tu devines, ma Sophie, quel objet mon œil chercha lorsque j'en-

trai dans la salle d'assemblée! Je ne le vis pas! tous les d'Olgoronki s'y trouvaient; lui seul y manquait. Je m'en réjouis, car s'il avait été là j'aurais été contrainte au silence, dans la crainte de me trahir. Cependant mes regards étaient fixés vers les portes, et mes yeux éteincelaient toutes les fois qu'elles s'ouvraient. J'étais distraite, je le fus même en dansant. Je m'approchai des d'Olgoronki, et ne compris pas, comment ils pouvaient parler d'autre chose, que de l'absence de Fédor.

L'impératrice fit présent à mon père de grands biens dans l'Ukraine, et de la ville de Baturin. On vint me prodiguer les félicitations, et je ne savais pourquoi. Ah! dans cet instant où les richesses de mon père s'accroissaient aussi considérable-

ment, je me trouvais si pauvre, si pauvre! cette grande souveraine a comblé de richesses et d'honneur beaucoup de ses sujets, mais en a-t-elle rendu un seul heureux? Si elle eût posé sa main maternelle sur mon cœur inquiet et palpitant, un seul mot aurait suffi pour le calmer à jamais!

Triste et délaissée, j'étais absorbée dans mes réflexions; une personne, je ne sais qui, s'approcha de moi et me fit compliment sur la grandeur de mon père... Les larmes me jaillirent des yeux... Fédor n'était pas là!

Ma mère quitta la cour bien plutôt que les autres. Combien l'impératrice a rendu ton père heureux! me dit-elle en souriant. Malgré la grandeur de ses dons généreux, elle n'a

pu cependant calmer les agitations de ton cœur, qui bat avec tant d'inquiétude. Voyons si je serai plus heureuse ou plus adroite. Elle ouvrit la porte d'un cabinet, et.... ô ma Sophie!... mon Fédor en sortit.

Elle lui dit : Une fois déjà je vous ai nommé mon fils; en cet instant solennel, je vous répète encore ce nom si doux.

Il se mit à ses genoux; je m'y prosternai aussi. Profondément émue, elle étendit ses mains sur nos fronts, et s'écria : Que le ciel daigne vous protéger, mes enfans! Fédor, Marie, aimez vous! Je vous donne tout ce dont je puis disposer, ma bénédiction et mes vœux les plus ardens. Peut-être suis-je une trop faible mère, mais j'ai la confiance intime que vous n'abuserez

point de cette faiblesse. Levez-vous ; mes enfans ! Elle mit ma main dans celle de Fédor, et poursuivit : Que ma chère Marie soit votre plus tendre amie, et le génie protecteur de votre vertu, comme vous le serez aussi de la sienne ! Je ne puis vous affirmer que cette fille adorée vous nommera un jour son époux, mais... oh ! que l'Eternel vous accorde dans l'avenir des instans plus heureux !

Plus heureux ! cela est impossible ! nous écriâmes-nous tous les deux à la fois. Fédor ajouta : Non ! il est impossible qu'il me procure un moment plus heureux que celui-ci ! — Cela est difficile, du moins, mais il n'est que trop facile qu'il en survienne un autre bien douloureux ! un autre où tu sois forcée, chère Marie, d'accorder ta main à un

étranger. — Où vous soyez contraints, bon Fédor, de former des liens....

— Contraint ! interrompit-il avec ardeur. Il m'enlaça d'un de ses bras, pressa mes lèvres des siennes, et dit avec solennité : Reçois le premier baiser, gage du plus saint amour, garant d'une fidélité éternelle ! Maintenant mon sort est à jamais uni au tien ! Contraint ! On peut m'arracher la vie, mais non me contraindre à donner ma main sans mon cœur.

— Prince ! lui dit ma mère d'un ton grave, vous oubliez nos conventions et vos promesses.

— Mes promesses? O la meilleure des mères ! j'ai juré entre vos mains de ne plus parler de mon amour. J'ai promis de voir sans

murmure la main de Marie devenir le bien d'un autre, si votre repos et le sien l'exigent. Mais je suis resté libre de régler, à mon gré, ma destinée.... Marie peut avoir d'autres devoirs à remplir, je n'y mettrai aucun obstacle; mais elle ne cessera point de m'aimer, et...

Je l'interrompis : Cher Fédor ! me crois-tu donc moins de courage et de fidélité que tu en as ?

— Vous quitterez au plutôt Pétersbourg, ajouta ma mère. Vous ne verrez plus ma fille sans mon aveu; mais quelquefois vous recevrez de ses lettres. Où fixerez-vous votre demeure, cher Fédor? — A Pozek, dans la maison de campagne que j'ai sur les bords de la Néwa. — Adieu, mon fils ! poursuivit-elle. Il me prit dans ses bras,

et la douleur se peignit sur nos fronts. Fédor ! Marie ! furent les seuls mots que nous pûmes prononcer. Je le regardai tristement s'éloigner, et j'entrai dans mon cabinet pour lui écrire.

O chère Sophie ! il est à Pozek, tout près de toi. Ne désires-tu point connaître l'homme qui aime ta tendre Marie ?

L'auteur a jugé convenable de supprimer ici quelques lettres des deux amans, qui ne contiennent que les expressions de leurs sentimens.

LETTRE IV.

Marie à Fédor.

Saint-Pétersbourg, le 26 décembre 1725.

Tu m'as quittée, cher Fédor. Mais que tu sois à Pozek ou sur les frontières de l'empire, nous ne serons point séparés, tant que les lettres que je t'adresse parviendront entre tes mains. Jouissais-je davantage du bonheur d'être aimée de toi quand tu étais à mes côtés; quand tes yeux se fixaient sur les miens; lorsque j'entendais ta voix si touchante et si sonore; lorsque je sentais la douce pression de ta main? Non! Les mots exprimés par les

lèvres sont-ils autres que ces lignes, où mon âme se peint toute entière? Non! oh! non! je le répète. Je dirais presque maintenant que tu es plus à moi, que je te vois plus distinctement. Ta voix, ton regard, la pression de ta main ne portent plus le trouble dans mes sens, je suis plus calme. Je souris en fixant ce papier; je salue gaiement et sans émotion ton image, qui plane sous mes yeux, éclairés d'une douce lumière. En ce moment où je t'écris, je pense être plus avec toi que je n'y étais lorsque je te voyais à mes côtés. En ce moment je puis te laisser lire jusqu'au fond de mon âme; je ne le pouvais pas, lorsque tes regards étaient fixés sur les miens; car ils me faisaient rougir. Alors nous étions sous les chaînes

de la bienséance; maintenant nous en sommes dégagés. Je ne suis plus qu'un esprit, qui aime et s'unit intimement à un autre esprit.... Cependant.... Oh! non!... Je m'abuse!... Tu es autre qu'un esprit!... Ton image est là!

Oui.... j'entends ta voix, je vois tes regards à la fois si brillans, si doux et si modestes; je vois ta taille, ta démarche; je sens la pression de ta main; je t'aperçois t'éloigner lentement en suivant la galerie, et des larmes viennent mouiller mes yeux.... Car nous sommes séparés. Oui, nous le sommes, Fédor! Je le sens à l'inquiète agitation de mon cœur. La lettre la plus longue est moins, pour moi, qu'un seul de tes regards. Adieu! repose mieux que ta pauvre Marie!

Tu vas rire de moi, peut-être, cher Fédor. En attendant le sommeil je pensais à toi, et je formai le projet de te raconter tout ce qui m'est arrivé depuis mon enfance. Peu après cependant je réfléchis que je ne savais de toi rien autre que ce que tu nous as raconté dans la hutte de la forêt. Ai-je donc besoin de savoir autre chose de toi, sinon que tu m'aimes, et que tu ne cesseras jamais de m'aimer ! L'amour se suffit à lui-même, j'en suis convaincue, quoique ma mère prétende le contraire.

Tout près de Pozek est un château de plaisance, qui appartient à mon père. Dans ce château vit une dame française, nommée Roncalez,

qui m'a élevée, et qui m'aime tendrement. Elle sait tout ce qui nous concerne. Rends-lui visite, Fédor, elle est digne de ton amitié. O mon père, n'eût-il rien fait autre chose pour moi que de confier mon éducation à cette dame, je lui devrais une reconnaissance éternelle. Elle est la dépositaire de tous nos secrets; sans ses consolations et son amitié, depuis long-temps ma mère aurait succombé sous le poids de ses inquiétudes et de ses chagrins. Mon père lui-même conserve pour elle beaucoup d'estime, et seule elle possède une partie de sa confiance.

Je t'expédie cette lettre par un courier, afin de recevoir plutôt ta réponse.

LETTRE V.

La même au même.

Saint-Pétersbourg, le 3 janvier 1726.

OH! que ne suis-je encore dans mon cher Rennebourg! j'aime la tranquillité, le calme; et ma sage et bonne Sophie, qui connaît bien le cœur humain, prétend que les distractions, les plaisirs du grand monde, même ses folies, prennent peu à peu de l'empire sur l'âme la plus forte, sur la tête la plus sage. On s'accoutume aux bagatelles d'une vie paresseuse et distraite; on demeure sans inquiétude au milieu des dangers les plus éminens, comme

le matelot qui dort sans aucune crainte pendant la plus forte tempête. Je reconnais la justesse de cette observation par ce que ma sœur et moi nous éprouvons ; et voilà pourquoi je veux retourner à Renne-bourg. Non, cher Fédor, je ne veux aimer que toi, et le calme pendant lequel je puis me livrer au plaisir de contempler sans distraction ton image chérie. J'ai prié ma mère de solliciter la faveur que je désire ; elle a secoué la tête avec inquiétude, car elle doute que mon père consente à nous laisser quitter encore Pétersbourg.

Ma tendre mère semble être plus inquiète sur moi qu'elle ne le fut jamais. Je ne le suis point, Fédor, car tu es à moi ! tout à moi ! nos âmes sont unies à jamais ; qu'im-

porte que nos mains le soient dans cette vie ou dans la tombe! C'est ce sentiment intime qui me donne le courage de braver les maux dont nous sommes menacés. N'ai-je donc point été heureuse? Ne l'as-tu pas été aussi, Fédor? Nous avons répété: nous nous aimons! Quelque longue que fût notre existence, pourrions-nous rien dire de plus expressif que ces trois mots?

Je me crois souvent sur le cratère d'un volcan ou sur une terre agitée par d'affreux tremblemens. Mon père a beaucoup de flatteurs; ah! et beaucoup d'ennemis; et s'il tombe, ils le traiteront sans pitié, par la raison seule qu'ils se sont abaissés à le flatter. Roncalez nous disait un jour: On venge sur un favori disgracié l'humiliation et la terreur que l'on

éprouvait en l'approchant, lorsqu'il était au comble du bonheur. Un courtisan est le plus irréconciliable des ennemis, parce que sa haîne s'accroît encore de l'avilissement auquel il s'est soumis lui-même.

L'impératrice aime mon père; dit-on.... cependant je ne suis pas tout-à-fait sans inquiétude. Hier, la duchesse de Courlande a osé porter une accusation contre le puissant Menzikoff. Mon oncle, le comte Devier, est nommé commissaire dans cette affaire. On ne pouvait choisir un ennemi plus acharné de mon père, que ce comte, son beau-frère. Ma mère lui apprit cette nouvelle, et l'engagea à saisir cette occasion de se réconcilier avec l'époux de sa sœur. — Tu l'aimais, cette sœur, lui dit-elle du ton d'un tendre reproche.

— Oui, je l'aimais! répondit-il avec amertume; mais cette amitié est éteinte, éteinte à jamais. Devier et moi nous ne pouvons être, l'un à l'autre, qu'ennemis irréconciliables. Il faut qu'un de nous deux succombe! Je ne hais personne, mais lui, je l'abhorre! Je le répète, il faut qu'un de nous deux succombe! — Et si c'était toi? reprit ma mère avec douceur, combien ne te repentirais-tu pas d'avoir méprisé mes conseils? Il sourit. O Dieu! comment en a-t-il eu la force en cet instant!

Les fêtes se multiplient à la cour, et j'y conserve la froideur d'un marbre; mais dans le silence, ma mère, ma sœur et moi, nous venons d'en célébrer une avec délices. L'impôt personnel a été diminué par les

soins de mon père. Tu n'imagines pas, cher Fédor, avec quelle humilité je traversais auparavant les rues de Pétersbourg ; je croyais lire dans les regards de chaque habitant un reproche amer sur le luxe dont j'étais environné. Aujourd'hui je parcours la ville avec orgueil, et je jouis, en souriant, de la félicité publique. O mon Fédor! si les grands seuls étaient les ennemis de mon père, s'il était aimé du peuple, son sort cesserait de m'alarmer; car, fût-il même banni, son voyage serait une marche triomphale dans lequel sa famille l'accompagnerait avec la douce émotion de la joie. Hélas! aujourd'hui son triomphe est celui de l'orgueil, de l'ambition et de la vanité; je m'y dérobe pour cacher ma honte et mon effroi.

Fédor, il y a quelques minutes, mon père nous dit à table, que tu allais partir avec le tien pour la Perse. Aimerais-tu donc plus la renommée que ta tendre Marie? J'ai pâli lorsque mon père a prononcé ton nom. Bien certainement je ne crains point pour ta vie, car je ne tremble pas pour la mienne; mais je suis de plus en plus convaincue que, s'il est du bonheur pour nous dans ce monde, nous ne le trouverons que dans le repos et l'obscurité d'une vie simple et peu fastueuse. Dans tes lettres tu me l'as aussi dit souvent: oh! tranquillise-moi! Je t'envoie celle-ci par un exprès, et je lui recommande la plus grande diligence.

LETTRE VI.

Fédor à Marie.

Pozek, le 5 janvier 1726.

Sois tranquille, chère Marie, je ne vais point en Perse. A la vérité mon père le voulait. Il vint ici avec mon oncle, le feld-maréchal, et me dit : — Que fais-tu donc en ces lieux, Fédor, je ne te comprends point.

Je lui répondis en plaisantant : je fais ce que vous espérez faire un jour, ce qui est maintenant le but de vos travaux, mon père ; je jouis de la vie.

— Fédor, je ne vois point avec plaisir qu'un jeune homme n'ait

pas d'ambition ; cela est mal, fort mal : tu as commencé avec un éclat qui menaçait de nous effacer tous ; puis, tout-à-coup, tu viens te cacher dans un coin. Ne veux-tu donc rien devenir dans ce monde ? rien ? absolument rien ?

— Rien en effet, que ce que je suis déjà, un prince d'Olgoronki. Je n'aime point la cour pour laquelle vous m'avez destiné, mon père ; les malheurs de ma famille m'inspirent de l'effroi.

— Tant mieux ! je vais en Perse, et tu m'y accompagneras avec le grade de capitaine.

Chère Marie ! l'amour de la gloire fit palpiter violemment mon cœur ; cependant je répondis d'un ton ferme : Je ne vous suivrai point en Perse. J'ai donné la preuve que je savais

me battre avec courage, et cela me suffit. Mon père, j'honore la valeur qui vous a mérité le grade de lieutenant-général; mais ce titre en lui-même a peu de prix à mes yeux. Un d'Olgoronki fut heureux, un second veut l'être encore, si le destin n'y apporte point d'obstacle.

Quoique le feld-maréchal aime beaucoup son état, il fut cependant de mon avis; mais mon père s'échauffa de minute en minute. Je ne fus point fâché d'avoir une épreuve à soutenir, car il viendra sans doute un instant où j'allumerai la colère de toute ma famille. Ils haïssent ton père; il faut qu'il succombe ou qu'il les écrase : telle est aussi leur devise. Si l'un ou l'autre cas arrive, et que je prenne ta main, ou que tu recoives la mienne, que dira le vain-

queur !.... Je n'opposai à la colère de mon père que le calme le plus profond.

— Je n'irai point en Perse ! je ne le veux point ! ajoutai-je enfin du ton le plus froid.

— Pourquoi ne le veux-tu point ? réponds ! ton devoir est de me suivre ! pourquoi ne le veux-tu point ?

— Parce que j'ai le désir de voir mes cheveux blanchir par les années.

— Lâche ! infâme ! voilà la cause, la cause honteuse !....

— Oui, et c'est cette même cause qui vous fait fuir un animal furieux et hydrophobe, qui vous fait éloigner rapidement d'une maison prête à s'écrouler.

— Lâche ! homme sans honneur ! sans sentimens ! sans volonté !

— Sans volonté ! ô mon père ! j'en

ai une bien ferme, bien constante, et vous en aurez la preuve. Je n'aime point l'existence inquiète et laborieuse à laquelle vous voulez me condamner. Je m'occupe ici de mes propres affaires, qui m'intéressent au moins autant que les projets de conquête, que l'impératrice a sur le Dagestan.

— Elle t'ordonne de me suivre en Perse.

— Elle peut m'envoyer en Sibérie; elle ne me contraindra point d'aller en Perse.

— Quels sont donc tes plans, me demanda-t-il, étonné du calme avec lequel je lui répondais.

— De n'appartenir qu'à moi, de n'obéir à personne qu'à moi-même; de ne point ramper, lorsqne je puis marcher la tête levée; de ne haïr

que ce qui est haïssable, et non pas ce qu'un autre hait; d'aimer ce qui est digne de l'être, et d'avouer librement mon amour. Bref, avant de toucher de nouveau le sol de ma patrie, je m'étais fortement résolu à conserver mon cœur exempt de soucis et d'inquiétude, et à chercher le bonheur. Je ne suivrai donc point la route de l'ambition, dans laquelle il faudrait que je foulasse aux pieds ceux que j'y rencontrerais, si je voulais n'en être point écrasé, dans laquelle je serais contraint d'haïr ce que mon cœur voudrait aimer.

— Je rends grâces au ciel de ce qu'il a daigné m'accorder un second fils! reprit mon père; vis donc dans l'obscurité, puisque tu le veux absolument. Les richesses te sembleraient un fardeau trop pesant; ton

frère sera mon unique héritier. Je te donne Pozek, c'est tout ce que tu auras de mes biens, et ne paraîs jamais devant mes yeux.

Le feld-maréchal joignit ses instances à celles de mon père; mais je lui opposai tout aussi froidement ma ferme volonté. Ils me quittèrent enfin tous deux, et je ne vais point en Perse.

Et toi aussi, Marie, tu dois te détacher de tous les liens qui sont étrangers à l'amour. Le plus sombre avenir est devant nous. Les rayons du soleil ont éclairé la naissance de notre amour; mais il est à craindre qu'il ne vive qu'au milieu des foudres des orages les plus effrayans. Que t'importe à toi, âme douce et pure, que me font aussi à moi les querelles de nos familles? Je suis

Fédor, et non pas un d'Olgonronki; tu es Marie, et non pas une Menzikoff. Même si je ne t'avais pas rencontrée, tendre amie, nul pouvoir humain ne m'aurait entraîné hors du sentier d'une vie innocente et paisible. Même s'ils étaient parvenus à m'inspirer la haîne qui remplit leurs cœurs, j'aurais été leur victime, ou leur délateur, s'ils avaient exigé de moi quelqu'action honteuse. Non, je ne leur conviens nullement. Ta Sophie, dont les sages leçons doublent les forces de mon âme, et la mère de mon Gustave, nous ont élevés tous deux pour un autre monde; elles ne nous ont inspiré que le courage de vivre pour la vertu, et de tout sacrifier pour elle.

Prends l'habitude, chère Marie, de supporter les maux que tu n'auras

point mérités. L'héritage de ton père, s'il peut le conserver entier, sera pour nous une source d'infortune, comme le serait aussi la disgrâce et la ruine de cet ambitieux favori. Nous n'avons d'autres biens réels que nos cœurs, notre amour, et la pureté de nos âmes. Je dirais avec plaisir à ta mère, à ta sœur, et à ta Sophie Roncalez : Fuyons, avant que des fautes ou des malheurs qui nous sont étrangers ne puissent influer sur notre sort! et je sais bien où nous trouverions un asile!

Vous venez de célébrer avec éclat l'anniversaire de la naissance de notre souveraine. Mon cousin Ivan m'écrit que ton front était couvert d'un diadême étincelant de pierreries; que dans tes habits de drap d'or tu semblais être une jeune

impératrice. O Marie! ta Sophie et moi nous avons aussi célébré l'anniversaire de ta naissance; elle a donné aux paysans de ton père un jour de repos, un repas, et elle les a fait danser; j'ai aussi partagé une petite somme entre les pauvres et les malades, en leur disant : C'est la princesse Marie qui vous envoie cela. Les infortunés joignirent leurs mains, les élevèrent vers le ciel, et des larmes de joie roulèrent sur leurs joues sillonnées par le travail et la douleur. O Marie! ton Fédor joignit aussi ses mains, il unit sa voix à la leur, et s'écria, avec encore plus d'enthousiasme qu'aucun d'eux : Que Dieu bénisse et rende heureuse la princesse Marie!

J'étais avec Roncalez dans la chambre que tu habitais dans ton

enfance, et où se trouve un portrait de toi, dont la ressemblance est frappante. Sophie me raconta combien tu étais douce et bonne dès tes plus jeunes ans. Je dévorais chacune de ses paroles, et mes yeux étaient fixés sur ton image. Elle me montra un habit que tu avais porté dans les premiers jours de ton printemps; je m'en saisis avec ardeur, je le pressai sur mon cœur, je le couvris de baisers.... puis, quelques momens après, honteux de mon enfantillage, je le lui rendis. Enfantillage! non! j'ai conservé précieusement le voile vert que tu portais la première fois que je te vis; chaque fois que je le pose sur mon cœur trop agité, il en calme les palpitations, il y ramène l'espérance; aussi je le porte toujours sur moi.

La première fois que nous célébrerons ensemble l'anniversaire de ta naissance, il faudra t'habiller telle que tu l'es dans ton portrait; avec une simple robe blanche et une couronne de myrthe dans tes cheveux! O Marie! quand le célébrerons-nous!

LETTRE VII.

Marie à Fédor.

Saint-Pétersbourg, le 1er février 1726.

A LA joie que me font éprouver tes lettres, cher Fédor, se joignent toujours quelques nuances de tristesse, puis bientôt cette tristesse se change encore en plaisir : elles sont comme

la pensée solitaire d'une âme aux biens précieux d'un meilleur monde; pensée qui fait mouiller nos yeux de douces larmes, et ramène le calme dans nos cœurs trop agités. Tendre ami ! qu'elle est aimable et touchante la manière avec laquelle tu as célébré l'anniversaire de ma naissance!.... et moi aussi j'ai voulu la célébrer noblement. Mon père m'a fait présent de mille roubles, et chacune d'elles a fait jaillir une larme de bonheur des yeux d'un infortuné.... Ce qui m'a le plus touchée, c'est l'image de mon Fédor, les regards fixés sur mon portrait, et pressant mon voile sur son cœur palpitant. O Fédor, Fédor ! lorsque tu me presseras moi-même sur ce cœur adoré, les chagrins s'en éloigneront-ils, le calme et l'espérance

y renaîtront-ils ? Oh ! oui ! oui, sans aucun doute !

Déjà souvent j'ai pensé que le bonheur de mon père aurait un terme ; que sa chute serait effrayante. Chaque fois qu'un valet ouvre la porte de mon appartement, je crois toujours qu'il vient m'annoncer la nouvelle de notre ruine ; chaque fois qu'un bruit un peu fort s'élève dans la rue, je crains que ce bruit ne soit une émeute, dont nous devons être les victimes. Mon père est sans cesse avec nous sur la plus grande réserve. Il ne nous dit jamais ce qu'il craint ni ce qu'il espère ; cependant j'ai peine à croire que le duc de Holstein le haïsse autant que tu me l'as dit dans deux de tes lettres. Il est très-vraisemblable que mon père a été enchanté

de pouvoir lui ôter le commandement des gardes-du-corps, mais je ne crois point qu'ils soient ennemis, du moins l'impératrice ne paraît prendre aucune part à ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Mon père est, après le duc, le premier dans le nouveau conseil du cabinet, et les Gallizins, tous deux honnêtes et braves, semblent être avec lui de la meilleure intelligence.

Cependant tu as raison, cher Fédor, que nous importent tous les les liens étrangers à ceux de l'amour! Oh! que ne donnerai-je point pour que mon père, dans une condition obscure, sans titres, sans ordres, sans honneurs, vécût dans un petit bien de campagne; pour que son nom ne fût connu que de ses vassaux et du fils de son voisin,

de mon Fédor, dont le père vivrait dans la même simplicité que le mien! tu m'aimerais de même, et personne ne te disputerait ma main. Ah ! je serais trop heureuse !

Oui, Fédor, je frémis à la pensée de la trop grande élévation où l'orgueil de mon père nous a placés, et sur laquelle nous sommes vacillans. Roncalez a-t-elle raison de dire que l'ambition ne peut jamais s'arrêter ; que, pour ne point être renversée, il faut qu'elle monte sans cesse?... Oh ! je prie avec humilité le Tout-Puissant, de daigner jeter sur nous un regard de miséricorde !

Il y a quelques jours un homme a été tué d'un coup de fusil, pendant l'exercice que l'on fait ordinairement à la parade. On a beau-

coup parlé de cet évènement.... Mais.... mon père pâlit en l'apprenant. Ce coup de feu était, dit-on, destiné à l'impératrice ; le marchand qui a été tué, était placé immédiatement derrière elle. Pendant trois jours mon père essaya en vain de ramener sur son front cet air de sérénité, par lequel il voile ordinairement ses secrètes inquiétudes. Une fois ces mots lui échappèrent : J'étais perdu !

Perdu, Fédor? perdu? Pourquoi donc ? De quelle manière ? Si ce coup n'a point atteint le but... demain une fièvre, un coup de sang ne peuvent-ils pas emporter l'impératrice?

D'où me viennent ces réflexions? Deux jours après l'odieuse tentative faite contre les jours de Catherine,

arriva l'anniversaire de la mort de son époux, de Pierre, le plus grand de nos souverains. Toute la cour, en grand deuil, se rendit à l'église de Saint-Pierre, dans laquelle il est inhumé. J'y allai la première, et je me trouvai seule au pied du catafalque, de toutes parts entouré de tentures noires. Mille lampes étaient allumées, et ne donnaient cependant qu'une clarté matte et lugubre. Toute la cour s'avança dans un morne silence. L'impératrice était en face de moi, et mon père était placé derrière elle. Je ne sais si l'ombre des lumières ou mon imagination frappée en étaient cause, mais une pâleur mortelle me parut s'étendre sur tous les visages. Au moment du *castrum doloris*, on plaça sur l'autel des inscriptions tou-

chantes, et le portrait de Pierre-le-Grand; je comparai ce portrait du mort, fortement colorié, avec la pâleur des assistans, surtout avec celle de mon père, et je frémis involontairement.

Sans que j'y fisse précisément attention, la musique commença par un adagio; les sons en étaient prolongés, simples et uniformes. Je continuais de penser à mon père, je priais pour lui; tout-à-coup une voix de dessus chanta doucement: — Il est tombé! et après, un silence, elle répéta encore : Il est tombé!

Je tressaillis; mais je ne puis te décrire ce que j'éprouvai, lorsque un instant après toutes les voix répétèrent en accord un hélas! douloureusement prolongé. Ah! Fédor! cette exclamation pénétra dans mon

âme comme un trait acéré, et jamais l'impression ne s'en effacera. Au milieu de la gaieté la plus bruyante, des plaisanteries les plus folles, des appartemens les plus richement décorés, je crois entendre cette exclamation de la douleur. Si je me mets à mon piano, involontairement mes doigts font sortir les sons qui retentirent alors sous les voûtes de l'église.

Je m'appuyai sur le pilier revêtu d'un drap noir. Mes yeux troublés croyaient voir jaillir des éclairs des lampes qui nous éclairaient. Il me semblait que la voûte s'entr'ouvrait et menaçait de m'écraser de sa chute. Les regards du portrait de Pierre-le-Grand me paraissaient se diriger sur moi d'un air menaçant. Le premier son qui vint ensuite frapper

mon oreille, fut celui d'une voix seule ; elle chantait lentement : Pleurez, mères chéries ! pleurez, filles tendrement aimées ! notre père est tombé ! Puis un silence profond régna de nouveau autour de moi.

J'appuyai sur un pupitre mon front que mouillait une sueur froide, je joignis les mains, et je tombai sur mes genoux, plus par faiblesse que par dévotion. Lorsque j'eus repris un peu de forces, je me raisonnai, je me répétai que ce dont j'avais été témoin n'était qu'une cérémonie d'usage. Soins inutiles ! j'étais encore profondément émue lorsque je rentrai dans mon appartement.

Indépendamment de ce que je viens de te dire, j'ai encore éprouvé, pendant cette solennité, une foule de sensations dont la nature parais-

sait inconnue au plus grand nombre des assistans. C'était une fête consacrée au souvenir d'un grand prince! et ils étaient froids, ennuyés, impatiens de voir arriver la fin de la cérémonie! La mémoire des brillantes qualités de l'objet de nos affections disparaît donc long-temps avant que sa dépouille mortelle ne soit entièrement anéantie? Pierre a comblé de bienfaits une foule de ses sujets, et déjà il n'occupe plus leurs pensées! Fédor! un an après ma mort mon souvenir te sera-t-il donc aussi indifférent?.... Si cela devait être ainsi, il vaudrait mieux que tu ne m'eusses jamais aimée!

A ce jour de deuil ont succédé des fêtes brillantes, données en l'honneur du duc et de la duchesse de Courlande. Ces fêtes n'ont point ramené

la sérénité dans mon âme; l'exclamation douloureuse qui m'a frappée dans l'église y retentit encore.

Fédor! le comte Sapiéha est arrivé. Sais-tu que ma main fut destinée à son fils? elle le fut! mais, grâces en soient rendues au ciel, elle ne l'est plus. J'ignorais qu'il devait être mon époux, voilà pourquoi je pouvais danser et causer familièrement avec lui. Ma mère ne m'en instruisit que lorsque mon père eut renoncé à ce projet d'hymen.

— Je lui étais destinée? dis-je en pâlissant; mais, je ne le suis plus? — Non, tu ne l'es plus, chère enfant. — Comment donc cela s'est-il décidé? pour quelle raison mon père a-t-il renoncé à ce dessein? — Parce

que je l'en ai prié, je l'en ai supplié à genoux; il m'en a fait la promesse, et j'en ai vu déjà les effets.

O Dieu! m'écriai-je, en me jetant à ses pieds; ô tendre mère! en actions de grâces, je veux aussi me prosterner chaque jour à vos genoux.

Elle me releva en pleurant, et me pressa avec inquiétude sur son sein. Mon enfant, ajouta-t-elle à mots entrecoupés, comme si elle était incertaine si elle devait ou non me tout dire, mon enfant, ton père a rompu cette alliance avec beaucoup plus de complaisance et de facilité que je n'aurais osé l'espérer, car le comte de Sapiéha est un excellent parti. Lorsque je lui en parlai, ton père appuya sa main sur son front et réfléchit long-temps; il paraissait in-

quiet. Et pourquoi non? dit-il enfin; et ne s'apercevant pas que je l'écoutais : c'est pour atteindre à ce but que j'aurais vu ma vie s'écouler dans des tourmens continuels? que je me serais mis en proie à des chagrins toujours renaissans? que j'aurais bravé des dangers sans nombre? Il parut réfléchir encore plus profondément. Après quelques instans de silence, il reprit : Sapiéha! hum! je serai toujours sûr de lui! Qui sait! qui peut dire combien je puis encore m'élever! — Cher époux, interrompis-je avec angoisse, ne tente point de monter plus haut! car, quel degré ne serait pas nécessaire? Il me serra la main, et me dit, les yeux étincelans de joie : Je serais le plus heureux des pères!.... l'alliance avec Sapieha est rompue! je puis te

l'affirmer, et je suis enchanté que cette résolution te fasse plaisir! Je me jetai dans ses bras, et, mouillant son visage de mes larmes, je m'écriai : O Menzikoff! permets-nous donc enfin d'être heureux! Bientôt, me dit-il avec bienveillance. — Bientôt, cher époux? Ah! si l'on perd le moment de le devenir, il ne se retrouve plus. L'impératrice est mortelle, tu ne dois pas ignorer que tu as des ennemis.... C'est précisément ce motif qui me guide! L'alliance avec Sapiéha est rompue... peut-être Marie deviendra-t-elle le garant de notre bonheur!

Voilà ce qu'a dit mon père, Fédor. Que signifient ces mots ?.... Mais je suis délivrée de Sapiéha, et je veux savourer le plaisir d'être échappée à un danger qui ne m'a

causé qu'un instant d'effroi. Viens à Pétersbourg; ma mère veut que tu me dises, de vive voix, que je suis une folle de me livrer ainsi à une joie immodérée quand une foule de nuages menaçans se balancent encore sur ma tête. O Fédor! je suis curieuse de voir si tu auras le courage de me dire que je suis une insensée, lorsque, te pressant contre mon sein, je te répéterai : Tu m'appartiens encore! je suis encore entièrement à toi!

LETTRE VIII.

Fédor à Marie.

Pozek, le 5 mai 1726.

TON père a dit ces mots, chère Marie? et toi.... oh! quel nom te donnerai-je! toi, innocente et douce tourterelle! âme naïve et pure! tu ne soupçonnes rien? tu ne redoutes rien? tu n'as éprouvé qu'un instant d'effroi? Penses-tu que ton père veuille m'accorder ce qu'il a jugé être d'un trop grand prix pour le comte Sapiéha? penses-tu qu'il me voie par tes yeux, ou qu'il veuille ton bonheur? Non, il ne veut que le sien propre. Tu pourrais avoir

raison si l'ambitieux avait jamais un but fixe. Il veut monter sur le degré qui est le moins éloigné de lui; y est-il parvenu, il désire aussitôt parvenir à celui qui se trouve au-dessus; plus il monte, plus son élévation devient dangereuse, plus il a d'ennemis, et plus il a besoin d'appuis. A un degré moins élevé ton père a promis ta main au comte Sapiéha, dont le père pouvait être un soutien pour lui; maintenant qu'il s'est élevé plus haut, le puissant Sapiéha ne lui paraît plus avoir assez de forces. La main de Marie est destinée à soutenir son père dans son élévation dangereuse, dût son cœur en être déchiré. Oui, ton cœur aimant, tendre et fidèle, est le degré sur lequel il montera, dans l'espoir de ne pouvoir être renversé.

Je connais le Sapiéha qui t'était destiné. O Marie! il est mon ami, mon ami le plus intime! Nous nous rencontrâmes au pied du mont Saint-Gothar, en Suisse; j'allais en Italie, il m'y accompagna. A un esprit brillant et éclairé, il joint un cœur ardent et enthousiaste. Sur le sommet des Alpes nous nous sommes trouvés seuls ensemble loin au-dessus de la terre, et même des nuages. Nous nous y étions fait conduire par un guide. Dans une immense profondeur au-dessous de nous la Suisse ne nous paraissait être qu'un point, et l'Italie qu'un modeste jardin. Lorsqu'élevé presque jusque dans les cieux, il porta ses regards au-dessous de lui, ses yeux s'animèrent; il s'écria : Qu'est-ce que la vie? une pulsation qui succède à une autre,

rien de plus. Que sont toutes les dignités, toutes les grandeurs ! Oh ! combien sont chétifs et misérables ces objets qu'on nous envie ! Fédor ! ajouta-t-il avec plus de chaleur encore, donne-moi un cœur, un seul cœur qui m'aime, et je consens avec plaisir à passer le reste de mes jours dans l'obscurité, au sein de ces vallons, et à y gagner mon pain à la sueur de mon front. Il exprimait ce que j'éprouvais ; car, à cette élévation, combien aussi la vie me paraissait peu de choses. Nous nous jurâmes sur le sommet de ces monts une éternelle amitié. Fédor, me dit-il, soyons amis, malgré tous les efforts du destin ; compte sur moi tant que j'existerai. Nous nous séparâmes peu de temps après ; il demeura en Italie ; je passai dans le

midi de la France, et depuis ce moment je ne l'avais plus revu.

Avant que l'on me remît ta lettre, quelqu'un ouvrit la porte de ma chambre, c'était lui! c'était Sapiéha! nous renouvelâmes les nœuds de notre amitié. Je vais me marier, me dit-il enfin. Je t'en félicite, lui répondis-je, si ce n'est point la politique qui te conduit à l'autel. Il sourit. — La politique en effet m'appelait à Saint-Pétersbourg, car c'est mon père qui y avait arrêté mon mariage; mais c'est l'amour qui va me conduire à l'autel. J'épouse la fille aînée du prince Menzikoff.

— Malheureux! m'écriai-je en pâlissant. Il me considéra long-temps en silence, et d'un air sombre. O Marie! il fut meilleur que moi! Mais, sur mon Dieu, il ne t'aime point

comme je t'aime. — Il paraît, Fédor, me dit-il, que le destin voudrait rompre notre amitié! il ne faut pas qu'il y parvienne! Parle donc, explique-moi le motif de ta pâleur et de ton exclamation. Je te l'ai dit, j'aime Marie Menzikoff; elle est déjà ma fiancée.

— Et moi aussi je l'aime, et j'en suis aimé. — L'aimant tous deux, je ne sais si l'un de nous aurait la générosité de renoncer à sa main en faveur de l'autre...... Mais..... elle t'aime.... tout débat est terminé. Sois heureux avec elle, je renonce à mes prétentions sur sa main.

— Sapiéha!.... tu as la générosité..... Mais ton père.... le prince Menzikoff....

— A la vérité mon père se fâchera un peu; mais, s'il le faut

absolument, je quitterai Pétersbourg en secret, je me réfugierai en Italie, et j'y attendrai qu'il se soit appaisé.

Alors je racontai à mon ami comment j'avais fait connaissance avec toi, et quelles étaient mes espérances. Il fronça le sourcil. — Cet amour vous coûtera peut-être bien des larmes à tous deux. Si Menzikoff triomphe, il ne te donnera point sa fille; si les d'Olgoronki l'emportent, tu obtiendras encore moins sa main. Mais, cher Fédor, compte sur moi à la vie et à la mort! Je vais à Pétersbourg, et j'y consolerai la pauvre Marie, si elle sait déjà que je dois être son époux.... Tu vois maintenant pourquoi il a opposé si peu de résistance à la rupture de votre hymen.

Marie sera peut-être le garant de

notre bonheur! a dit ton père. Dans toute la nature, c'est le père qui assure le bonheur de ses enfans. Et le tien!.... à quel nouvel ambitieux destine-t-il ta main? Cette cruelle passion méconnaît l'amour, ne fait nul cas des cœurs, et nulle attention aux larmes qu'elle fait couler. Pour celui qui te donnera, et celui qui te recevra, tu ne seras que le gage de leur fidélité réciproque, que le sceau des liens de l'ambition.

Non, je ne veux point te voir au milieu des fêtes de la cour : je l'écris à ta mère. Couverte de la parure la plus brillante, tu oserais à peine arrêter tes regards un seul instant sur moi, parce que tes yeux seraient surveillés par mille autres.... Non.... je ne puis te revoir ainsi.... Je préfère m'égarer dans une campagne

solitaire, me peindre ton image au milieu des nuées, converser avec ton ombre, et y attendre l'instant heureux où je pourrai te parler et t'entendre sans témoins. Dans la froide réalité où tu es au milieu de ces fêtes, semblable à une statue de marbre, je ne te reconnaîtrais pas.

O Marie! tu ne sais pas ce que j'éprouve, lorsqu'en ma présence tu danses avec un autre! comme je me tourmente en vain pour éloigner de toi mes regards! Tu as à la vérité.... et je ne te l'envie pas.... tu as l'art d'arrêter froidement tes yeux sur moi, en voltigeant à mes côtés.... On croirait, en te regardant, que je te suis absolument étranger. Quoique près de moi.... et je t'ai moi-même entendu.... tu as la force de soutenir tranquillement une conversation in-

signifiante... si je veux t'imiter, quelqu'éloignée que tu sois, un simple mouvement de ta main suffit pour me troubler, et je ne sais plus ce que e dis.

Non, Marie! non, je ne puis te voir ainsi!

Adieu! Ah! je frémis en pensant à l'avenir!

LETTRE IX.

Marie à Sophie Roncalez.

Saint-Pétersbourg, le 9 juin 1726.

Chère Sophie, je t'envoie ci-joint toutes ses lettres. Je les ai copiées pour toi, je n'ai pas osé t'envoyer les originaux; car, combien facile-

ment aurait pu s'égarer une de ces feuilles précieuses! Tu verras, chère Roncalez, combien il se crée de chagrins à lui-même. Je crois que ma mère et lui se tourmentent sans motif. Mon père me témoigne tant de bonté.... Ce qu'il dit à son épouse doit-il donc nous effrayer si fort?.... Le pensait-il en effet? Ne parle-t-on pas souvent uniquement pour dire quelque chose? Si cela dépendait de moi seule, je me jeterais à ses pieds, je lui avouerais que j'aime le noble et bon Fédor d'Olgoronki; son regard deviendrait peut-être sombre un instant, mais il ne pourrait résister à mon amour, à mes larmes, à mes prières, et bien moins encore aux sollicitations de mon Fédor lui-même. Ne penses-tu pas comme moi, bonne Sophie?

Tu vois par ses lettres qu'il ne veut me rencontrer que chez moi, et ma mère ne veut pas le permettre. Il me juge mal; j'ai éprouvé absolument les mêmes sensations que lui, lorsque je l'ai vu dans une assemblée nombreuse. J'ai rougi jusqu'aux yeux en l'apercevant; et bien loin d'avoir pu soutenir une conversation indifférente avec personne, ma mère fut contrainte vingt fois de m'excuser, en prétextant que j'avais un grand mal de tête, tant mes réponses étaient étranges, et inintelligibles, lorsque quelqu'un m'adressait la parole. Je dansai, parce qu'il le fallait; mais je sais ce que chaque pas m'a coûté.

En résumé, je préférerais le voir à la cour à ne point le voir du tout. Je n'ai cependant pas le courage de

lui écrire de venir : il résulte de tout cela que je ne l'ai vu que deux fois dans un mois. Il y a quelques jours l'embassadeur d'Autriche donna une fête à Peterhoff. L'après-midi nous allâmes voir la solitude et les chutes d'eau.

O Sophie ! je ne puis te décrire ce que j'éprouvai en apercevant le jeune comte Sapiéha, l'ami de mon Fédor. Il parut s'apercevoir que je désirais lui parler ; il s'approcha. Il trouva un prétexte spécieux d'éloigner celui qui m'accompagnait. Je voulus commencer l'entretien ; il me dit à demi-voix : Paix ! paix ! et me conduisit dans une allée écartée. Lorsque nous en eûmes atteint l'extrémité, il dit à dix heiduques, qui l'avaient suivi : Exécutez mes ordres ! Aussitôt ils s'emparèrent de

toutes les issues qui conduisaient à la place où nous étions.

Un jeune heiduque était resté en arrière ; tout à coup il me prit dans ses bras en répétant : Marie ! ma chère Marie ! C'était Fédor ! Sapiéha s'éloigna de quelques pas. Eclairés de mille lampes allumées, nous demeurâmes seuls sous une voûte de feuillage, dont l'épaisseur nous dérobait à tous les regards. Les bras enlacés, nos fronts appuyés l'un contre l'autre, nous versâmes des larmes, que faisaient couler à la fois le plaisir et la douleur. Je te revois donc ! me dit Fédor, en me pressant plus fortement du bras qui m'appuyait sur sa poitrine. Je te revois aussi ! répondis-je en serrant son autre main contre mon cœur.

Sapiéha revint et prit vivement mon bras; quelqu'un s'approchait; ses dix heiduques nous suivirent. Bientôt, cependant, je me retrouvai encore sur le sein de Fédor, et les gens du comte firent de nouveau le guet.

Au bout de quelques minutes Sapiéha s'approche de nous, et prenant nos mains, il nous dit avec l'accent de la plus tendre amitié : Fédor, tu aimes la princesse plus que ta vie? — O plus que mille vies! — Et vous, princesse? Je rougis; mais je pressai plus fortement mon bien-aimé sur mon cœur.

Eh bien! poursuivit le noble et généreux comte : mon yacht est dans le canal, sans que personne en soit instruit. Il est garni d'hommes et de vivres. Tu peux te confier à mes

gens, ils me sont dévoués, et sacrifieraient leur vie pour toi. Dans un quart-d'heure tu peux être en mer avec Marie. Tu débarqueras à Dantzick, tu traverseras rapidement l'Allemagne, et tu te retireras dans un des vallons rians et solitaires de la Suisse.... Dans ce portefeuille sont des lettres de change.... Tu me regardes avec étonnement? Vous, princesse, vous pâlissez? Je vous le répète, votre père n'accordera jamais votre main à un d'Olgoronki. Ce que je vous conseille en ce moment, et que vous pouvez exécuter avec autant defacilité, sera dans tous les temps le seul moyen de vous unir.

Fédor jeta sur moi un regard brûlant, qui alluma dans mon âme le desir de suivre les avis du comte.

Comme enivrée, je me jetai sur le sein de mon bien-aimé. Sapiéha nous entraîna, et nous arrivâmes sur les bords du canal, à l'endroit où déjà l'on nous attendait. Tout-à coup Fédor s'arrêta. — Point de pusillanimité, Fédor ! point de retard ! s'écria le comte. Sois homme! l'avenir le plus heureux s'ouvre pour toi !

— Tu dis vrai ! reprit Fédor : mais il faut que Marie aussi soit heureuse ! Il fixa sur mes yeux ses regards pleins d'amour, et poursuivit : Marie, voilà le vaisseau qui peut nous soustraire au pouvoir de ton père ; en y montant tu combleras mon bonheur. Mais, chère Marie, je ne veux point profiter d'un instant de surprise. Tu m'aimes, c'est assez pour moi. Ma féli-

cité serait trop chère, si je l'achetais au prix d'une seule de tes larmes. Tendre amie, réfléchis et choisis. Pour me suivre il faut renoncer à ta patrie, à tes parens, à tes amis, à ton rang, à ta fortune; et je ne puis t'offrir en échange de tous ces biens, que mon cœur, mon cœur tendre et fidèle. Il me dit ces mots avec chaleur, et des larmes abondantes roulaient sur ses joues. O Sophie ! Je le pressai de nouveau sur mon sein, et je lui répondis: Fédor ! je me précipiterais avec toi dans un abîme ! Tu veux me voir heureuse? Ah! ton amour seul peut me le rendre à jamais.... Mais.... Ma mère ! quelle sera son affliction !... Cependant, cher Fédor, prononce, j'obéirai.

— Mon choix est fait, Marie, re-

prit-il avec douceur : je préfère à mon bonheur le calme de ton âme aimante et pure. Nous pouvons mourir l'un pour l'autre; et ce dernier moyen sera toujours en notre pouvoir. Les larmes de la douleur peuvent couler de tes yeux; jamais ils ne doivent être mouillés de celles du repentir. Retournons, Marie; soyons malheureux s'il le faut, mais ne soyons jamais coupables.

Chère Roncalez, mon sein en ce moment s'épanouit avec délices ! Oh ! lui dis-je : Tu me rends la vie, Fédor ! tu as deviné ma pensée.... Cependant je t'aurais suivi. Oui, conservons notre innocence ! la vie est une minute, notre amour est éternel.

Le comte Sapiéha nous dit en souriant : âmes nobles et pures ! je pourrais dire que vous avez tort....

et cependant, Fédor, lorsque nous formâmes les nœuds de notre amitié, ne jurâmes-nous pas de préférer la vertu au bonheur? En effet, que serait cette vertu, si elle n'était pas au-dessus de toutes les passions!

Nous rentrâmes dans la grande allée, sans que l'on eût remarqué notre absence. Ma mère, qui se trouvait seule en ce moment, vint au-devant de nous, et sourit en me voyant donner le bras à Sapiéha. Je pris la main de Fédor, et, le présentant à cette mère adorée, je lui dis : Voilà mon bien-aimé ! O Sophie! dans ce moment je l'aurais présenté à l'impératrice, à mon père lui-même. Ma mère recula de surprise, mais ne répondit rien, parce qu'en cet instant plusieurs personnes s'approchèrent.

Je me retirai de bonne heure avec elle; ma sœur voulut rester, et mon père y fut contraint à cause de sa charge de grand-maréchal. Lorsque je fus seule avec ma mère, elle me regarda attentivement, secoua la tête, et me dit : Marie! quelle imprudence tu as commise! combien tu as hasardé! — O chère maman, peut-être aurais-je encore hasardé davantage, si Fédor l'avait voulu! Je lui racontai tout ce qui avait eu rapport au projet de notre fuite. Elle m'écoutait avec effroi et la plus grande attention. Elle se promena ensuite quelques momens en silence; la plus vive agitation se peignait sur son visage; enfin elle s'arrêta, et s'informa soigneusement de toutes les précautions que Sapiéha avait prises pour assurer

notre fuite.... Puis.... et le chagrin semblait lui arracher les mots, malgré sa volonté.... Puis elle me dit en soupirant : Si tu avais fui, et que par-là ton bonheur eût été assuré.... Elle s'arrêta, éleva ses yeux vers le ciel, et ajouta un instant après : O Dieu! ne puis-je donc être heureuse, ne peut-elle l'être aussi que de cette seule manière?

Ces mots ne semblent-ils pas signifier qu'elle aurait souhaité que j'eusse cédé aux conseils du jeune comte? O Sophie! quand je pense que la bénédiction de ma mère et ses adieux m'auraient suivie; que déjà je serais loin de ma patrie, je serais l'heureuse épouse de Fédor, et que bientôt, bientôt je verrais le sommet des montagnes, frontières de ta patrie, dans le sein desquelles tu m'as répété

souvent qu'habitaient avec sécurité la liberté, l'innocence et l'amour! ..

Cependant..... si j'avais fui, ma mère aurait-elle pensé de même? Non, Roncalez, je dois rester! je le dois, je le veux! je suis la seule dans le sein de laquelle ma tendre mère puisse déposer ses chagrins; la seule qui l'aide à supporter tout le poids de la vie! O Sophie! ils sont tous si généreux envers moi, et j'aurais l'égoïsme!.... Sapicha avait tout préparé pour ma fuite, comme si j'avais été son amante; Fédor a renoncé au bonheur pour ne point charger mon cœur du poids du remords; ma noble mère consentait à mon départ, et se condamnait à la douleur pour assurer ma félicité; et j'aurais moins de générosité qu'eux tous!

Non !.... quoi qu'il doive m'arriver.... je veux rester.... mon cœur sera le dépositaire du plus constant amour.... mais il sera aussi celui des chagrins de ma mère!

LETTRE X.

Marie à Fédor.

De Saint-Pétersbourg, le 11 juillet 1726.

Bon Fédor, lorsque je racontai à ma mère ce qui nous était arrivé à Peterhoff avec Sapiéha, elle me dit quelques mots qui semblaient être une approbation de notre fuite. Je te l'ai tu jusqu'à ce moment, Fédor, et je ne te le dis en cet instant, que parce que je suis fortement résolue

de ne point fuir; je te l'apprends, afin de te faire connaître combien ma noble mère est bonne et généreuse. Ta tendresse te rendrait facile pour moi tous les sacrifices; la sienne est capable des mêmes efforts. Combien je suis riche! combien je suis fière d'avoir une telle mère et un tel ami! Tu le vois, Fédor, maintenant il ne m'est plus possible de fuir cette tendre mère, quand même elle n'aurait point autant besoin de mon cœur pour y puiser des consolations. Laissons agir le destin! il peut nous rendre malheureux, mais non nous avilir. Le conseil de ton ami était sage, mais le suivre n'était pas digne de nous. Je sens que je t'aime par-dessus tout, que je sacrifierai tout pour toi.... Mais si je n'avais plus le noble orgueil d'un cœur

innocent.... je sens aussi que je te perdrais pour toujours. Il est possible que je ne t'appartienne jamais; mais il est impossible que jamais aussi je pense à toi autrement qu'avec une noble fierté. Des larmes! le temps les essuie, ou du moins le tombeau les sèche; et, tant que nous pleurerons, nous serons soutenus par le sentiment intime de la pureté de nos âmes. Préférerais-tu monter sur un trône par un crime, à courber ton front au pied de celui sur lequel tu serais digne de t'asseoir?

Depuis le jour de la fête à Peterhoff, ma mère a la plus grande confiance en moi. Dès aujourd'hui je pars, et je vais passer quelques semaines auprès de ma Sophie. Pendant tout ce temps, tu me verras à chaque instant du jour, sous le nom

que tu as pris en te présentant chez Roncalez. O Fédor! ces semaines ne peuvent-elles pas faire oublier des années entières de séparation?

La duchesse de Courlande est prête à partir : on n'a point encore prononcé sur l'accusation qu'elle a portée contre mon père; mon oncle presse cette affaire avec toute la chaleur de la haîne; la cour de Holstein ne dissimule plus l'inimitié qu'elle porte à mon père. Ma mère pense que ni l'un ni l'autre n'oserait agir de cette sorte, si le prince Menzikoff n'avait point perdu un peu de la faveur dont il jouissait auprès de l'impératrice. Mon père cependant paraît moins inquiet que jamais. Si ce n'était point folie à une jeune fille d'oser prononcer dans semblable circonstance, je dirais que l'impé-

ratrice l'aime toujours. Elle parle à d'autres avec plus de bonté, plus de familiarité ; mais, lorsqu'elle lui adresse la parole, on voit dans ses yeux l'expression de la confiance la plus intime. Peut-on haïr ceux en qui l'on se confie?

LETTRE XI.

La même au même.

Saint-Pétersbourg, le 16 septembre 1726.

O Fédor! quels jours j'ai passés près de toi! près de toi et de ma Sophie! Ne nous plaignons plus, bon Fédor! des milliers d'hommes sont descendus dans la tombe sans avoir joui d'un seul instant aussi heureux

que ceux dont un si grand nombre a été notre partage. Où mon corps a-t-il puisé tant de forces? L'amour seul a pu les lui procurer. Dès l'aurore mes yeux, dirigés sur la route de Pozek, se fixaient avec ivresse sur toi, que je voyais la parcourir; et le soir, très-tard, lorsque tu nous quittais, ils te suivaient encore, jusque dans le plus grand éloignement. Quatre ou cinq heures de sommeil me rendaient mes forces et ma gaieté, et les journées entières ne me semblaient être qu'un beau moment.

Ma mère me dit, en souriant, qu'à la campagne j'étais devenue plus grande, plus forte et plus gaie. Je tombai dans ses bras en m'écriant: O chère maman! combien aussi j'y fus inexprimablement heureuse!

Mon père, lui-même, m'a prodigué les flatteries; il me trouve jolie, très-jolie. Je te dis cela, Fédor, parce que ma mère pense que ces mots cachent quelques projets. Un père, en effet, ne doit jamais tenir de tels discours à sa fille, et le mien me les répète très-souvent.

La santé de l'impératrice commence à chanceler. Depuis que mon père en a fait l'observation, il s'approche davantage du petit-fils de Pierre-le-Grand. Le petit nombre de ses amis prétendent que cette conduite peut le perdre. Ma mère devient de jour en jour plus inquiète, et, bien certainement, elle a encore d'autres motifs d'affliction, que la crainte de voir notre famille tomber dans la disgrâce du souverain. Je remarque souvent qu'elle a pleuré,

et quelquefois je me crois la source de ses chagrins. Elle me presse contre son cœur, elle veut parler, ouvre déjà les lèvres, puis elle garde le silence.

Cependant tous ces mouvemens m'inquiètent peu. Dans mon cœur est tant de félicité, dans mon sein tant d'espérances! Je suis comme un homme qui, en quittant la clarté du soleil, entre tout-à-coup dans un endroit obscur; l'éclat du jour qu'il vient de quitter brille encore à ses yeux. Non, jamais, non, Fédor, le souvenir des plaisirs innocens, dont j'ai joui près de toi dans ces jours de bonheur, ne s'effacera de mon cœur ni de ma mémoire.

LETTRE XII.

La même au même.

Saint-Pétersbourg, le 3 novembre 1726.

Le père Brukenthal est arrivé hier près de nous. Il est entré inopinément dans la chambre de ma mère. Elle le regarda long-temps avec inquiétude; lorsqu'enfin elle l'eut reconnu, elle se jeta dans ses bras en s'écriant: C'est vous! c'est bien vous, ami tendre et fidèle! Oh! grâces en soient rendues au ciel! maintenant tout ira bien! votre aspect ramène dans mon âme le calme et l'espérance! Il porta ses regards sur moi et ma sœur; elle ajouta : Ce sont

mes filles, Alexandrine et Marie. Ce bon père avait les yeux humides; il nous pressa les mains avec tendresse.

Ma mère avait fait avertir mon père; il vint, et se jeta aussi dans les bras de son ancien ami. Oh! je reconnus alors qu'il peut aimer : car il aime réellement, cet homme; il ne pouvait se lasser de promener sur lui les regards de la plus tendre affection. Il lui dit enfin, avec une vive émotion : Cher Brukenthal! je t'ai toujours aimé, je t'aime encore... et toi.... tu as pu m'abandonner.... tu n'as payé ma tendresse que par une froide indifférence.

Brukenthal lui serra la main sans lui répondre.

— Qui de nous deux avait raison? reprit mon père.

— Moi! répondit Brukenthal fortement ému. Moi seul j'avais raison, et votre excellence.... mais, je veux me taire.

— Non! parle, Brukenthal! explique toi! que veux-tu dire?

— Cette apparence de raison, que vous prétendez avoir.... ne vous a-t-elle coûté aucun soupir? Sous cette étoile brillante votre cœur bat-il avec autant de calme que le mien sous cette étoffe grossière? Que Dieu daigne vous tendre une main protectrice! S'il vous la retirait, prince, que deviendriez-vous?

Mon père pâlit et se tut un instant. Il reprit ensuite : — Je ne pouvais pas ce que tu as pu, Brukenthal.

— Vous le pouviez, reprit celui-

ci d'un ton tranquille et ferme; vous le pouvez encore. Mon père fixa ses regards sombres vers la terre. O monseigneur! que ne puis-je être votre bon génie! Vous savez combien je vous ai aimé. Lorsqu'en l'année 1714 je vous quittai pour entrer dans les ordres religieux, vous m'avouâtes vous-même que j'embrassais le parti le plus sage. Suivez enfin les avis d'un homme qui vous aime, qui n'a jamais pensé une seule fois sans inquiétude à son ancien maître et bienfaiteur. Ecoutez la voix du bon génie, qui vous donne un avis salutaire.

Mon père garda encore un instant le silence, puis, élevant la voix, il dit : — Aucune de tes prophéties ne s'est accomplie. Qui de nous deux avait donc raison? ose répondre!

— Moi! je le répète, moi! Douze années se sont écoulées depuis que je ne vous ai vu. Pendant ce long espace de temps je n'ai connu ni la haîne, ni la crainte; mon cœur fut tranquille, mon sommeil doux et calme, quoique ma couche fût dure et grossière. Pouvez-vous dire de même? (Les regards de mon père devinrent plus sombres.) Je pense toujours sans inquiétude au lendemain; le pouvez-vous aussi? Ce que vous craignez de perdre n'est-il pas en effet perdu? Vous pouvez encore faire ce que j'ai fait, en vous retirant de la foule, et jouissant d'une vie paisible. Dans vos dernières années, soyez ce que vous pouvez être de plus noble, le père de vos enfans.

— Bon et fidèle Brukenthal, c'est pour ce motif lui-même que je dois

rester où je suis.... que je dois tenter de monter encore plus haut.

— Grand Dieu ! plus haut ? O, quel malin démon vous inspire !... Combien il vous serait facile d'être heureux ! Demandez à l'impératrice malade la démission de vos emplois, et rendez-vous aux bains de Pise. Vos fonds dans la banque de Venise sont....

— Oh ! cesse ! je ne puis suivre tes conseils.... Nous parlerons de tout cela lorsque nous serons seuls. Viens avec moi.

Tu ne saurais croire, Fédor, combien j'eus de plaisir à les voir ainsi s'éloigner ensemble. Dans la joie de mon cœur je me jetai sur le sein de ma mère, et je répétai ce qu'elle avait dit quelques minutes auparavant : Oui, maintenant tout

ira bien ! Ma joie augmenta lorsqu'elle m'apprit quel était ce bon père. Cher Fédor, cet homme de paix saura nous la donner à tous. Je suis fermement résolue à lui ouvrir mon âme toute entière. Il aurait fait naître dans ton sein la même confiance qu'il m'a inspirée, si tu avais vu son front uni et serein, son regard calme et assuré, sa pâleur si intéressante. Cette pâleur n'est point celle que font naître la maladie ou les chagrins ; on voit qu'elle a pris sa source dans les réflexions de la sagesse. En sa présence les regards de mon père n'ont plus l'empreinte d'une orgueilleuse fierté, la bienveillance, au contraire, se peint sur tous ses traits. Bien certainement mon père est bon. Il ne peut se montrer autrement qu'or-

gueilleux et fier pour ces hommes qui rampent à ses pieds et le flattent sans cesse; car il a la certitude qu'ils le haïssent et soupirent après l'instant de sa disgrâce. Ici, au contraire, il voit un homme qui l'aime; et dans ses yeux l'orgueil se change en une douce bonté, l'expression de la sévérité en celle de la bienveillance. Mon père, en reposant sur le cœur de Brukenthal, est plus heureux; voilà pourquoi il est meilleur et peut-être plus sage.

J'espère beaucoup de la présence de cet homme honnête et pieux que la Providence nous envoie comme un ange protecteur. Déjà deux fois il est presque parvenu à persuader à mon père de quitter le poste dangereux qu'il occupe : Dieu veuille nous faire la grâce qu'aujourd'hui

ses efforts soient plus heureux! Adieu.

Observations de l'éditeur et retour sur le passé.

Marie ne disait rien de trop, en parlant ainsi du père Brukenthal. Il appartenait à cette classe d'hommes si rares, que l'expérience a rendu sages. Dès ses plus jeunes ans il fut lié à Menzikoff par une intime amitié, qui soutint l'épreuve la plus forte, lorsque l'un des deux monta tout à coup au poste d'honneur le plus élevé. Menzikoff devint le favori de l'empereur, et fit Brukenthal son adjudant général. Celui-ci avait été amené en Russie par l'ambition; il voulait monter ainsi que Menzikoff, et le

chemin lui était ouvert, car Pierre-le-Grand le connaissait et l'aimait. Tout à coup cependant il se dégoûta des grandeurs, et ne parla plus à son ami que du bonheur que l'on peut goûter dans le repos d'une vie privée. Menzikoff le railla de cette idée; mais depuis ce moment le désir de goûter enfin ce bonheur acquit tous les jours dans son sein de nouvelles forces.

Les deux amis contestaient souvent sur le but de la vie. Tu veux t'élever, disait Brukenthal, et tu t'éleveras, parce que tu as du mérite; mais alors l'envie, la sottise et la jalousie s'armeront contre toi. Tu t'éleveras tous les jours davantage, dans l'espoir d'être enfin à l'abri de tous dangers; puis un hasard imprévu te renversera tout à coup.

Lorsque Brukenthal lui répétait ce discours, Menzikoff souriait, car il comptait sur la faveur du souverain, et croyait lui être indispensablement nécessaire. Il s'éleva; et plus il s'élevait, plus Brukenthal l'engageait sérieusement à fuir les dangers que l'ambition entraîne toujours après elle. Quelquefois il réussissait à lui persuader qu'il courait quelque péril. D'après ses conseils, Menzikoff déposa de très-grosses sommes dans la banque de Venise; mais peu de temps après il se trouva plus fortement que jamais enlacé dans les liens qu'il avait voulu rompre. Brukenthal forma le projet de quitter la cour; son ami le supplia de ne point l'abandonner; il se rendit après de longs débats, en lui disant : Eh

bien ! je vais rester près de toi, jusqu'au premier instant où tu tomberas dans la disgrâce du prince ; mais à la condition qu'alors tu me suivras sans résistance ! Menzikoff le lui promit en souriant.

Lors des recherches que l'on fit sur les déprédations dont quelques grands s'étaient rendus coupables, ce qui eut lieu peu de temps après sous l'inspection de Bazile d'Olgoronki, Menzikoff fut à peu près disgracié ; l'empereur le regardait à peine. — Je suis perdu ! dit-il à Brukenthal ; les d'Olgoronki m'ont vaincu !

— Eh bien ! reprit celui-ci, quand partons-nous ? et où allons-nous ?

Menzikoff devint rêveur, réfléchit, forma de nouveaux plans, résolut d'intercéder la protection de

l'impératrice. Brukenthal lui rappela ses promesses; il prétendit ne les avoir faites qu'en plaisantant, et demanda du temps pour réfléchir. Son ami lui dit avec calme : Celui qui, dans une telle circonstance, demande le temps de réfléchir, ne veut que chercher des moyens de colorer son refus. Soit! maintenant du moins je suis libre. Tu rentreras en faveur auprès de ton souverain, je n'en doute pas un seul instant.... Mais.... l'heure de l'infortune sonnera de nouveau pour toi.... Puisses-tu trouver alors un cœur tel que le mien, sur lequel tu puisses te réfugier avec sécurité!

Brukenthal reçut de l'empereur l'emploi de conduire à Potsdam un assez grand nombre de recrues. Il s'acquitta de ce devoir, puis à son

retour il entra dans un couvent à Dantzick, et il commença son noviciat. L'empereur, qui le perdait avec regret, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; il les refusa toutes, et depuis ce moment Menzikoff ne le revit plus.

Celui-ci avait eu souvent des motifs de s'écrier : Ah ! si j'avais suivi les conseils de mon fidèle Brukenthal ! il était le seul qui m'aimât véritablement ! — Pourquoi dites-vous le seul ? lui demanda son épouse, un jour qu'il répétait cette exclamation. — Parce qu'il n'était point ambitieux ! lui répondit-il vivement. — Un ambitieux ne sait donc point aimer ! dit-elle en soupirant.

Maintenant il revoyait ce Brukenthal, après une longue séparation. Lorsqu'il fut seul avec lui, il

prit sa main, et, la pressant avec affection, il lui demanda : M'aimes-tu encore, digne et bon Brukenthal ? m'aimes-tu, malgré cet habit, qui t'a séparé du monde, mais non pas du cœur de ton ami ?

— Mon prince....

— Nomme-moi, Menzikoff, et parle-moi avec la même familiarité qu'autrefois.

— Menzikoff, je ne suis ramené près de toi que par le désir d'être le génie protecteur toujours prêt à t'avertir des dangers dont tu es menacé ! Tu as rempli l'univers de ton nom, tu es au faîte des grandeurs ; que ce soit assez pour toi ! Tu as monté tous les degrés ; maintenant il n'en reste plus qu'un.

Oui, Brukenthal ! s'écria Menzikoff, les yeux étincelans de plaisir

et d'espoir; oui, il me reste encore un degré à franchir ! Tes paroles me sont une promesse prophétique, puisque toi-même, toi, tendre ami, tu as pensé à ce dernier degré.

— Nous entendons-nous bien, Menzikoff? Ce degré, tu ne peux le franchir qu'en descendant volontairement de l'élévation à laquelle tu es parvenu; qu'en renonçant à la vie inquiète et laborieuse de l'ambition, à toutes les dignités, à tous les honneurs dont tu es comblé, et en te retirant avec ta famille dans le port assuré du repos.

— C'est là ce que tu pensais?.... Ah ! il sera toujours temps d'y songer.

— Temps? Menzikoff, le bonheur a-t-il fasciné tes yeux? Tu gouvernes la Russie; la moitié de l'Europe

tremble à ton nom seul; de puissans monarques briguent ton amitié; mais, ainsi que le plus pauvre des hommes, tu n'es maître que de l'instant présent : tu ne peux rien sur l'avenir : il est tout entier dans la main du destin, qui détruit les plus grands empires, qui anéantit jusqu'à des mondes, et qui se joue de nos vaines grandeurs. Nous aurons le temps d'y songer! Ami! l'homme le plus indépendant ne pourrait point l'affirmer avec certitude! et tu l'oses! toi! toi, qui dépends de tout ce qui t'entoure; toi, dont la perte est jurée par des milliers d'hommes aussi adroits qu'artificieux!

— Voilà précisément les motifs qui me déterminent. Voilà pourquoi il n'est plus temps.... ou bien,

nous avons encore celui d'y songer. Dois-je être moi-même l'artisan de ma perte? Si je retourne en arrière, un autre obtient la confiance de l'impératrice, et je suis perdu.

— Les trésors que tu as à Venise peuvent t'assurer une existence heureuse et douce dans l'Italie, ta nouvelle patrie.

Menzikoff garda long-temps le silence; enfin il reprit d'un ton sombre : Ma patrie n'est qu'aux lieux où je puis commander.

— Eh bien ! infortuné ! quel est donc le degré que tu veux franchir encore ?

— Oh ! ne fixe point sur moi ces regards effrayés ! Mon âme n'a jamais été aussi pure qu'elle le fut à la pensée de ce dernier degré sur lequel je veux m'élever. Je ne mé-

dite point un crime, Brukenthal. Penses-tu que j'aie quelque secret pour toi? Non.... te les confier tous est en ce moment un besoin pour mon cœur.... et cependant.... je devrais te haïr comme le plus cruel de mes ennemis; car, par tes discours, je viens de cesser d'être d'accord avec moi-même.... Tu as fait naître le trouble dans mon sein.... Homme trop timide, ne peux-tu donc m'annoncer que des malheurs?

— Tu m'accuses de timidité; tu m'as vu combattre à tes côtés, tu m'as vu mépriser la mort et la braver d'un œil calme. Penses-tu que ce soit la crainte des évènemens qui m'ait fait endosser cet habit? tu t'abuses, c'est uniquement le désir de jouir enfin de moi-même : qui méprise les flatteurs, ne redoute

point la perte des grandeurs qui les attirent. Menzikoff.... tu peux vouer le reste de ton existence au malheur, car tu as joui de ses premiers momens; mais.... tu as des enfans.... et cet instant seul est encore à toi.

— Depuis douze ans tu me tiens le même langage, interrompit Menzikoff en souriant; le ciel t'avait destiné pour le cloître, et moi....

Cet entretien fut interrompu et ne se renouvela que long-temps après.

Brukenthal vécut comme ami dans le palais de Menzikoff, et tous les jours il gagnait de plus en plus la confiance de cette famille entière, car le prince n'avait jamais été aussi bon, aussi doux, aussi gai qu'il

l'était depuis que ce religieux était auprès de lui. Marie saisit la première occasion où elle se trouva seule avec lui, pour lui découvrir l'amour qui l'unissait à Fédor. Un d'Olgoronki! lui dit le père en secouant la tête, mais en souriant. Il essaya de persuader à la jeune princesse que cet amour n'aurait jamais l'approbation du prince. Votre père, lui dit-il, a été trop fortement, trop cruellement outragé par les d'Olgoronki. Vous pensez que votre amour pourrait réconcilier ces deux familles? Mon enfant, une haîne que la crainte accompagne ne s'éteint jamais. Votre père hait les d'Olgoronki, mais il les craint aussi. Quant à eux, ce n'est point à l'amitié de Menzikoff qu'ils aspirent; ils ne veulent que ses places et son pou-

voir. Renoncez à votre amour et à vos espérances.

— Je puis renoncer à l'espoir, répondit Marie; mais non pas à mon amour.

Le père croyait l'un aussi possible que l'autre; elle lui prouva qu'il s'abusait. Un mauvais génie plane-t-il donc sur votre maison? dit-il enfin avec gravité. Le père et la fille veulent l'impossible!..... Princesse, vous eussiez dû étouffer votre amour aussitôt que vous avez entendu prononcer le nom de d'Olgoronki.

— L'étouffer? bon père; il paraît que vous n'avez jamais aimé.

— Non. Dans ma jeunesse l'ambition remplissait mon âme toute entière.... Mais je sais ce que peut l'homme qui veut ce qui est bien, et le veut fortement; et la fille d'un

homme tel que Menzikoff, doit le vouloir, au mépris de toutes les passions.

Elle reprit avec fermeté : Voilà pourquoi je veux toujours aimer Fédor d'Olgoronki. Nous serions maintenant unis à jamais si nous avions été les esclaves de notre amour!

— Unis à jamais! et comment cela aurait-il été possible?

Elle lui apprit ce que Sapiéha avait fait pour assurer leur félicité. Il fut très-étonné; il s'informa de tout dans le plus grand détail; il lut les lettres de Fédor et de Roncalez, et dit enfin : Non, je n'ai jamais connu l'amour! Il parla à la mère de Marie, et promit de faire tout ce qui lui serait possible pour engager Menzikoff à approuver la tendresse

de sa fille. La mère le pressa dans ses bras, et Marie s'écria : J'ai donc enfin l'espoir d'être heureuse! car mon père vous aime!

— Oui, il m'aime en effet : cependant il n'a point encore suivi mes conseils lorsqu'ils n'ont point été d'accord avec sa manière de voir et sa volonté. Cependant je ne désespère pas de lui persuader que cette alliance lui serait avantageuse.

La mère et la fille enlacèrent de leurs bras tremblans cet homme respectable. Le cœur de cette mère était gonflé de chagrin et d'inquiétude; elle savait que son époux avait beaucoup perdu de la faveur dont il jouissait auprès de l'impératrice; elle savait qu'une conjuration secrète était dirigée contre lui; qu'à la tête de ces plans était le comte De-

vier, son beau-frère, et qu'à chaque instant on redoublait d'efforts pour compléter sa disgrâce. Cela devenait de plus en plus facile; l'orgueil du prince semblait augmenter tous les jours; il était à chaque instant près du jeune grand-duc, et cherchait, avec beaucoup de soin, à gagner sa faveur, ce qui devait nécessairement indisposer l'impératrice contre lui, et pouvait très-facilement offrir des armes à la calomnie : tous désiraient et attendaient sa chute avec une joie secrète. En réfléchissant à tout cela, Brukenthal et la princesse crurent avoir lieu d'espérer que l'union de Marie avec un d'Olgoronki imposerait le silence de l'effroi aux ennemis de Menzikoff, et qu'il redeviendrait plus puissant que jamais.

Brukenthal se rendit près de lui,

et le trouva absorbé dans ses réflexions.

— Tu es bien sérieux, Menzikoff? tu t'estimes l'homme du monde le plus heureux, et cependant l'inquiétude se peint dans tes regards!

— Il est vrai! ne dois-je point en avoir en effet? ne suis-je pas père? mon rôle ici bas n'est-il pas bientôt terminé?

— Bientôt terminé? tu m'effraies. Ton épouse aurait donc raison? il sera déjà trop tard?

— Trop tard? de quoi parles-tu? je pense à ma mort. Combien de temps ai-je donc encore à vivre! Cher Brukenthal, les soins, les chagrins sans cesse renaissans, l'éternelle contrainte de paraître gai lorsque j'étais affligé, de témoigner de l'amitié lorsque j'éprouvais de la

haîne, les passages subits et trop fréquens de la crainte à l'espoir et de l'espoir à la crainte ont attaqué les sources de ma vie. A la vérité j'ai plus vécu que ne l'a fait un homme âgé d'un siècle entier.... Mais.... que me parlais-tu de mon épouse? que pensait-elle? sur quoi crois-tu qu'elle a raison?

— Elle craint que tes ennemis ne soient devenus trop puissans. Elle a conçu une idée qui me paraît assez sage; c'est que tu devrais tenter de te réconcilier avec une partie de ces ennemis.... avec le comte Devier, par exemple.

— Avec lui? connait-elle quelqu'un que je haïsse aussi fortement? Me réconcilier avec cet homme, qui m'a contraint à lui donner ma sœur!.... Brukenthal! tu te souviens

de ce que j'éprouvai lorsque Pierre m'ordonna, d'un ton railleur, de conduire ma sœur à l'autel... Ah!... je ne mourrai point satisfait si je ne puis me venger de cet homme! Je me réconcilierais avec tout autre.... même avec les d'Olgoronki... jamais avec Devier!

— Eh bien! soit! avec les d'Olgoronki! Il vaudrait mieux en effet que tu fusses bien avec une famille dont le crédit et l'influence sont aussi fortement assurés.... Le hasard vient de te fournir un moyen de te réconcilier avec cette maison.

— Un moyen de me réconcilier avec les d'Olgoronki?..... tu m'étonnes.... quel est-il donc?

— Ta fille aînée aime un jeune homme de cette famille; elle serait inexprimablement heureuse si tu....

— Marie aime un d'Olgoronki? lequel donc d'entre eux tous?

— Fédor, le fils de Bazile Luktisch.

— Ah! celui sur lequel cette famille fondait de grandes espérances. Il a débuté par un coup d'éclat; il a remporté une victoire en Perse, et il est à la vérité un assez joli homme... Ainsi.... c'est celui-là.... Je commence à comprendre pourquoi il a disparu tout-à-coup, pourquoi il s'est éloigné de son père et de son oncle, sous le prétexte de goûter à la campagne les plaisirs d'une vie philosophique et tranquille.... Hum!.... on veut qu'il reparaisse avec le titre d'époux d'une Menzikoff? Ce plan des d'Olgoronki, pour m'arrêter dans les miens, n'est pas trop mal imaginé! il est très-adroit! Une jeune

fille amoureuse, une mère séduite par les larmes de cette fille chérie, un ami sincère qui se prête à l'emploi de médiateur... Oui... cela n'est point mal.... ils pouvaient espérer beaucoup de ces moyens!

Brukenthal l'interrompit en souriant : — Verras-tu donc partout un plan de l'ambition? est-il si extraordinaire que deux jeunes cœurs deviennent épris l'un de l'autre?.... Tu prends un simple effet du hasard pour un projet profondément médité, auquel personne n'a pensé.

— Un hasard!... hum!... En as-tu souvent rencontré de tels?.... Je te l'avoue, moi, je n'en ai point encore vu!

Brukenthal lui raconta tous les détails qui avaient rapport à la naissance de cet amour. Dans toutes les

circonstances de la rencontre de Fédor avec Marie, même dans l'inondation, Menzikoff reconnut un plan des d'Olgoronki pour renverser les siens.

En t'accordant que tu vois juste, lui répondit le religieux, tu reconnais sans doute aussi que cette famille a le désir de se réconcilier avec la tienne?

Il sourit : — Je te le répète, ce n'est qu'un piège.... Mais supposons encore que tu aies raison et que je m'abuse... tiens... lis... connais le secret de mon âme, le but de mes travaux, l'espoir de ma vie.

Brukenthal prit un papier qu'il lui présentait, il le lut froidement, le posa plus froidement encore sur le bureau, et reprit: — Ah! voilà ton projet! l'amour de Marie y

mettrait en effet obstacle...... Tu nommes cela le but de tes travaux et l'espoir de ta vie? Ainsi, lorsque je te quittai il y a douze ans, tu avais déjà conçu le dessein de placer ta fille sur le trône? tu ne t'estimeras assez grand, assez puissant, que lorsque tu seras le beau-père de ton souverain!

— Tu railles, Brukenthal. Que trouves-tu donc d'extraordinaire dans mon plan? La santé de l'impératrice s'affaiblit tous les jours; sa mort est prochaine. La cour de Vienne approuve mes projets; son intérêt lui en fait la loi, et elle m'appuiera de tout son pouvoir. Qu'est le jeune prince sans moi? un enfant sans appui!.... D'ailleurs.... Marie est-elle indigne du trône? ou bien serait-ce la première fois qu'un

souverain aurait épousé la fille d'un de ses sujets? Qu'était notre impératrice elle-même avant son élévation?

— Tu as raison! si les d'Olgoronki se trouvaient à ta place, agiraient-ils autrement?.... En effet, si tu places le jeune prince sur le trône, avec qui doit-il le partager, si ce n'est avec ta fille? L'Autriche doit protéger de tout son pouvoir l'exécution de ton plan, puisque ce jeune prince est du sang de ses maîtres! Quel autre que toi peut gouverner la Russie pendant la minorité du souverain? A la vérité ta fille aime un d'Olgoronki; mais sur un trône les larmes se sèchent rapidement.... quand même cela n'arriverait pas; qu'importe que le cœur de Marie soit déchiré, pourvu que

tu gouvernes l'empire?..... Ah!..... Menzikoff..... tu élèves sans cesse l'édifice de ta fortune, et tu ne t'arrêtes pas un seul instant à la pensée que le souffle le plus léger peut le renverser. Le prince est encore un enfant.... si plus tard il n'aime point ta fille? et plus encore! une fièvre..., même un instant d'humeur ne peuvent-ils pas causer ta disgrâce?..... Ah!.... qui sait alors quel nouveau plan ton ambition pourra former.

— Brukenthal! tu deviens offensant! l'innocence elle-même aurait pu concevoir un plan tel que le mien.

— Oui, mais cela ne prouve rien en ta faveur. Si tu savais avec certitude qu'à la majorité du jeune prince, sa première action sera de te dépouiller de ton pouvoir, quoi-

que le trône lui appartienne, l'y placerais-tu?

— Le devrais-je? réponds? que ferais-tu à ma place?

— Je le placerais sur le trône, parce que cela est juste et doit être; mais je tremblerais sans cesse devant lui; car il reconnaîtra bientôt que l'homme qui a pu placer la couronne sur son front, pourrait aussi l'en arracher. Penses-tu qu'un souverain puisse aimer un homme aussi dangereux? Les grands et toute la famille impériale te haïssent. Tes richesses immenses ont allumé la cupidité de tous ceux qui, par ta chute, ont l'espoir d'en obtenir une partie. On hait en toi ce qu'on ne hait point dans un monarque légitime, car ainsi que tous les autres membres de l'empire,

petits ou grands, tu n'es qu'un sujet. Pourras-tu résister à ce torrent de haîne?

— Eh bien! il sera toujours temps de me retirer.

— Il sera toujours temps! ordonnes-tu donc à l'avenir, comme tu commandes au courtisan qui rampe dans tes antichambres? Tu es sur un volcan, Menzikoff; la terre tremble sous tes pieds, et sur un sol aussi peu solide, tu veux bâtir un nouvel édifice?

Ta fille aime le jeune d'Olgoronki, donne-la lui. Il est même sage de la lui donner; la puissance de sa famille soutiendra la tienne.

— Quoi! c'est pour atteindre un tel but que j'aurais autant travaillé? que j'aurais renoncé aux jouissances

de la vie, que j'aurais voué mon existence....

— Achève! achève!

— Oui, je le confesse.... aux chagrins, aux inquiétudes, à la douleur!.... J'aurais fait de tels sacrifices pour une aussi faible récompense!

— Que dis-tu? Marier ta fille à un d'Olgoronki! Aurais-tu osé former cette prétention ambitieuse, lorsque l'empereur t'a tiré du néant?.... Une aussi faible récompense! Tes yeux alors en auraient été éblouis!

— Du faîte des honneurs descendre ainsi dans l'obscurité! N'être rien, plus rien, après avoir été tout! Languir dans le repos d'une vie paisible et ignorée, quelque douce qu'elle soit, n'affaiblirait point l'é-

clat des tableaux brillans, dans lesquels j'ai figuré, et dont l'image s'offrirait sans cesse à ma pensée!.... non.... Je ne serais point heureux en menant une telle vie.

— Partout où tu irais, Menzikoff, ta renommée t'aurait devancé. Il n'est point un seul homme en Europe qui n'ait entendu prononcer ton nom; tous flatteraient ton orgueil, en portant sur toi des regards d'admiration.

— Quand même je voudrais suivre tes conseils, Brukenthal, je ne le pourrais plus. Mes plans ont été communiqués à la cour de Vienne, et leur exécution est commencée. Si je voulais me retirer en ce moment, je serais perdu.

— Eh bien! mets la couronne sur le front du jeune prince, et restes-

en là; on te saura gré d'avoir renoncé au projet que tu avais formé pour ta fille.

— M'accorderait-on quelque confiance, si l'on me voyait renoncer à l'hymen dont l'espoir seul m'a fait concevoir ces projets? Penses-tu qu'à Vienne on croit plus à ma vertu qu'à mon ambition? On me trahirait auprès de l'impératrice, et je le répète, je serais perdu.

Eh bien ! au moins, promets-moi.... Le grand-duc est encore enfant; des années s'écouleront encore avant que ce mariage puisse se consommer.... promets-moi que tu permettras à ta fille de rester maîtresse de sa main.

— Brukenthal, tu me tourmentes, tu me persécutes en vain. Homme sans pitié, pourquoi veux-tu char-

ger de nouveaux ennuis ce cœur qui n'en est déjà que trop plein ? Je suis père, et j'aime mes enfans. Si j'étais d'une condition privée, l'amour de ma fille serait pour moi un objet important. Mais dans la situation où je suis, je ne puis pas accorder un seul instant aux jeux de l'oisiveté. Par la volonté du destin, où par mes efforts, je suis parvenu au rang le plus élevé ; il faut que mes enfans le partagent avec moi ! Ils sont nés pour commander ; par conséquent l'amour ne doit être pour eux qu'un jeu qui les amuse un instant, et non pas un lien qui les enchaîne à jamais. Dis cela à ma fille. Elle est encore un enfant ; le jeune homme aussi en est un, s'il n'est pas, comme je le crois, un serpent qui se cache sous des fleurs.

Jamais il n'obtiendra la main de Marie, cela est impossible, de toute impossibilité. serais-je ainsi moi-même l'artisan de ma ruine? et pourquoi? Pour céder au caprice d'une jeune folle; caprice qu'un instant a vu naître, et qui se passera de lui-même d'ici à quelques mois.

Brukenthal reprit froidement : Tu me refuses. Que Dieu soit avec toi, Menzikoff! Je retourne dans mon cloître...Quand tu seras parvenu au but que tu veux atteindre... que feras-tu?

—Alors je pourrai me livrer aux douceurs de la vie, dont tu m'as fait le tableau.

—Et cependant le cœur de ta fille sera déchiré!... Menzikoff, Marie ne connaît point l'ambition, et toi, tu connais aussi peu l'amour : sans

la première, l'existence n'est rien pour toi ; si le second est d'un aussi grand prix pour le cœur de ta fille, quel sera son sort ?

En cet instant, Menzikoff se rappela avec fureur le souvenir de son beau-frère, qui l'avait contraint à lui donner sa sœur. — Brukenthal, ce jeune insensé aurait-il l'audace?... Qu'il se garde de fixer sur lui mon attention ! Tu sais tout, et tu peux dire simplement à ma fille qu'en ce moment il m'est impossible de consentir à ce qu'elle reçoive les soins d'un homme, quel qu'il soit. Mais garde sur mes projets le plus profond silence ! Tu le vois, il n'est aucun moyen d'y renoncer ou de les changer ; l'irrésistible destin m'entraîne.

— Vous nommez vos passions le

destin, la volonté du ciel!... Menzikoff, je t'ai averti.

—Tu le fais depuis plus de douze ans : avertis-moi douze ans encore; qui sait alors ce qui arrivera?

Brukenthal se rendit aussitôt près de Marie; elle lui demanda, du ton d'une inquiète impatience : Eh bien! que dit mon père?

— Renoncez à toutes espérances, princesse; votre père sollicite de vous ce sacrifice; il le sollicite; et, si vous hésitez, il l'exigera. La nécessité lui en fait la loi.

— La nécessité? Quelle est donc celle qui commande de séparer deux cœurs qui s'aiment?... Avez-vous dit à mon père?...

— Tout! et à vous, princesse, je

vous dis en ce moment que, si vous ne renoncez point à votre amour, vous hâterez l'éclat de la tempête qui menace votre famille, et vous la rendrez peut-être plus redoutable et plus terrible: je vous dis que vous ne devez point détruire le bonheur de votre père, que...

— Est-il donc encore mon père?

— Même s'il ne l'était plus... vous ne devez pas cesser d'être sa fille... Mais il l'est autant qu'il est en lui de l'être...ou bien vous présumeriez-vous le droit de ne plus le regarder comme tel, parce qu'il croit votre amour susceptible de s'éteindre? parce qu'il ne veut point renoncer au but de tous ses travaux, au fruit de tous ses soins, pour obtenir de vous un sourire et un remerciement?

—Que dites-vous? est-ce là le discours d'un homme que je croyais être mon ami?

— Oui; votre ami ne peut parler autrement. L'amitié doit-elle donc emprunter le langage de la flatterie? J'accorde que votre amour soit grand, noble et pur... Mais, avec ce que vous pouvez dire en sa faveur, toute fille ne pourrait-elle pas justifier la plus folle des passions? Quelles preuves voulez-vous donner que votre amour est plus noble qu'aucun autre? Sera-ce la jolie figure ou les beaux yeux de votre amant? Lorsque votre père se raillera de cette preuve, que pourrez-vous lui opposer? Vous le blâmez dans le fond de votre cœur de sacrifier tout à l'ambition; mais, à cette passion, voulez-vous en op-

poser une autre tout aussi violente? Qui de vous deux doit céder? Si je me rappelle bien vos discours, vous pensez que la fuite assurerait votre bonheur; mais votre père est assez puissant pour arracher votre ravisseur de l'asile le plus secret. Votre ami, le noble d'Olgoronki, deviendrait sa victime. Où fuiriez-vous, vous, la fille du trop fameux Menzikoff? En quel endroit pourriez-vous vous cacher aux regards de plusieurs milliers de ses émissaires richement salariés? à ceux plus perçans encore de la curiosité? Quel pays oserait donner asile à la fille fugitive d'un père aussi puissant? Pour un bonheur incertain de quelques mois, vous sacrifieriez les jours d'un noble jeune homme... Vous pâlissez... N'en

doutez pas, la vengeance de votre père serait terrible... Songez à la haîne irréconciliable qu'il porte à votre oncle, le comte Devier, parce qu'il a renversé l'un de ses plans. Et vous, princesse, votre fuite détruirait le plus grand qu'il ait formé, dont il veut à tout prix l'exécution, auquel il travaille depuis des années entières... Je vous le répète encore, renoncez à vos espérances, surmontez votre passion; la satisfaction de toute votre famille et le bonheur du jeune d'Olgoronki vous en imposent la loi impérieuse.

Lentement, et d'une voix tremblante, elle répondit : — Ainsi vous pensez que je causerais le malheur de mon ami, si...

— Oui! si vous conservez la plus

faible liaison avec lui, ou si vous résistez le moins possible aux volontés de votre père. Je dirai plus, princesse : par votre résistence, vous porteriez votre père à offenser de nouveau les d'Olgoronki. La lutte entre cette famille et la vôtre n'est point terminée; elle recommencerait avec plus de fureur; et si votre père succombait, quels reproches n'auriez-vous point à vous faire?

A chaque seconde, les regards de Marie devenaient plus calmes; d'un ton presque glacial, elle répondit : Si vous le jugez convenable, dites à mon père que je ne fuirai point, parce qu'il me restera toujours un dernier recours que nulle puissance humaine ne pourra me ravir; que je suis fortement résolue à ne rien faire d'injuste, mais

qu'aussi... je ne supporterai pas la moindre injustice.

LETTRE XIII.

Marie à Fédor.

Saint-Pétersbourg, le 11 décembre 1726.

AVEC le sentiment intime que je t'aimerai éternellement, je prends la plume, Fédor, pour te dire que toutes nos espérances sont détruites. Tu prétendais un jour que, tous deux, nous étions indépendans des hommes. Oh! leurs passions, leurs folies détruisent notre félicité, déchirent nos cœurs, séparent nos mains; le pourraient-ils, si nous en étions indépendans? Tout me paraissait si facile; je me figurais

pouvoir aisément opposer un front serein à l'orage, et braver également les hommes et le destin ; mais le père Brukenthal a déchiré le voile trompeur que l'amour et ma trop aveugle confiance en la vertu des hommes avaient jeté sur mes yeux.

Mon père sait tout. Brukenthal lui a dit combien je t'aime inexprimablement... Eh bien!... il a souri ; il ne veut de moi que de l'obéissance. Tu ne peux jamais obtenir ma main ; elle est déjà destinée à un autre. Ainsi que mon père, j'ai souri lorsque Brukenthal m'a dit cette nouvelle ; car je pensais : qui peut contraindre ma volonté? Ce religieux jeta sur moi des regards effrayans, et me dit ensuite, d'un ton menaçant : Fédor sera la victime de votre désobéissance. Je

souris encore; je pensais à la mer, au yacht de ton ami. Il désilla de nouveau mes yeux, et je pâlis d'effroi. Où fuirions-nous? où le pouvoir de mon père ne s'étend-il pas? ô Fédor! où ne te reconnaîtrait-on pas? Sous les habits les plus humbles, ta contenance noble, ton regard fier te trahiraient bientôt. Partout où nous serions, la puissance de mon père nous poursuivrait comme un fantôme. Dans quelle contrée refuserait-on de nous livrer entre ses mains? Si nous y retombions.... il ne pardonne point, Fédor: tu serais sa victime! Interroge ton cœur: que ferais-tu, si je devais être cette victime? Oh! j'ai perdu toute espérance.

Je t'aime à jamais; je te serai fidèle jusquà la mort. Nul pouvoir

ne parviendra à séparer mon cœur du tien. Quoi que tu me voies faire, quoi que tu entendes dire de moi, ne conçois pas le doute le plus léger; je suis à toi, je ne changerai point. Il serait facile à mon père d'empêcher que tu reçoives mes lettres, que les tiennes me parviennent!... Je ne t'en resterai pas moins fidèle, de quelque manière que je sois contrainte d'agir. Ne doute point de moi, même si tu entendais dire que je vais à l'autel avec un autre. Je ne lui donnerais point ma main, et je saurais mourir.

Remets toi-même tes lettres entre les mains de Roncalez. Elle nous est fidèle; car elle est vertueuse ainsi que nous.

Brukenthal avait raison. J'ai parlé moi-même à mon père. Il entra dans la chambre où, Roncalez et moi, nous étions, auprès de ma mère, occupées à broder en perles une robe pour l'anniversaire de la naissance de ma sœur, qui arrive dans huit jours. Celui de la tienne arrive huit jours plus tard, me dit-il; je voudrais à cette époque te voir un visage plus gai. Des larmes roulaient dans mes yeux. Il jeta un regard de colère sur ma mère et moi, et dit avec amertume : Je n'aime point à voir l'empreinte de la mauvaise humeur sur le front d'une jeune fille. Je m'efforçai de sourire. Il poursuivit d'un ton plus dur, en s'adressant à son épouse : Sans doute

Roncalez et toi vous vous consultez et cherchez les moyens de me tromper, et de partager les enfantillages de ta fille. Jusqu'au jour de ta naissance, Marie, je veux bien fermer les yeux sur ta folie, mais à ce moment qu'il n'en soit plus question.

Ma mère reprit avec douceur : Tu veux parler sans doute de l'inclination de Marie pour le jeune d'Olgoronki? Tant de circonstances singulières se sont réunies...

Oui, la folie d'une mère trop bonne, la condescendance d'une gouvernante trop faible, et l'inexpérience d'une jeune fille.

Tu sais qu'il n'est pas facile de faire impression sur le cœur de Marie; ses sentimens méritent donc quelques ménagemens. Et d'Olgo-

ronki est si noble, si vertueux! Marie ignorait son nom la première fois qu'elle le vit.

Elle en est d'autant plus blâmable d'avoir laissé surprendre son cœur par le premier être vertueux qu'elle a rencontré. Je le répète, je veux bien regarder comme un jeu tout ce qui est arrivé, mais que ce jeu cesse. Car si je le considérais comme un projet sérieux... (Ici ses yeux s'enflammèrent)..... Ah ! gardez-vous que je le voie sous cette couleur ! Ce jeune homme, fût-il même le modèle de toutes les vertus, cette alliance ne peut s'effectuer ! Je sais, Roncalez, que vous l'avez reçu chez vous, que vous avez eu la faiblesse de favoriser, à mon insu, la folie de ces deux jeunes amans. Je sais aussi qu'il est venu jusque dans ce

palais, et d'après l'aveu de qui il a osé y venir. Il faut qu'il soit bien audacieux, s'il ne craint point Menzikoff. A l'avenir, Marie, je te défends de recevoir sa visite, je t'interdis toute correspondance avec lui. Tu ne connais encore que mon amour, tremble d'exciter ma colère! Et ce jeune homme! qu'il redoute la plus terrible vengeance, s'il laisse même soupçonner que tu as eu quelqu'inclination pour lui! il paierait de sa vie cette indiscrète vanité!

O Fédor! les regards de mon père étaient si terribles que ma mère et Roncalez tremblaient de tous leurs membres. Comme par une merveille, je me sentis tout-à-coup parfaitement tranquille, et je pus répondre avec assurance et calme : Il ne sera plus parlé de cette mal-

heureuse passion; je vous le promets, mon père.

Il me regarda fixement et d'un air sombre : N'espère pas me tromper ! tu y réussirais peut-être pendant quelques instans ; je ne m'en vengerais que plus terriblement sur tous deux. En finissant ces mots il nous quitta.

Sophie pleurait. Elle et ma mère ne comprenaient rien au calme dont je jouissais, et je ne pouvais leur expliquer quelle en était la cause. Cependant, bien certainement, j'étais tranquille, et je le suis en ce moment plus que jamais, parce que ma résolution est prise irrévocablement. Il y a quelques années, le faux enthousiasme de la superstition n'a-t-il pas porté les Roscolnik à souffrir le martyre avec fermeté ? Et l'en-

thousiasme si vrai, si saint d'un amour fidèle ne me donnerait pas la force de mépriser une vie dont je ne connais pas la durée? Fédor, l'espoir même rentre dans mon âme en cet instant; oui, un jour nous serons réunis!

Le rang que nos maisons tiennent à la cour, rend notre fuite impossible. Maintenant je ne puis plus t'écrire que rarement, et te voir plus rarement encore; mais je ne t'en appartiendrai pas moins. J'irai où l'on me conduira, je ferai ce que l'on exigera de moi, même, si l'on m'y contraint, je suivrai un autre homme à l'autel. Mais là, où tout espoir sera perdu sans retour, je te chercherai de l'œil. Tu seras dans le temple, tu perceras la foule, tu viendras te jeter dans mes bras, nous

dirons à haute voix que nous nous aimons ; nous mourrons s'il le faut, ou nous serons heureux si l'humanité reprend enfin ses droits. Comment cette attente et ce projet ne calmeraient-ils pas nos cœurs ?

Mon amour a maintenant abjuré tout ce qui appartenait à la terre; il brûle d'une flamme pure et céleste dans mon âme affermie. Ainsi qu'un esprit bienheureux, je plane triomphante au-dessus du tombeau. Qui oserait, qui pourrait me séparer de toi ? Sens-tu maintenant, mon Fédor, pourquoi je suis tranquille ? La vie entière, ses peines et ses plaisirs sont pour moi de si peu d'importance, que je ne partage plus que les chagrins de ma mère. Elle se tourmente à cause de la lutte, dont l'issue est encore incertaine et qui

s'est élevée entre les deux partis puissans qui divisent sa cour. L'impératrice demeure calme entre ces deux partis, et ne se déclare ni pour l'un ni pour l'autre. Mon père est presque généralement haï; il a déchu dans la faveur de la souveraine; cependant il appuie les prétentions du jeune grand-duc, le petit-fils de Pierre, et ce motif met la nation de son côté, quoique d'ailleurs elle soit fort mécontente de lui. De l'autre côté se trouvent la plupart des grands, qui sont ses ennemis déclarés, et parmi lesquels ma mère croit qu'est aussi la maison de Holstein. Catherine est malade, et les médecins craignent que sa mort ne soit pas éloignée. Avant ce moment cependant il doit se décider si mon père sera vainqueur, ou si ses adversaires

l'emporteront. Tous sont dans les anxiétés d'une attente inquiète, et prodiguent à leurs ennemis les regards de la haîne; ma mère seule porte ceux d'une tendre sollicitude sur les yeux de mon père. Elle ne peut dormir; si elle ferme un instant ses paupières, des songes cruels la réveillent à l'instant. Je crois que, si même mon père est vainqueur, elle sera la victime de son ambition. Ah! il ne pense point à cela! Si mon cœur n'était point tranquille, elle rendrait aussi mon existence plus douloureuse, par ses inquiétudes sur mon sort. Si ton père s'élève davantage, me dit-elle souvent, tu es perdue... S'il tombe, Marie, quelle main te soutiendra, et t'empêchera d'être entraînée dans sa chute? Mais... Ne peut-il donc

être que vainqueur ou renversé ? La Providence n'a-t-elle pas mille autres moyens de délier ce nœud fatal, sans qu'il soit tranché par une épée sanglante ?

Quoi qu'il arrive..... je suis à toi ! tu me sauveras, si la Providence m'abandonne ; et nos mains seront réunies dans le tombeau.... où nulle passion, autre que l'amour, ne nous suivra, et qui doit toujours nous engloutir tôt ou tard.

LETTRE XIV.

Fédor à Marie.

Pozek, le 16 janvier 1727.

A Pétersbourg, ma bien-aimée Marie, tous les courtisans travaillent à se mettre en sûreté contre les suites du grand changement qui va s'opérer; ils portent leurs regards inquiets, tantôt sur le grand-duc, tantôt sur la duchesse, et ne savent pas devant qui fléchir le genou. Moi.... je suis devant ton portrait, que Roncalez enfin m'a donné, après avoir résisté long-temps à mes instantes prières; je me perds dans la contemplation de tes yeux,

de ton sourire; je me rappelle tes paroles, le son de ta voix, et je presse ton voile vert sur mon cœur. Tu vois que je fais aussi des folies; mais les miennes sont les jeux innocens d'un cœur tendre, et non les contorsions rebutantes d'une envieuse ambition.

Quand dernièrement j'étais au sein de ma famille, au milieu de ce cercle d'oisifs si profondément occupés de vétilles; dès que cela m'était possible je me retirais à l'écart, je savourais le plaisir de relire tes lettres, de contempler un petit portrait de toi, que je me suis fait faire en miniature; et l'on secouait la tête, on s'étonnait que je restasse ainsi dans l'indolence, que je prisse aussi peu de part à tout ce qui se préparait.... à tout? Ils s'abusent....

et moi aussi je forme des plans.... tout aussi bien qu'aucun d'eux.

Quoi! Marie? tu ne sollicites du destin qu'un tombeau pour nous? J'ai pâli, tremblé en lisant ta dernière lettre : cependant, ainsi que toi, j'ai senti bientôt le calme renaître dans mon âme. Ce qu'ils ne comprennent pas et qui nous affranchit de tous liens, c'est que nous sommes entièrement décidés à mourir l'un pour l'autre.

Mais, chère Marie, tu te figures ton père plus puissant qu'il ne l'est en effet. Je connais un vallon, dans le sein des montagnes de la Suisse, au pied de l'une des plus hautes, et dans lequel on ne peut parvenir qu'en gravissant des rochers à l'aspect effrayant, en traversant, sur des ponts grossiers et vacillans, des

torrens furieux. Nul curieux, nul voyageur ne visitent ce vallon isolé; le bras de ton père ne peut y atteindre, car on n'y a jamais entendu prononcer le nom de Menzikoff. Puis.... la terre est-elle donc si petite?.... N'aurait-elle point dans une autre de ses parties un asile secret pour deux amans qui ne veulent qu'être en sûreté. Sois tranquille, Marie, nous trouverons une retraite, lorsque nous en chercherons une.... Si nous n'en trouvons point, alors....

Si je voulais te flatter d'un espoir incertain, je te dirais presque qu'une réconciliation entre ton père et les d'Olgoronki n'est pas impossible. Peut-être à la première vue tu n'en comprendras pas facilement les moyens, toi qui n'entends rien aux

jeux de l'ambition. Ecoute avec attention : Après la mort de l'impératrice, ton père veut placer le jeune grand-duc sur le trône; ton oncle et son parti veulent y porter la duchesse de Holstein. Pour la première fois les d'Olgoronki souhaitent voir réussir le projet de ton père; car.... mon cousin Ivan est le favori du grand-duc.... circonstance que Menzikoff ignore encore en ce moment. D'une autre part, pourquoi ton père veut-il placer le grand-duc sur le trône? Parce qu'il ne veut point voir échapper de ses mains les rênes du gouvernement; et parce que.... tu dois devenir l'épouse de l'empereur. Tels sont les plans de ton père, dont la cour de Vienne protège l'exécution de tout son pouvoir. Les d'Olgoronki aussi

les approuvent.... parce que Ivan est le favori du futur empereur. A la vérité ils ne sont pas très-satisfaits de te voir devenir l'épouse du souverain; mais il est si jeune.... qui sait quels obstacles le destin pourra faire naître? Ils comptent sur ces obstacles, Marie, et ton Fédor y compte aussi.

L'attention de tous est fortement tendue. Ils examinent attentivement jusqu'au moindre regard de ton père, et se font à chaque instant part de leurs observations. Ils sont fort inquiets de voir Bassewitz visiter souvent votre palais. Quel motif peut y attirer cet ami, ce confident intime du duc de Holstein?.... Ils savent parfaitement que le duc ne parviendra jamais à gagner Menzikoff.... Ils savent aussi que

celui-ci ne pourra pas plus déterminer le duc à adopter ses plans.

Mon oncle, le feld-maréchal, est le seul de toute ma famille qui regarde d'un œil indifférent le changement prêt à s'opérer. En souriant il demande aux autres : N'êtes-vous donc point fatigués de vous exposer aux coups des tempêtes qui se succèdent à la cour? Mais si le bonheur s'offre à nous, devons-nous le repousser? lui dit une fois mon père. Le bonheur! lui répliqua ce respectable vieillard. Quel est donc ce bonheur? La confiance d'un enfant, que vous accablez de flatteries? Luktisch! un homme tel que toi, qui a vieilli près des marches du trône, ose-t-il bien bâtir des plans dont le caprice d'un adolescent fait seul la base? Que ce caprice

change, l'édifice est renversé. On le nomme un grondeur, et l'on ne fait nul cas de ses avis.

J'étais à Pétersbourg, Marie, le jour de la consécration des eaux (1), et à dix pas de toi, au milieu des valets du feld-maréchal. J'entendis le soupir qui t'échappa, lorsque tu vis paraître dans son char brillant notre impératrice malade, dont l'œil presqu'éteint peut avoir encore tant d'influence sur le bonheur de plusieurs millions d'hommes. Elle jeta sur le peuple des regards pleins de bienveillance, puis d'autres dédaigneux et froids sur les grands,

---

(1) L'une des plus grandes fêtes de la Russie, qui se célébrait le 6 janvier, jour des Rois.

comme si elle eût voulu leur dire : Je vous connais bien ! Lorsque tout le cortège impérial fut sur les glaces de la Néva ; lorsque tes grands yeux remplis, d'innocence, et qui, par cette raison, ne redoutent point la tempête, se fixèrent vers la mer, et parurent chercher quelque chose au-delà, il me sembla voir tes lèvres de rose s'entr'ouvrir, laisser échapper un léger soupir, et prononcer mon nom. Oh ! combien je me sentais agrandi par la pensée que, même au milieu de l'éclat dont tu étais environnée, tu n'oubliais pas ton Fédor !

Le soir je te vis danser. Plusieurs ennemis de ton père, Piffarof, Tolstoi, Uschalof dansèrent avec toi. Comment fut-il possible que ces hommes touchassent ta main si

douce, fixassent leurs yeux sur les tiens, miroirs de la paix et de la bonté, et qu'ils ne conçussent pas le désir de se réconcilier avec Menzikoff. Le Tartare ne parle point à l'homme dont il veut attaquer les jours; il détourne sombrement de lui ses regards. Il dit : Comment oserais-je tuer celui qui m'aurait souri, dont l'âme aurait parlé à la mienne? Et des courtisans, des hommes dont l'éducation fut brillante, n'ont pas les vertus de ces demi-sauvages!

Le lendemain je fus à Twer avec le comte Sapiéha. Il ne me comprit pas lorsque je lui dis que, par l'ordre de ton père, tu avais rompu ta liaison avec moi, et que j'en étais satisfait. Il comprit encore moins comment je pouvais lui dire aussi tranquillement, que ta main était

destinée au futur empereur. Il me répondit : — Marie est à la vérité du nombre de ces femmes aimantes et fidèles dont nous nous faisions le portrait dans les rêves heureux de notre jeunesse ; mais, depuis que j'ai vu le monde d'un peu plus près, j'ai reconnu que la couronne était quelque chose ; plus du moins que nous ne le pensions dans ces temps d'illusions. Elle a été pour Marie une grande épreuve ! Cependant qu'a-t-elle sacrifié pour l'obtenir ? un amant que son père haïssait. Elle peut décorer son infidélité du nom d'une vertu, l'obéissance filiale. Elle peut ajouter aussi.... Fédor....

Je l'interrompis en souriant : — Elle n'ajoutera rien ; car elle n'a rien fait de ce dont tu la soupçonnes.

— Tu parles avec une conviction qui me paraît un peu étrange! Si Menzikoff l'emporte sur ses rivaux; si Pierre est empereur; si... Ou bien penses-tu que son père se laissera émouvoir par quelques larmes, et que le tout finira par un mariage, comme une comédie?

— Non, cela ne finira point ainsi; si Pierre est empereur, Menzikoff emploiera tous ses efforts à placer sa fille sur le trône.

— Si vous aviez fui, quand je vous l'ai proposé, vous seriez maintenant en sûreté. Plus tard, lorsque la fuite ne sera plus possible....

— Il en est encore une qui demeure en notre pouvoir, Sapiéha! Marie accompagnera l'empereur à l'autel.... et cependant.... elle est à moi.

Il secoua la tête d'un air d'incrédulité. Je gardais le silence; car, si je lui avais appris à quoi nous sommes résolus, il aurait de nouveau secoué la tête. Quelque bon, quelque noble qu'il soit, la vie est cependant du plus haut prix à ses regards; viennent ensuite les honneurs, le rang, les richesses; le pauvre amour et la fidélité ne paraissent qu'en dernier.

Pendant cet entretien, notre traîneau glissait sur une plaine immense, qui, éclairée par la lune, semblait être parsemée de diamans. A minuit, à l'instant où le jour de ta naissance commença, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une forêt de bouleaux. Sapiéha voulut s'arrêter dans le premier hameau, qui était à une lieue au-delà de la forêt. Je descendis;

je résolus de parcourir à pied le chemin frayé qui conduisait jusques-là. A la sortie de la forêt je m'arrêtai, et je fixai mes regards sur la lune, qui s'élevait majestueusement à l'horizon. Autour de moi je n'entendais pas le son le plus léger; celui même que faisait mon traîneau, en glissant sur la neige, était trop éloigné pour parvenir jusqu'à moi : un instant je crus être seul dans la création. Je me retournai vers l'endroit où était situé Pétersbourg; j'élevai mes bras vers le ciel, et je priai pour toi. En parcourant en silence cette immense solitude, je sentis mon cœur plus calme et plus heureux. Je contemplais avec admiration ce bel azur des cieux, dont aucune partie n'était voilée par le plus petit nuage. Tout-à-coup un phénomène lumi-

neux parut à mes yeux. Ne ris point de ton amant, chère Marie! je regardai ce feu brillant comme un heureux présage envoyé par le ciel; et, rempli de l'espoir si doux qu'un jour nous serions heureux, je rejoignis mon traîneau.

LETTRE XV.

Marie à Fédor.

Saint-Pétersbourg, le 9 février 1727.

VOILA donc le fatal secret que ma mère et Roncalez me cachaient avec tant d'inquiétudes et de soins! Comment pouvais-je être assez aveugle pour ne point voir ce que chacun de leurs regards me disait! souvent ma

pauvre mère me prenait dans ses bras, me regardait en silence, et s'efforçait de retenir ses larmes, qui cependant, bientôt après, n'en coulaient qu'avec plus d'abondance. Si je lui demandais : qu'avez-vous, chère maman ? elle me répondait par une observation, par un trait de morale. Par exemple : le moment où l'homme se livre à la joie est souvent celui qui précède immédiatement le malheur qu'il redoute le moins ! Ou bien : On devrait sans cesse préparer son cœur à soutenir le poids de l'infortune. Je ne savais pas ce qu'elle entendait par ces mots, et je croyais son chagrin léger, puisqu'elle avait encore la force de faire des réflexions. Ah ! maintenant je reconnais quel était son dessein : elle voulait me

préparer à recevoir le coup le plus affreux.

Lorsque ta lettre m'eut dévoilé le mot de cette effrayante énigme, je me rendis près de ma mère : je voulais lui dire avec tranquillité ce que je savais, afin de ne point redoubler l'amertume de ses chagrins ; mais lorsque je voulus ouvrir les lèvres, je sentis tout mon corps trembler, une pâleur mortelle se répandit sur mon visage, et quelques larmes, rares et brûlantes, jaillirent de mes yeux terrifiés. Je ne pus qu'étendre mes bras tremblans vers cette mère adorée, et lui dire avec l'accent du désespoir : Je sais maintenant que mon père à destiné ma main au grand-duc. Puis, accablée du poids de ma douleur, je tombai

à ses pieds en m'écriant : Ah ! sauvez votre pauvre Marie !

En ce moment Brukenthal entra dans la chambre. Il soutint ma mère, qui était prête à tomber en faiblesse, et me cria : Ces jours précieux ont-ils donc cessé de vous être chers ? Cette exclamation terrible me rendit la force de l'aider à placer ma mère sur un fauteuil. Elle fixa sur moi ses regards, où se peignaient à-la-fois l'expression de la douleur la plus aiguë, et celle de la tendresse la plus vive. Ah ! chère enfant ! me dit-elle enfin, en laissant échapper un profond soupir, nous sommes bien malheureuses ! Oui, ton père a destiné ta main au futur empereur. Tu dois être la victime de son ambition. Il t'entraînera sur le trône pour t'y voir mourir ; et moi aussi,

je succomberai sous le poids des maux dont sa main nous charge sans pitié.

En cet instant ma douleur s'accrut encore, j'entrevis l'avenir, il me glaça d'effroi, je me sentis défaillir, je m'appuyai sur le sein de ma mère, je m'écriai d'une voix affaiblie : Je meurs ! et je tombai sans connaissance à ses pieds.

Elle rassembla toutes ses forces et voulut me relever; Roncalez s'approcha et la vit tomber à mes côtés. Dans le premier instant d'effroi l'on appela mon père. Brukenthal prit sa main, le conduisit près de mon corps inanimé, et lui dit : Voyez les fruits de votre élévation ! Marie sait vos secrets, et ce que vous nommez le but de votre existence a déchiré son cœur. Mon père eut un instant d'émotion. J'ou-

vris enfin les yeux, et mon premier regard tomba sur son visage; je crus y voir l'empreinte de l'inquiétude et de la pitié. Je me jetai à ses pieds, j'embrassai ses genoux, je lui dis d'un ton suppliant : O mon père! je vous en conjure... Il m'interrompit vivement, et avec beaucoup plus de froideur que je n'en attendais : Ainsi tu connais mes desseins? Eh bien! mon enfant, les accens de cette douleur simulée tueront ta mère, dont la santé n'est déjà que trop affaiblie, et ne changeront rien à mes projets. Je connais assez les femmes pour savoir qu'en résumé un diadême les flatte beaucoup plus qu'une couronne de myrte, fût-elle tressée des mains du dieu d'amour lui-même. C'est parce que je te sais assez de raison pour apprécier au-

tant qu'elle doit l'être une couronne impériale, c'est parce que je t'aime comme un père, que je veux fermement ce que j'ai décidé sur ton sort, et ce qui est au fond de ton cœur l'objet de tous ses vœux.

— Mais, dit Brukenthal avec solennité, si votre excellence s'était encore trompée?

Il sourit : Trompé ! Tu penses que parce que la vue de l'état dans lequel elle était à mon arrivée, m'a ému un instant, je.... Cette âme fière et noble.... (il me désignait du doigt) refuserait une couronne pour demeurer fidèle à son berger?....

A quoi des prières auraient-elles servi, puisque mon père ne comprenait pas mon cœur. Je me levai, et je lui dis avec modération, mais gravité : Vous vous trompez, mon

père. Puisse un jour ma destinée ne point faire couler vos larmes !

— Eh quoi ! déjà si calme ! Marie, un chagrin qui se dissipe aussi facilement, n'est pas dangereux. Je t'aime, mon enfant, et je te verrais avec plaisir te soumettre gaiement à une indispensable nécessité. Il me donna un baiser sur le front et sortit. Brukenthal était resté; il me dit à demi-voix : Quelle que soit votre destinée, les jours de votre mère dépendront de votre conduite. Elle reprenait ses sens en ce moment ; elle nous demanda : N'ai-je point entendu la voix de mon époux? Oui, lui répondis-je, il nous quitte ; mon état a paru le toucher. Calmez vos inquiétudes, chère maman, je puis encore devenir heureuse.

Lorsque je fus seule dans ma

chambre, je me fis des reproches à moi-même, d'avoir affligé ma bonne mère ; je résolus de cacher ma douleur, et de n'offrir jamais qu'un front serein à ses yeux. Oh ! si je ne l'avais pas ; si elle ne prenait point à mon sort un intérêt et si vif et si tendre, triomphante je m'élancerais dans tes bras, et mon père ne m'en arracherait que privée de la vie.

Je viens de relire encore une fois ta lettre. Tu as prié pour moi dans le silence de la nuit, cher Fédor? tes prières ont été entendues par le ciel; il vient de verser dans mon sein le calme et le courage!

J'ai réfléchi long-temps sur la situation de ce vallon, dans le sein des montagnes de la Suisse, dont tu me parles dans ta lettre.... Fédor...

si tu as la certitude que le pouvoir de mon père ne pourrait t'atteindre dans cette retraite.... si tu crois que, dans une autre partie du monde, il nous serait facile de nous dérober à ses recherches.... redis-le moi.... Je fuirais avec toi jusqu'aux extrémités de la terre.... ou bien.... dans les bras de la mort.

Roncalez se rend tous les matins à l'église, tu peux avoir en elle une entière confiance.

LETTRE XVI.

Fédor à Marie.

Saint-Pétersbourg, le 20 février 1727.

Tout est prêt, chère Marie, la rapidité des traîneaux favorisera notre fuite. J'étais fortement contrarié d'être forcé à me reposer sur un autre du soin de tous nos préparatifs, quoique ce fût mon ami Sapiéha ; mais je craignais que mes démarches ne fussent observées.

J'ai été à Pozek, puis je suis revenu sous un déguisement à Pétersbourg. Un de mes valets joue mon rôle à la campagne, et s'en acquitte très-bien ; il garde le lit, et

mon père lui-même croit que je suis malade.

Je reste ici déguisé, et sous le nom d'un Polonais envoyé en mission près de Sapiéha ; je loge dans une petite maison, près des magasins sur le bord de la Néva. Sapiéha, aussi, s'est couvert d'un déguisement, pour faire tous les apprêts de notre fuite, qui maintenant est assurée. De trois lieues en trois lieues il se trouve des chevaux de relais pour deux traîneaux, qui nous conduiront à travers la campagne jusque sur les bords de la Malchova. Nous suivrons son cours, jusqu'à Novogorod, puis nous courrons sur le Don jusqu'à Wilna. La garde des chevaux, qui nous attendent sous un prétexte très-spécieux, est confiée à des valets fidèles de Sapiéha,

qui sont tous Polonais ; il ne se trouve pas un seul Russe parmi eux. Je serai couvert des vêtemens d'un évêque polonais ; une longue barbe me donnera l'aspect d'un vieillard. Toi, Marie, revêtue d'habits d'homme, qui sont déjà préparés, tu passeras pour mon neveu. J'ai un passe-port pour nous deux sous ces qualités. Sur les frontières de l'Allemagne je prendrai les habits d'un officier français, nommé Saint-Amand, et tu seras un de mes parens. J'ai aussi sous ces noms un passe-port, que le vrai Saint-Amand, un des secrétaires de Sapiéha, m'a procuré. Qui pourra nous connaître sous ce déguisement, puisque tous deux nous parlons purement le français? Nous continuerons de voyager encore

jour et nuit; avant que ton père ne se soit décidé à nous poursuivre, nous serons dans les bras de mon ami Gustave, que nous rencontrerons vraisemblablement sur les frontières de France. Nous irons successivement à Paris, à Londres, à Madrid, à Naples, afin de faire perdre totalement nos traces à ton père; et si nous ne nous trouvons point assez en sûreté dans cet ancien monde, nous traverserons les mers, et nous fuirons dans le nouveau. J'ai des effets précieux et des sommes considérables en lettres de change. Tout évènement possible est prévu; nous avons aussi trouvé un moyen certain de correspondance entre moi et Sapiéha. Rien ne peut s'opposer au succès de notre fuite.

Sur les bords de la Néva, à l'endroit des jardins de ton père où est placée la belle statue du gladiateur mourant, derrière la cascade, qui, du cabinet de verdure, tombe dans le fleuve, un traîneau, en apparence chargé de bois, s'approchera dès l'entrée de la nuit; un feu sera allumé tout auprès. *Waliki !* est le mot de passe. Aussitôt que tu l'auras prononcé en approchant du traîneau, le paysan qui le conduira jettera un manteau sur tes épaules, et placera un bonnet de poil sur ta tête. Un homme, ton Fédor répétera Waliki, te précédera et tu le suivras. A dix pas de là tu trouveras un second traîneau; lorsque tu l'auras atteint, nous serons sauvés.

Mais pourras-tu te rendre à l'endroit indiqué? Je sais où ton ap-

partement est situé, suspends à ta fenêtre un mouchoir noir, si tu crois que mon plan puisse s'exécuter; ou bien un rouge, si tu veux encore quelques délais. Plusieurs fois dans la journée je passerai sur l'île, et j'observerai quel signal tu me donneras. O Marie ! dès ce soir même tu seras attendue par les voitures que l'amour et l'amitié t'ont préparées !

LETTRE XVII.

Marie à Fédor.

Saint-Pétersbourg, le 14 mars 1727.

O CHER et méchant Fédor ! à quels jours de chagrins et d'inquiétudes suis-je obligée de survivre ! Les yeux étincelans de plaisir, tremblante de joie, j'ai lu et relu ta lettre, dans laquelle tu m'annonçais le bonheur et la liberté. Je pouvais exécuter facilement ce que tu désirais de moi. A cent pas de l'aile que ma mère et moi nous habitons, est un corps de logis que ma tante occupe. Souvent déjà j'avais été passer des soirées auprès d'elle, et rarement un

domestique m'accompagnait; même si j'en avais eu un sur mes pas, j'aurais pu me cacher dans les détours des corridors, jusqu'à ce qu'il se fût éloigné. Après avoir réfléchi à la facilité que j'avais d'aller te joindre, je courus à la fenêtre et y suspendis un mouchoir noir. Je restai auprès, parce que je croyais te voir dans chaque homme qui portait ses regards vers moi. Mon père était à la campagne; ma mère voulut rester seule avec Roncalez, et me proposa elle-même d'aller passer la soirée chez ma tante. Enfin le soleil se coucha, et mon cœur battit à chaque instant plus fort qu'auparavant. Je m'assis auprès de ma mère; j'éprouvais un sentiment que je ne puis te décrire; je la pressais avec ardeur contre mon sein trop gon-

flé; je mouillais ses mains de mes larmes; elle était aussi fortement émue. Elle me dit : Qu'as-tu donc, chère enfant ! O chère maman, répondis-je avec ardeur, ai-je toujours mérité votre amour? suis-je encore digne de votre bénédiction maternelle? — Tu n'as pas cessé de l'être ! Et elle étendit sa main sur mon front. Fédor, quel moment heureux et solennel ! ma mère m'a béni de nouveau.

J'embrassai Roncalez, ma sœur et mon frère. Je m'avançai ensuite vers le portrait de mon père, je m'agenouillai, et je priai un instant. Les étoiles commençaient à briller; je regardai vers le côté de notre jardin que tu m'avais indiqué ; j'y aperçus du feu. Oh ! me dis-je en tremblant, mon Fédor est là ! Plus

de cent fois je repassai dans ma mémoire ce mot Waliki, tant je craignais de l'oublier. Je descendis légèrement l'escalier; j'étais vétue de blanc, afin de n'être point remarquée en passant sur la neige. En bas je trouvai un domestique qui m'accompagna. (Sans doute il est chargé d'observer mes démarches, c'est toujours lui que je rencontre à cette place). Je demeurai sous l'arcade du logement de ma tante, jusqu'à ce que ce valet se fût éloigné; dès que je ne le vis plus, je courus d'un pas léger vers la statue du gladiateur mourant. Mais.... ce que d'en haut j'avais pris pour un feu, était une étoile qui brillait à l'horizon; je n'aperçus ni feu, ni traîneau. O Dieu, Fédor! je restai une demi-heure exposée à toute

la rigueur du froid; je prononçai d'abord à demi-bas le mot Waliki, puis enfin, je le répétai à haute voix. J'appuyai mon front sur le gladiateur mourant, et dans mon désespoir j'enlaçai de mes bras ce marbre glacé. Après une longue et inutile attente, je me retirai inconsolable.

Ma première pensée fut que tu n'avais pas vu mon mouchoir noir; la seconde, que tu ne m'attendais peut-être pas ce jour-là; la troisième, que tu étais malade; car sans cela, qui aurait pu t'empêcher de sauver ta pauvre Marie! puis mille autres se succédèrent rapidement. Ma tante ne savait que faire de moi; elle me crut malade, parce qu'elle ne put m'engager à prononcer un seul mot... Je ne l'étais pas, Fédor, mais bien

profondément affligée ! Maintenant je le suis beaucoup, à mourir peut-être !

Le jour suivant je me rendis encore auprès du gladiateur, et tout aussi inutilement. Ah ! Fédor ! pourquoi est-ce près d'un mourant que tu m'as donné rendez-vous ? un mourant ! Je ne trouvai ni toi, ni feu, ni traîneau ! Je hasardai de m'avancer sur le fleuve, mais dans tout l'espace que mon œil put parcourir, je n'aperçus pas un seul être vivant. Pâle comme la mort, je revins chez ma tante, et je ne sus à quoi attribuer ton absence. Où es-tu ? qu'es-tu devenu, mon bien-aimé Fédor ?

Dans la nuit je te vis pâle et errant

sur les bords du fleuve; tu étendis tes bras vers moi, puis tu tombas sans vie. Ce n'était qu'un songe, causé par l'aspect du gladiateur mourant, mais j'en sens encore l'impression. Une flamme dévorante circule dans mes veines, ma langue est desséchée, je brûle, et cependant mon visage est décoloré comme si déjà la mort avait posé sa main glacée sur ma tête. Que dois-je penser de ton silence? Roncalez non plus ne t'a point rencontré; et cependant, cédant à mes instantes prières, tous les jours elle s'est rendue à l'église.

Oh! combien tu es cruel! N'as-tu donc pas auprès de toi un seul homme par lequel tu puisses me faire dire : Ton Fédor vit encore? Où est donc aussi Sapiéha? Je ne le vois pas non plus, ni je n'en entends au-

cunement parler. Fédor, je ne puis supporter plus long-temps cette anxiété terrible. Tu as cessé de vivre; ah! oui, sans aucun doute! Si cela n'était pas, pourrais-tu laisser ta pauvre Marie dans cet état affreux!

O Dieu! j'ai parlé au comte Sapiéha! Pourrai-je y survivre! il nous a long-temps attendu à Novogorod. Enfin il est revenu, il s'est informé de toi, et personne n'a pu lui en donner la moindre nouvelle. Le même jour où j'ai reçu ta lettre, tu as quitté ta chambre dès le matin, et depuis ce moment tu as totalement disparu. Il m'apprit cela d'un ton si calme, que je le pris en horreur. Lorsqu'il eut prononcé le

mot *disparu*, tout mon sang se porta vers mon cœur, je perdis connaissance, et, lorsque je la repris, je me trouvai seule avec ma mère dans un cabinet écarté.

— Qu'as-tu éprouvé, chère Marie? me demanda-t-elle avec inquiétude. Oh! lui repondis-je, faites appeler le comte Sapiéha! Mon impatience et mes craintes étaient telles que... ah! Fédor!.... pour toi, que n'aurais-je point oublié! que je me montrai indiscrète, et que j'affligeai ma tendre mère. Elle me représenta qu'il était inconvenant de faire appeler le comte Sapiéha, puisque c'était en m'entretenant avec lui que j'étais tombée en faiblesse. Je retrouvai tout-à-coup mes forces, je réparai, en quelques secondes, le désordre de ma toilette, et je dis à ma mère: Je suis bien, très-

bien, rentrons dans le salon. Il faut que je parle à Sapiéha; Fédor est parti! disparu! assassiné! Elle rentra seule, prit congé de Sapiéha, et s'informa de ce qu'il savait sur toi. Il n'est instruit de rien, mais il soupçonne que mon père a été informé de notre projet de fuite, et qu'il t'a fait arrêter. Ma mère aussi trouve cette supposition très-vraisemblable. Peu de jours après ta disparition, mon père parut inquiet, il donna à une de mes femmes de chambre l'ordre de me surveiller en secret, et de faire veiller toutes les nuits une fille de service dans mon anti-chambre. Pendant quelques nuits, notre jardin a aussi été gardé par des hommes armés. Ma mère avait appris cette dernière circonstance et ne m'en avait point parlé,

dans la crainte de m'inquiéter, car elle supposait à cette précaution des motifs très-effrayans. Il paraît que tu en étais l'objet, puisqu'elle a cessé dès le même soir où tu es disparu.

Ce matin je pris la ferme résolution d'éclaircir enfin mes doutes. Je me rendis dans l'appartement de mon père, aussitôt qu'il revint de la cour, et je lui dis avec tout le calme auquel je pus me contraindre : Le jeune prince d'Olgoronki est arrêté. Il me regarda fixement, mais il ne réussit point à me faire perdre contenance. Je poursuivis : Mon père, vous ne pouvez concevoir de quoi je serais capable si on le sacrifiait à cause de moi.

— A cause de toi, Marie? Tu

penses donc que l'on attache quelqu'importance à ton amour pour lui?... Je crois qu'en effet un jeune d'Olgoronki est arrêté depuis une quinzaine de jours. Je ne sais si c'est ton ami ou un autre de cette famille; mais, puisque tu parles en sa faveur, c'est sans doute celui auquel tu t'intéresses. Eh bien! que demande-t-il? que je lui rende la liberté? En effet, j'ignore quelle faute il a commise.

— Il n'en a pas commis d'autre que celle de m'aimer.

— Il serait assez étonnant que l'impératrice l'eût fait arrêter pour ce motif. Tu penses peut-être qu'elle est ta rivale? Au surplus nous allons être instruit.

Il manda son adjudant-général, et lui dit d'un ton sévère : J'ap-

prends en cet instant que le jeune d'Olgoronki a été arrêté; pourquoi ne m'en avez-vous pas fait le rapport?

— Pardonnez-moi, répondit l'officier, le rapport doit se trouver parmi vos papiers, si votre excellence veut se donner la peine d'y regarder....

— Cela peut être. Dites-moi ce qu'il a fait. On parle d'une intrigue d'amour....

— On a trompé votre excellence, voilà le fait. L'impératrice parlait avec le prince Lukitsch d'Olgoronki de la guerre de Perse, et elle s'informa de son fils Fédor, qu'elle croyait être à l'armée. Le père leva les épaules, avoua que son fils avait refusé d'aller en Perse, et se plaignit de ce que ce jeune homme me-

nait une vie oisive à la campagne. L'impératrice dit, en souriant, qu'elle voulait faire un moment l'office de père près de ce jeune entêté. Peu après elle envoya un adjudant à Pozek, où il se prétendait malade. Au lieu de lui, on trouva qu'un valet jouait son rôle et gardait le lit pour lui, tandis qu'il était secrètement à Pétersbourg.

— Précisément, il y a sans doute là-dessous une intrigue d'amour ! dit mon père, en jetant sur moi un regard ironique qui fit rougir mes joues.

— C'est possible, reprit l'adjudant ; mais ce n'est point la cause pour laquelle il a été arrêté. Le valet qui jouait son rôle a trahi le secret de sa retraite ; je l'ai trouvé au moment où il était prêt à faire un

voyage, et il a jeté dans le feu quelques papiers qu'il avait sur lui. Je lui ai lu le jugement qui le constitue prisonnier à Kronschlott jusqu'à ce qu'il soit plus sage, parce qu'il a désobéi à l'ordre exprès que son père lui donnait de se rendre à l'armée, et qu'il a fait trop peu de cas des faveurs par lesquelles l'impératrice a daigné récompenser sa valeur. Son père et le feld-maréchal Bazile d'Olgoronki étaient présens lorsque je lui ai lu ce jugement. Le jeune prince était d'abord exaspéré; mais, lorsqu'il eut appris la cause de sa détention, il parut plus tranquille. Il embrassa son père et son oncle avec autant de joie que s'il eût appris une excellente nouvelle. Lorsque je le conduisis, il me pria de faire savoir au comte Sa-

piéha, avec lequel il avait une affaire d'honneur à terminer, et sa détention, et le motif qui la causait. Le comte ne se trouva point à Pétersbourg; je ne pus m'acquitter de cette commission.

— C'est assez, retirez-vous. Vous pouvez maintenant voir le comte Sapiéha, il est revenu dans cette ville.

Lorsque l'adjudant fut sorti, mon père me dit en souriant d'un air moqueur : Il faut maintenant parler à l'impératrice; sans doute elle veut rendre ce jeune homme la victime de sa jalousie et de sa tyrannie !

Fédor ! J'eus honte de mes soupçons, et je rougis de nouveau, lorsque le comte Sapiéha me manda, par un billet qu'il tenait du feld-marchal, précisément les mêmes détails sur ton arrestation, que ceux

que nous avait donnés l'adjudant de mon père.

Ainsi notre fuite ne s'effectuera point ; l'impératrice est peut-être devenue notre ange protecteur, en s'y opposant sans le vouloir. C'est ici, aux lieux où je suis née, que je dois aussi devenir heureuse.

Tu n'es pas seul en prison, Fédor, j'y suis aussi. Je reste volontairement dans ma chambre. O Fédor ! s'il m'était possible d'être près de toi ! On m'a dit que le commandant de Kronschlott est un homme aimable. Je connais sa fille ; elle vient souvent dans la maison d'Astermann. Oh ! avec quel plaisir je l'embrasserai ! Son père peut te rendre une partie de l'amitié que je porterai à cette aimable enfant.

LETTRE XVIII.

La princesse Menzikoff à Sophie Roncalez.

Saint-Pétersbourg, le 17 avril 1727.

Que le ciel t'accorde de beaux jours pendant ton voyage, chère Sophie. Autour de moi, tout est encore tel que tu l'as laissé. Je croirais presque que le bonheur de mon époux est indestructible, quoique mon cœur ait un secret et involontaire pressentiment du contraire. Ses ennemis avaient gagné la confiance de l'impératrice. Il fut sur le point d'être renversé; l'officier qui devait l'arrêter était déja nommé, et la nuit

pendant laquelle il devait l'être était fixée. En ma présence, et d'un air triomphant, il raconta tout cela au père Brukenthal. Il aurait dû garder le silence! quoique cette nuit soit passée, je ne puis, sans frémir, y arrêter ma pensée. J'étais sur le bord de l'abîme, ajouta-t-il : un miracle seul a pu m'empêcher d'y être précipité. Oui! ce fut en effet un miracle, chère Sophie. Il a été sauvé par la maison d'Alstein, qui cependant n'a nulle raison de lui être favorable. Il a su persuader à Bassewitz que son plan était le seul qui pût assurer la sécurité du duc. Bassewitz persuada la même chose à son maître, et celui-ci, à son tour, le persuada à l'impératrice. Menzikoff nous raconta comment il s'y était pris pour réussir. Tu sais avec

quel plaisir il répète ce qu'il a fait pour pouvoir à son gré gouverner les hommes et les évènemens.

Tu as été si près de ta chute ! lui dit Brukenthal : je ne sais si tu as raison d'en parler avec autant de satisfaction C'est seulement lorsqu'il est dans le port, que le nautonnier doit se féliciter d'être échappé aux désastres du naufrage, et non pas quand il est encore au milieu d'une mer orageuse. Le destin te sera-t-il toujours aussi favorable?

Le destin ! dit mon époux, d'un ton à demi-railleur : C'est lui qui a tout fait pour me perdre. D'une main assurée je tenais le gouvernail du vaisseau qui me portait, j'ai su le conduire à travers les écueils, et les lui faire éviter. Moi ! je ne devrais qu'au hasard d'être échappé

aussi souvent aux dangers des tourmentes qui menaçaient ma tête? Je sais commander aux hommes et aux évènemens, voilà ce qui m'a sauvé.

— Je veux te croire, lui dit Brukenthal gravement... Mais... le pourras-tu toujours?

— C'est cette incertitude qui me détermine à chercher un port assuré. Voilà pourquoi je veux asseoir ma fortune sur un roc inébranlable. Il faut que mes ennemis perdent à jamais l'espérance de pouvoir un jour me renverser.

Alors il nous détailla de nouveau son plan, dont le malheur de ma pauvre Marie est la base. Ah! chère Sophie, il n'est pas invraisemblable que l'impératrice approuvera l'union du grand-duc avec ma fille. S'il

donne la couronne à ce jeune prince, celui-ci ne pourra rien lui refuser.

Oh! quelle fille est ma tendre Marie ! elle joint à sa timidité le courage le plus ferme. Mon père, me disait-elle avec le plus grand calme, mon père n'a jamais connu d'homme pour qui le trône ne fût pas un bonheur suprême. Il veut m'y élever, et par-là détruire ma félicité. O chère maman ! si tel est mon destin, si je ne puis l'éviter, si mon génie protecteur n'y met aucun obstacle, pour la première fois je contraindrai mon père à estimer les hommes ; il apprendra par moi de quoi l'amour est capable.

Je sais bien que la passion d'une jeune fille n'est point insurmontable, que les considérations du rang et du jugement des autres hommes

peuvent beaucoup gagner, même sur les cœurs les plus ardens..... Mais.... il me semble souvent que tous ceux que j'aime n'ont d'autre volonté que celle de courir aveuglément à leur perte. Je redoute autant le noble amour de Marie, que l'insatiable ambition de son époux.

Marie vit solitaire dans son appartement : elle se refuse tous les plaisirs; elle ne touche à aucun de ses instrumens; elle ne va point même dans la serre chaude visiter ses fleurs, qu'elle cultivait auparavant avec tant de plaisir; elle reste vêtue très-simplement, et je pourrais presque dire qu'elle porte le deuil. Son Fédor est en prison; comment jouirait-elle d'une liberté qu'il ne peut partager avec elle? Oh! combien son père pourrait la rendre

heureuse, s'il savait ce que c'est que le bonheur!

LETTRE XIX.

Marie à Sophie Roncalez.

Saint-Pétersbourg, le 22 avril 1727.

CHÈRE Sophie! c'est par l'ordre de mon père que Fédor est arrêté! Il avait à sa solde le valet qui jouait à Pozek le rôle de son maître, et ce malheureux l'instruisait de tout ce qui se passait. Il connut par lui la retraite de mon jeune ami; l'impératrice ne fut que son agent involontaire. Maintenant Fédor est contraint à se rendre en Perse. J'ai dit à ma mère que nous étions résolus

de fuir; elle soupira, mais ne me fit aucun reproche. Je vois, par son silence, que sa bénédiction nous aurait suivis.

Le moment décisif approche tous les jours davantage. Les ennemis de mon père ont succombé : Devier.... je ne t'écris ce nom qu'en tremblant.... Tolstoi et tous les autres sont perdus. Leur condamnation, dit-on, est déjà prononcée; ils seront envoyés en Sibérie. Ah! les infortunés! tous les jours ils sont présens à ma pensée, et la nuit ils s'offrent encore à mes regards dans des songes effrayans. Mon père n'en a-t-il donc point de semblables? s'il en a, ne redoute-t-il point d'éprouver un jour le même sort? Je préférerais remporter la victoire dans une bataille sanglante, à l'obtenir ainsi par ces

cabales de cœur. A la vérité je ne comprends point en quel endroit un général peut se réfugier, pour ne point entendre les cris des blessés et des mourans qui doivent souvent troubler son sommeil.... Où peut aussi se retirer mon père, qui a prononcé froidement tant de condamnations au sort le plus affreux?

Le plan, dans lequel je dois jouer un rôle principal, est sur le point d'être mis à exécution. La cour de Holstein elle-même l'a approuvé, et bientôt, contre sa volonté, on voudra contraindre ta pauvre Marie à monter sur le trône. L'impératrice, qui est très-malade, l'a, dit-on, ordonné par son testament. Mon père triomphe, et tous les courtisans l'accablent de flatteries. Le peuple lui-même semble commencer à l'ai-

mer, parce que c'est à ses soins que le petit-fils d'un empereur adoré devra la couronne. On veut unir le grand-duc, âgé de treize ans, à la princesse Marie qui en a seize!... Des enfans doivent-ils donc avoir des volontés? L'éclat d'une couronne n'éblouira-t-il pas leurs yeux?... Les deux cours impériales et les grands de l'empire l'exigent! Et moi, infortunée!... mon cœur, rempli d'un innocent amour, doit trouver la force de les braver tous, eux, la voix paternelle, et même le trépas!

Oui, Sapiéha! ma résolution est prise! mon père apprendra ce que peut oser une jeune fille, que l'on réduit au désespoir!

Je flotte, incertaine, de résolution en résolution. Je connais bien le but que je veux atteindre, et j'y parviendrai, parce que je le veux fortement ; mais j'ignore encore la route que je choisirai, et voilà la cause de mon inquiétude !

Tout, à la vérité, peut aller beaucoup mieux que nous le croyons ; mais le moment décisif approche de plus en plus. Un soir on se croyait si certain de la mort prochaine de l'impératrice, que mon père et tous les grands de l'empire passèrent une partie de la nuit dans son antichambre. Une innombrable foule de peuple s'assembla devant le palais, et donna au petit-fils de son empereur chéri des preuves multipliées de l'amour de la nation,

en répétant son nom à chaque instant avec des cris de joie. Oh!.... si ces cris étaient parvenus jusqu'aux oreilles de l'impératrice mourante, combien les flatteries des courtisans lui auraient paru méprisables! combien lui aurait paru faible ce pouvoir dont les souverains sont si fièrs ! Grand Dieu ! cette femme illustre, aux pieds de laquelle rampaient des millions d'hommes, cette femme célèbre est déja oubliée, et elle n'a point encore rendu son dernier soupir! Déjà les courtisans songent aux flatteries par lesquelles ils pourront gagner la protection de son successeur, d'un enfant de treize ans!

Par un effort puissant de la nature, la malade s'était remise un peu. Lorsque mon père revint, je pensais que son visage porterait

l'empreinte de la tristesse et d'un tendre intérêt, puisque le sort de cette femme illustre et le sien étaient si fortement unis. Mais non ! l'ambition étouffe aussi les sentimens les plus naturels. Dans ses yeux se peignaient seulement une inquiète impatience, et de temps à autre la joie que lui faisait naître l'espérance de voir bientôt ses plans réussir. Moi, chère Sophie, je pleurais sur cette princesse, sur le lit de mort de laquelle se fixaient tant de regards impatiens, et à peine deux ou trois mouillés de larmes. Ah ! du nombre d'hommes dont elle a causé le bonheur, et qui pleurent en ce moment sa perte, pas un seul n'approcha de son lit ! Elle meurt comme elle a vécu, entourée d'une pompe éblouissante, mais aussi de

la plus froide insensibilité ! O Sophie ! à mes derniers momens, et sur mon cercueil, des cœurs saigneront, des yeux verseront des larmes abondantes !

Ne crois pas que je sois déjà réduite au désespoir.... Non !.... Je.... Je ne sais comment m'exprimer.... J'espère avec une sorte d'orgueil en la Providence. Tu me disais un jour qu'il fallait se confier en cette Providence pour apprendre à se résigner, mais qu'il ne fallait pas compter sur ses secours. Pourquoi n'y pas compter ? Qu'elle suive des lois éternelles et immuables : qu'elle obéisse en tout aux arrêts du destin, je l'accorde; mais elle a vu mon amour, mes larmes, et ses lois doivent avoir notre bonheur pour but ! L'infortuné que tout le monde abandonne

n'a plus rien que le noble orgueil de son innocence, et la confiance intime en un juge intègre et bienveillant. Si je n'avais pas cette confiance, depuis long-temps j'aurais brisé les nœuds qui me lient.... Non! je n'ai point encore perdu tout espoir. Le grand-duc n'a que treize ans.... Fussé-je même fiancée avec lui.... plusieurs années s'écouleront avant qu'il puisse me conduire à l'autel; et lorsqu'enfin je désespérerai tout à fait des secours du ciel, je saurai me sauver par la force. Je suis calme; très-certainement je suis calme.

Tu me témoignes tant d'inquiétudes dans ta lettre, chère Sophie, que, dans l'espoir de te tranquilliser, j'ai cru devoir te peindre tout ce qui se passe dans mon âme, dusses-

tu même m'accuser d'être trop diffuse.

Je regrette de ne pouvoir jouir du printemps près de toi, mais il ne m'est plus possible de m'éloigner d'ici : mon père le craint encore, quoiqu'il soit en Perse, et me fait surveiller avec soin. Une nouvelle gouvernante, femme très-sévère, ne me quitte pas un instant, et examine scrupuleusement chaque feuille de papier que je prends entre mes mains. La méfiance afflige, même quand on ne la mérite pas. Il m'est bien difficile d'aimer cette femme, bonne Sophie; cependant je fais tout ce que je peux pour cela; je lui donne tout ce qui peut lui faire plaisir. Elle croit que, par ces moyens, je veux la séduire; elle s'abuse. Je la comble de bienfaits,

afin de pouvoir peu à peu m'attacher à elle. Adieu, bonne Sophie ! je n'ai point eu besoin de ces ressources avec toi !

LETTRE XX.

La princesse Menzikoff à Sophie Roncalez.

Saint-Pétersbourg, le 30 mai 1727.

L'IMPÉRATRICE est morte, chère Sophie, Pierre est empereur, et mon époux vient d'atteindre enfin le faîte des honneurs et des grandeurs ! Si son bonheur n'était point acheté à un prix trop élevé, et ne pouvait point à chaque instant devenir beaucoup plus cher encore,

je l'en verrais jouir avec plaisir. Maintenant qu'il croit que sa fortune ne court plus aucun péril, il est aussi plus humain, plus bienfaisant. Jamais jusqu'ici je n'ai autant reconnu l'époux et le père en lui que je le vois maintenant. Il commence aussi à aimer la nation qu'il gouverne. L'éternelle inquiétude qui le tourmentait, semble s'être changée en l'intérêt le plus tendre.

Maintenant, entre ses bras et sur son cœur, j'oublie presqu'entièrement les inquiétudes du mien. Dernièrement il était au milieu de nous et d'une humeur charmante. Nous étions tous gais, excepté Marie, qui reste sans cesse calme et silencieuse, et Brukenthal, à qui le bon-

heur de son ami fait toujours froncer le sourcil.

Marie chanta une romance, dont le sujet était le bonheur d'une vie privée; cette romance fit naître un entretien dans lequel le prince déploya un amour pour ses enfans, et une confiance en eux, dont jusqu'ici nous n'avions pas soupçonné l'existence. Il pressa Marie sur son cœur, et fit aussi asseoir Alexandrine sur ses genoux. Après quelques minutes, pendant lesquelles il se livrait aux douceurs de leurs caresses, cédant aux plus saints mouvemens de la nature, il se leva tout à coup et s'écria : Brukenthal ! je ne me suis jamais encore senti aussi heureux :

Celui-ci qui, depuis la mort de

l'impératrice est toujours sombre et rêveur, répondit froidement : Ah!.... qui vous a empêché de l'être ainsi depuis long-temps? qui s'oppose encore à ce que vous conserviez toujours ce bonheur ?

— Tu me tiens sans cesse les mêmes discours, Brukenthal! Quoi! maintenant que tous mes vœux sont comblés; que j'ai atteint le but après lequel seul j'aspirais; je détruirais moi-même l'édifice de ma fortune, pour....

— Pour être heureux! interrompit brusquement le père : Car ta position n'a jamais été aussi dangereuse qu'elle l'est en cet instant. Menzikoff sourit; lorsque les enfans furent passés dans une chambre voisine, Brukenthal reprit avec calme: Menzikoff, tu as d'abord servi un

homme qui t'estimait, qui était ton maître; qui ne te craignait pas; et cependant tu fus avec lui deux ou trois fois sur le bord de l'abîme; après cet homme tu as été près d'une femme qui te devait beaucoup, à laquelle tu devais beaucoup aussi, mais qui était ta maîtresse, et le savait; et cependant deux ou trois fois encore ta perte a paru certaine. Maintenant tu es avec un enfant qui doit être ton maître, mais que tu commanderas. Cet enfant est ambitieux, il te hait, parce qu'il te craint; il prêtera l'oreille à tous les flatteurs qui se présenteront, parce qu'il ne connaît point encore les hommes; et.... dis-moi, parmi les grands qui entourent le jeune empereur, as-tu un seul ami? Mon époux sourit encore. De par Dieu! s'écria le père

avec impatience, la terre tremble et est prête à s'entr'ouvrir sous tes pas et tu as le courage de rire?

— Tu n'as pas tout à fait tort, reprit Menzikoff, mais toujours du même ton : Je veillerai avec soin. Il sonna, donna l'ordre que notre appartement d'apparat fût tenu prêt, et le lendemain le jeune empereur, suivi de toute sa cour, vint s'établir dans notre palais. O Sophie ! mon époux s'est servi du prétexte que la cour de Holstein habitait encore le palais impérial; mais.... cette nouvelle démarche n'augmentera-t-elle pas encore le nombre de ses ennemis?

Ah ! combien n'ai-je point de causes d'inquiétudes et de chagrins ! Aussitôt après la mort de l'impératrice, tous les grands de l'empire

s'assemblèrent dans la grande salle du conseil; et l'on ouvrit le testament de la souveraine, dans lequel elle approuve le mariage du jeune empereur avec ma fille. Le grand-duc fut proclamé souverain; mais la cour de Holstein reconnut bientôt que mon époux était loin de lui vouloir du bien. Le grand conseil, auquel l'impératrice a confié le soin du gouvernement, ne s'est assemblé qu'une seule fois, pour reconnaître le jeune empereur; depuis ce moment Menzikoff régit seul toutes les affaires. Il vient de renverser entièrement le parti qui lui était opposé! O Sophie! que n'ai-je point souffert lorsque j'ai vu sortir un ukase de l'empereur, par lequel le comte Devier, notre beau-frère, et les autres ennemis de mon époux sont

condamnés à l'éxil en Sibérie, et à la perte de leurs biens.

Moi et mes filles nous nous jetâmes aux pieds du prince, et nous sollicitâmes la grâce de ces infortunés. Il nous ordonna de nous lever, et nous répondit sévèrement : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Le jugement de son beau-frère est le plus terrible, et il n'y changerait pas un seul mot, quoique plusieurs fois encore nous nous soyons jetés à ses pieds, en le suppliant de l'adoucir. Marie.... chère Roncalez, je ne reconnais plus cet enfant.... Marie, voyant nos larmes et nos prières inutiles, se releva et dit avec fermeté : Cet infortuné n'a commis d'autre crime que celui d'être votre ennemi. La loi punit les coupables; mais un ennemi vain-

queur ne doit se venger que par l'excès de sa générosité !

Tu as raison! reprit son père ; la loi punit les coupables. N'as-tu point lu l'ukase de l'empereur ?

O mon père! reprit-elle gravement, un mot de vous suffisait, et cet ukase contenait la grâce de mon oncle et celle de tous vos ennemis.

Il frappa doucement ses joues fortement colorées par l'indignation de la vertu, et lui dit en souriant : Tu apprendras peu à peu qu'il en est tout autrement dans le monde que dans les songes brillans de ton imagination. Si cela est ainsi, s'écria-t-elle vivement, et jetant un regard de mépris sur les magnifiques décorations de la salle dans laquelle nous étions, si cela est ainsi, je pré-

férerais à tout ce luxe une misérable cabane, dans laquelle il me serait permis d'être juste. Mon père! votre sœur a embrassé vos genoux en suppliante, et s'est retirée sans avoir obtenu la plus légère consolation. Eh bien!.... (elle se retourna vers son frère et sa sœur) non! jamais vous ne vous éloignerez de moi sans consolation; m'eussiez-vous même causé auparavant tous les maux imaginables!

Elle sortit de la salle, et son père la suivit d'un regard sombre. Je croyais qu'elle avait excité sa colère; mais non! ses idées avaient pris un tout autre tour. L'hypocrite, dit-il en souriant, ne parle-t-elle pas comme si elle était déjà sur le trône? Tu le vois maintenant, elle sent tout le prix d'une couronne.

Quelle est ta pensée, Roncalez? Le prince a-t-il bien jugé sa fille? ce calme, ce courage avec un père, qu'auparavant elle osait à peine regarder, d'où peuvent-ils venir, si ce n'est de la certitude qu'elle sera dans la suite l'épouse de son souverain?

Oui, un secret profond est renfermé dans le fond de son âme. Elle se sent maintenant indépendante de son père; et de-là naissent sa résolution, son courage tranquille. A la vérité, lorsque je réfléchis à l'amour qu'elle ressent pour le noble jeune homme qui est en Perse, et qui, peut-être en ce moment, cherche la mort avec ardeur; quand je l'en entends parler avec autant de liberté; lorsque je vois ses yeux étinceler à son seul souvenir, je.... Ah! se tromperait-elle elle-même? ou bien ses

idées se portent-elles vers un but encore plus élevé que ne l'est un trône? On commence à lui prodiguer les flatteries; elle reçoit tous les témoignages de respect qu'on lui offre avec profusion, comme si elle sentait qu'ils lui sont dus.

Chère Sophie! si tous les nuages menaçans qui se balançaient sur nos têtes s'éloignaient sans que l'orage éclatât; si un ciel pur et serein leur succédait; si l'amour de Fédor et de Marie s'éteignait.... oserai-je t'avouer sans rougir, que voir une couronne sur le front de ma fille serait un triomphe bien doux pour mon cœur maternel! L'empereur est un aimable enfant; dans ses yeux, la majesté qui convient à son rang s'unit à la gaieté, à la douce bienveillance naturelle à son âge.

Son cœur est bon, son esprit est éclairé. J'observe, avec un plaisir bien vif, qu'il paraît aimer beaucoup mon époux.

LETTRE XXI.

Fédor à Sapiéha.

Saint-Pétersbourg, le 4 juin 1727.

Tu crois que je suis en Perse, bon Sapiéha. Non! je suis ici, et fortement résolu à me montrer publiquement, malgré les ordres sévères du tout-puissant Menzikoff. Tu t'étonnes! Quelque chose doit-il te surprendre encore dans ce monde inconstant, toi qui l'as si bien observé?.... Insensé! Je m'étais figuré un instant qu'un

diadême pouvait avoir moins de prix qu'une couronne de fleurs tressée des mains de l'amour! En arrivant à Azow un courier du sénat m'a détrompé. Ce courier portait un ukase impérial, qui ne contenait qu'une vétille à la vérité; vétille qui n'a peut-être étonné que moi dans tout l'empire : c'est que Marie est la fiancée de notre jeune empereur.

Je pâlis en lisant cette nouvelle; car, Sapiéha, un jour j'avais rêvé que cette Marie était l'amante d'un autre. Lorsque je me fus un peu calmé, je dis au courier que le contenu de son ukase ne me paraissait pas vraisemblable. Il me dit, il me répéta que la très-jolie princesse savait parfaitement faire la différence d'une couronne de fleurs à un diadême, et que, déjà certaine de

ses hautes destinées, elle se plaisait à répandre des grâces. Il m'ajouta que, dans le mois de juin, on devait célébrer les fiançailles, et qu'à cette occasion on donnerait à la cour plusieurs fêtes brillantes. Alors je me décidai tout-à-coup à laisser mes gens à Azow, et je revins ici dans le dessein de complimenter la belle et sage fiancée.

A mon arrivée, j'appris que ces fêtes devaient avoir lieu le 6 juin, par conséquent après-demain, et que l'empereur demeurait sous le même toit que Marie. Je me rendis aussitôt au nouveau Préobrazinski(1).

---

(1) On nommait ainsi l'île sur laquelle était bâti l'ancien palais impérial. En donnant ce nom à celle sur laquelle était situé le palais

L'île sur laquelle ce prince demeure a changé son ancien nom contre celui-ci. Si des îles peuvent perdre leur nom, comment des hommes ne perdraient-ils pas leur fidélité? Je parvins enfin près des portes de ce palais orgueilleux, et je vis de mes yeux la belle fiancée. Ce n'est point Marie, me disais-je? comment cela serait-il possible? Mais je reconnus bientôt l'infidèle; sa démarche était fière, son regard orgueilleux; les roses de ses joues prouvaient la joie de son cœur, témoignaient qu'elle était heureuse. D'un pied léger elle monta dans la chaloupe, un doux sourire errait sur

---

de Menzikoff, le jeune empereur voulut faire honneur à son ministre.

qui nous a trahis. Marie ne doit jamais apprendre que tu es venu ici, que tu y es venu pour elle. Si je connais bien le cœur des femmes, cette nouvelle flatterait encore plus sa vanité que la couronne pour laquelle elle te sacrifie. Sois calme et patient; ce soir je t'apprendrai combien est infidèle cette femme que tu aimais avec tant de constance et d'ardeur.

Fin du Tome premier.

